

Pauline Pucciano

Le Septentrion

ACTE I

Tout en haut de la ville, sur le drapeau principal, les deux spirales du Septentrion s'enroulaient toujours, l'une or et l'autre noire, mais il n'y avait personne pour prêter attention à leur impossible chevauchement - à ce raffinement géométrique qui brouillait la vue et indifférenciait l'origine et la fin, l'intérieur et l'extérieur, de façon si troublante, que le signe semblait parfois se mettre à tourner sur lui-même.

Pour l'heure, il était immobile, vidé de son sens - et brillait encore faiblement dans ce crépuscule de défaite.

Les survivants évacués, le général Dansk fit attendre ses hommes et s'accorda le plaisir amer d'une dernière promenade dans la ville. Elle avait été trop belle pour ne pas exhaler encore, dans sa destruction-même, un charme suffocant - et il dut contenir une émotion puissante à la vue de ses ruelles effondrées et de ses palais éventrés, dont le marbre noir, sous la poussière, prenait un aspect tragique.

C'était plus qu'un gâchis, c'était un désastre - au fur et à mesure qu'il grimpait vers le sommet, indifférent aux beautés intactes de la vallée, sa poitrine s'emplissait d'une rage énorme contre les ennemis. Le raid des Terres du Centre lui avait paru absurde; maintenant, il lui paraissait blasphématoire.

La Cité aux Cent Mille Marches, dont on voyait le noir rayonnement depuis le fond de la vallée, mettrait des décennies à renaître de ses décombres, de ses gravats, de ses escaliers déchirés en des angles bizarres, qui dressaient leurs mutilations vers le ciel.

Il ne put accéder à la plus haute place, faute d'un chemin praticable, et jeta d'en bas un oeil sinistre sur le drapeau indifférent, étrangement vierge de l'humiliation qui l'entourait.

Puis il se hâta de redescendre, et, pendant tout le trajet qui devait l'amener à Nulm, il ne prononça pas un mot.

Le clapotis de la mer, que l'on devinait dans la nuit profonde autour de la forteresse, était couvert par les bruits incessants des véhicules, les éclats de voix et les claquements de portes depuis la fin de l'après-midi. Nulm n'avait pas connu de semblable effervescence depuis de longues années, et ses résidents permanents assistaient, l'air un peu perdu, à l'afflux désordonné des officiers et des préfets qui semblaient rassemblés, plus que par les ordres, par un sentiment de détresse unanime.

Dansk était arrivé tard et tentait de se frayer un chemin jusqu'au Quartier Général, inattentif au tumulte qu'il était obligé de traverser, et bousculant sans cesse des gens hésitants et anxieux qui regardaient son uniforme avec un absurde espoir. Cette atmosphère le rendait nerveux, et lorsqu'enfin il parvint à destination, il ouvrit la porte du Quartier Général d'un geste brutal.

La salle apparemment vide était plongée dans la pénombre, envahie par une odeur écoeurante de vieille pierre et de sueur. Ses dimensions et son style presque antique le saisirent, comme à chaque fois qu'il y pénétrait.

- Dansk ? entendit-il.

Il tourna la tête vers la voix, et distingua une silhouette que l'uniforme rendait familière - puis la lumière se fit et il reconnut le Général Holz.

Dansk s'approcha et se laissa pesamment tomber sur un fauteuil près du sien.

- Holz, dit-il après un silence, dites-moi franchement... Pourquoi l'Ambassadeur a-t-il fait construire tant de belles cités sans rien pour les défendre ?

Holz eut un sourire las, qui fit apparaître dans son visage épais une grâce fugitive.

- Vous êtes injuste, Dansk. Les Cent Mille Marches seront reconstruites.

- Et les morts seront ressuscités ? Si vous voulez mon avis, Bartok n'avait même pas envisagé cette guerre.

- Soyez honnête, personne ne l'avait envisagée. L'Ancien des Terres du Centre a eu un coup de folie que personne ne pouvait prévoir.

- Il n'y a pas que les Terres du Centre, Holz. Il y a aussi la Tellurie et l'Occident - un traité militaire de cette envergure ne doit pas passer inaperçu, même à l'Olympe.

- Il faut croire que si.

Dansk soupira et laissa son regard vagabonder autour de lui. Les colonnes, les voûtes, les moulages, les carrelages précieux... La restauration de Nulm avait coûté le prix d'une flotte supersonique tout entière.

- Vous ne me demandez pas ce que font les autres ?

- Ils sont tous morts, peut-être ?

Holz éclata d'un petit rire nerveux.

- Non. Ils ont accompagné la délégation - ils espèrent obtenir une audience exceptionnelle.

- En communication directe ?

Holz acquiesça.

- Ils ne l'auront jamais, reprit Dansk. Depuis vingt-sept ans Bartok n'en a accordé aucune. On n'a même pas eu droit à une image ou à un discours en direct.

- Je sais.

- C'est pour ça que vous êtes resté là ?

- Disons que j'ai jugé plus utile de prendre du repos. Les ordres tomberont probablement avant le jour.

Dansk le considéra un moment, puis se rendit compte qu'il était lui-même épuisé.

- Vous avez raison, pour une fois, murmura-t-il.

Holz souriait mais ses yeux étaient déjà fermés. Dansk se cala dans son inconfortable fauteuil d'époque et se concentra pour dormir.

La lumière, dont la prévenance était électronique, commença à décliner au bout de cinq minutes de silence, et la vaste salle voûtée retomba bientôt dans la pénombre.

Quelques étages plus haut, dans l'une des plus belles salles de la forteresse, où chaque dalle portait la gravure d'un ornement différent, et où le dôme du plafond arborait une très ancienne fresque géométrique, les deux douzaines de dirigeants, civils et militaires, qui recevaient leurs ordres de l'Ambassadeur, se pressaient avec animosité autour de l'Officier Supérieur de Liaison.

Ce dernier - un homme assez jeune, mais d'une prestance peu ordinaire - semblait attendre, avec un certain agacement, que le silence se fit. Il faisait un effort sur lui-même pour accepter l'invasion du sanctuaire où il avait l'habitude de régner en maître, et se préparait à devenir la cible des récriminations sans fin qu'il allait susciter dans moins d'un instant.

- Messieurs, s'il vous plaît, dit-il sans élever la voix.

Puis il attendit le silence complet.

- Comme vous deviez vous y attendre, l'Ambassadeur rejette votre demande d'audience exceptionnelle.

La nouvelle ne provoqua pas les remous que Seyn avait redoutés - au contraire, elle n'eut pour effet immédiat que d'aggraver encore l'expression d'accablement qui unissait l'assemblée.

- Bartok partage votre douleur et votre deuil des cités détruites. Mais il estime que notre arsenal ne nous permet pas de contre-attaquer.

- Ce qui signifie ? demanda un général.

- Ce qui signifie, reprit Seyn, qu'en dehors du renforcement de la protection des points stratégiques

définis hier, il n'a fixé aucun nouvel objectif militaire. Le mot d'ordre est d'attendre.

- Va-t-il régler la question de manière diplomatique ? demanda un préfet.

- Il ne s'est pas encore exprimé sur ce point.

- En somme, maugréa un général, nous avons le droit d'assister sans rien faire au massacre du Septentrion.

Seyn eut un sourire froid.

- Je ne pense pas que votre analyse soit très... orthodoxe, mon Général. L'Ambassadeur garde bien entendu la situation en mains.

Cette remarque fit fuser quelques rires cyniques auxquels il préféra ne pas prêter attention. Dut-il être le seul à maintenir sa confiance en Bartok, et fût-ce dans des circonstances telles qu'aujourd'hui, il serait toujours son partisan - avec toute la loyauté et toute la mauvaise foi que cela impliquait.

- Avez-vous d'autres questions, Messieurs ?

Il y eut quelques murmures, qui s'éteignirent sans que personne prît la parole.

- En ce cas je vous invite à redescendre dans vos quartiers et à prendre un peu de repos, dit-il assez sèchement.

Un à un, ils vidèrent les lieux, et Seyn, une fois seul, alla ouvrir toutes les fenêtres en grand, comme pour permettre à l'air marin de chasser la rémanence de leur présence.

La nuit avait rendu la forteresse à elle-même - on n'entendait plus de moteurs et la majeure partie des lumières s'étaient, comme à l'accoutumée, éteintes.

La mer et le ciel, dans le noir, s'épousaient dans le lent mouvement du ressac et la plainte irrégulière du vent.

Le document vidéo montrait les Cent Mille Marches du temps de leur splendeur - l'improbable Cité Noire, qui comptait autant d'escaliers que de bâtiments, scintillait en haut du Pic comme un diamant complexe. Bartok, avec davantage de fierté que de colère, en buvait les images. Il avait été son grand architecte, son grand bâtisseur. Cette merveille était née de sa volonté, et il importait peu qu'elle fût détruite, du moment qu'elle avait existé.

Il se souvenait de l'enthousiasme de son peuple lors de ces années de grands travaux, ainsi que de son propre souffle, et admirait rétrospectivement l'envergure de son entreprise et sa réussite éclatante. Il n'était pas surpris, d'ailleurs, par la liste des villes bombardées - il connaissait assez Yorik pour savoir où il aimait frapper, et Yorik ne frappait jamais au hasard. Chaque bombe avait mis un symbole en miettes, chaque attaque était destinée à l'une de ses oeuvres. C'était une guerre contre Bartok qu'il menait, plus qu'une guerre contre le Septentrion - une guerre idéologique qui prouvait magistralement à quel point la civilisation guerrière l'emportait sur la civilisation de l'art.

Bartok rit, dans sa solitude, en songeant qu'il recevait aujourd'hui la réponse à une conversation engagée plus de vingt-cinq ans auparavant, à une époque où le Septentrion et les Terres du Centre étaient en paix et juraient de le rester; quand, pour tuer le temps, il se faisait battre aux échecs par Yorik.

Tout cela s'évanouissait dans un passé si lointain... comme si l'emprisonnement dans l'espace donnait accès à un temps élargi, en quelque sorte éternitaire.

Bartok se leva. Les images su l'écran projetaient sur ses statues et sur ses meubles des lueurs changeantes tandis qu'il faisait le tour de son refuge. Aujourd'hui avait été le dix-millième jour de sa réclusion. Un anniversaire funèbre qu'il ne savait pas encore célébrer.

Il fut interrompu dans ses réflexions par la sonnerie de la ligne interne, et se dirigea avec une lenteur excessive vers l'appareil. Celui qui l'appelait avait tout son temps lui aussi, et savait bien qu'il finirait par décrocher - on pouvait compter sur de telles certitudes à l'Olympe.

- Oui ? dit-il d'une voix vide de toute curiosité.

- Bonsoir; mon cher.

La voix déformée par l'âge était celle de Yorik.

- Que me vaut le plaisir de cet appel ? demanda Bartok avec une profonde courtoisie.

- J'ai pensé que vous aimeriez peut-être avoir un entretien diplomatique avec moi, et le Seigneur de Tellurie.

- Mais sans le Prince d'Occident ?

- Oui.

Bartok rit encore, à part lui.

- C'est regrettable, dit-il. C'était le seul parmi vous trois à qui j'aurais pu accorder un semblant de confiance.

- Dois-je en conclure que vous déclinez mon offre ?

- Je n'ai pas dit cela. Où suggérez-vous que nous nous rencontrions ?

- Dans l'antichambre Sud de la Salle Centrale.

- A quelle heure ?

- Dans deux heures.

- Un rendez-vous en pleine nuit et sans témoin dans les parties neutres ?

- Oui.

- Pensiez-vous sérieusement que j'allais accepter ?

Yorik émit un son qui ressemblait vaguement à un rire.

- C'est un de mes principes que de toujours essayer.

- Convié par le serpent au rendez-vous du scorpion le soir de ma dix-millième nuit... Vous pouvez m'y attendre, je pense que j'y serai.

Puis il raccrocha brusquement. Son coeur si habitué à la lenteur s'était mis à taper sourdement dans sa poitrine, tandis qu'il se sentait saisi d'une sorte de vertige. L'Ancien lui proposait sa propre mort sur un plateau - et sa mort rayonnait comme une issue inespérée, absolvant dans son miracle le passé et l'avenir, une issue hors de cet espace dont il était las jusqu'à la nausée.

Il tenta de se reprendre et de se calmer, et reprit sa marche circulaire autour de ses statues.

L'idée que cet entretien pût ne pas être un piège ne l'effleura même pas, et il ne remit pas un instant en question cette certitude, qui lui venait peut-être d'une trop longue habitude du lieu, et de ceux qui

le hantaient - comme si les souverains enfermés avaient fini par tisser entre eux des liens au-delà du langage, qui délivraient des messages impossibles à crypter. Non - son hésitation venait du Septentrion, qu'il répugnait à abandonner maintenant. Mais Lioah était prête, le remplacerait sur-le-champ, et se chargerait de cette guerre aussi facilement que lui-même. Il n'avait que quelques gestes à faire (deux heures lui suffisaient largement) et il pourrait quitter ce refuge pour toujours, et s'épargner la maladie, la vieillesse qui le guettaient entre ces quatre murs; s'évader de cette ronde infernale dans laquelle les plus brillants esprits étaient devenus fous, et décider quelque chose pour la dernière fois.

Un grand calme venait de succéder à son vertige, et son coeur, maintenant, battait comme au ralenti. Il avait du mal à reconnaître le sentiment qui tombait sur son âme, et qui effaçait doucement tous les autres - l'angoisse et le scrupule, doucement, s'atténaient sous son effet tout-puissant. Puis le nom de ce sentiment lui revint à l'esprit - Bartok était en paix.

Dansk se réveilla aux petites heures de la nuit, courbatu par un mauvais sommeil, et l'esprit encore plein des images de son cauchemar. A côté de lui, le Général Holz semblait dormir paisiblement, et Dansk essaya de ne pas faire de bruit en quittant la salle. La forteresse s'était endormie - la foule sans but qui l'avait encombrée semblait, comme une marée de fantômes, s'être dissipée dans les épaisses murailles.

Le Général Dansk et Seyn, l'Officier Supérieur de Liaison, s'étaient liés d'amitié pendant leurs longues études à l'Ecole du Commandement, et manquaient rarement une occasion de se voir - occasions qui étaient devenues exceptionnelles depuis que Seyn avait pris ses fonctions auprès de l'Ambassadeur, et qu'il était assigné à résidence à Nulm. Dansk avait tenté de le dissuader de prendre ce poste, mais il reconnaissait aujourd'hui que peu de fonctions auraient aussi bien convenu à son goût du calme et de la solitude. Seyn n'était pas un meneur d'hommes mais un manieurs de concepts - malgré tout le respect que Dansk lui portait, il s'était étonné de sa carrière militaire, lors même qu'il présentait un profil si proche de celui du technocrate.

Fasciné par le martèlement de ses propres pas dans les galeries désertes, il ne se hâta pas, et emprunta une succession de larges escaliers et de colimaçons obscurs pour se rendre au dernier étage, sans rien perdre des drapés immobiles de la pierre et des ombres, ni de l'odeur salée de la mer qui s'infiltrait parfois par les fenêtres.

Arrivé au seuil des immenses appartements de Seyn, il se contenta de frapper quelques coups à la porte. La petite caméra de sécurité fit un mouvement et bourdonna légèrement, puis la porte s'ouvrit précipitamment.

- J'ai pensé que tu étais habitué à être dérangé à toute heure du jour et de la nuit, dit Dansk.

- Entre! répondit Seyn en lui tendant la main.

Ils se sourirent un moment en silence, puis Dansk franchit le seuil, où il savait que l'on ne pénétrait que rarement, avec une certaine précaution. Seyn souriait, mais il était manifestement mal à l'aise.

- J'imagine que tu ne reçois pas grand monde, dit Dansk pour s'excuser.

- Oh! Je viens de recevoir une bonne douzaine de personnes, alors tu sais...

- Je peux m'asseoir ?

Seyn eut un moment de confusion, et lui indiqua un siège relativement éloigné de l'Ordinateur de liaison.

- Est-il contraire au règlement que je te rende cette visite ? demanda Dansk en s'asseyant.

- Non, pas du tout. Il serait contraire au règlement que tu puisses voir l'écran de l'ordinateur à moins de cinq mètres lorsque je suis en communication avec Bartok, précisa-t-il en s'efforçant de plaisanter, mais je suis sûr que cela ne se produira pas.

Dansk hocha la tête. La solitude et le secret avaient provoqué en son ancien ami une métamorphose si subtile qu'il doutait qu'il pût un jour maintenant redevenir ce qu'il était.

- N'est-ce pas trop... oppressant de vivre ainsi ? s'inquiéta-t-il. A te voir, on pourrait presque croire que tu es un clandestin.

- Tous les jours ne sont pas aussi cruciaux qu'aujourd'hui, répondit Seyn. Je dois être un peu

anxieux.

- T'a-t-on dit que je revenais du Nord ?

- Oui, les Cent Mille Marches... Je suis au courant.

Dansk baissa la tête. Il n'avait soudainement pas envie de prononcer les banalités d'usage qui auraient peut-être détendu l'atmosphère. Il se sentait déçu par cet ami que le pouvoir avait enfermé dans une gangue opaque.

- Je suppose que tu ne peux pas non plus échanger avec moi quelques innocentes analyses politiques ?

Seyn eut un sourire contraint.

- Désolé, Dansk. Ce n'est pas la nuit pour des retrouvailles entre amis.

Le général allait lui répondre lorsque l'Ordinateur se mit à émettre une lumière éblouissante doublée d'une sonnerie continue. Seyn se précipita vers le terminal sans un regard pour son hôte, et Dansk, qui se concentra sur son profil, put le voir lire et pianoter sur le clavier. Habitué comme il l'était à vivre dans un monde dont l'Ambassadeur était absent, où il n'était qu'une vague transcendance dépourvue de visage et de voix, qui se tenait au sommet invisible de la pyramide, il avait du mal à prendre conscience de ce qu'il voyait. Seyn était en train de communiquer avec cette transcendance, de lui poser des questions, de prendre acte de ses réponses, et Dansk évalua en un instant la distance qui le séparait du commun des mortels.

Seyn était comme le mystique entré par miracle dans le verbe de Dieu - il n'avait plus rien à dire, plus rien à faire avec un général en quête de réconfort par une nuit de défaite. Il n'était pas vraiment

aux côtés de Bartok dans l'Olympe, mais il n'était pas non plus à ses propres côtés à Nulm - Dansk se souvint à son propos d'un concept étrange des anciennes religions: celui des limbes, espaces d'errance et de vide qui se trouvaient entre les mondes, et dont les âmes prisonnières, vouées à l'éternel mouvement, ne pouvaient s'échapper.

Seyn se trouvait là, quelque part à la frontière entre deux réalités irréconciliables, en un lieu où seul Bartok pouvait encore l'atteindre, à travers les nuées numériques, comme s'il était pour jamais décorporé.

La communication ne dura pas plus d'une minute, et Seyn resta un moment immobile et silencieux devant l'écran de veille.

- Des mauvaises nouvelles de l'Olympe ? se hasarda le général.

Seyn avait toujours le regard fixe, et il parut à Dansk qu'il était plus pâle que tout à l'heure.

- J'ai souvent été tenté de révéler ce que je venais d'apprendre, dit Seyn d'une voix lointaine. Mais la tentation n'a jamais été aussi brûlante.

Dansk resta muet quelques secondes, puis il fit un effort sur lui-même et se leva.

- En ce cas, je crois que je ne resterai pas une minute de plus, dit-il.

Seyn le regarda - pour la première fois depuis tout à l'heure Dansk eut le sentiment de le reconnaître - et eut un sourire de gratitude.

- Je ne te raccompagne pas, dit-il.

Le Général haussa les épaules.

- Je me demande vraiment ce que je suis venu faire ici, dit-il en riant.

Puis il se dirigea vers la porte, et, comme il sortait, il ressentit quelque chose qui tenait à la fois de la tristesse et du soulagement. Mais il lui fut impossible de retrouver le sommeil cette nuit-là.

Un sourire vague, solitaire, traversait ce soir le visage de Bartok tandis qu'il se dirigeait à pas lents vers le lieu de l'entretien. Pour la première fois depuis un temps si long que sa mémoire ne le mesurait plus, il jouissait d'un sentiment de liberté presque absolu. C'était peut-être cela qui le faisait sourire de ce sourire si lumineux dans le décor désolé des couloirs neutres, ce contraste entre la guerre qui ensanglantait le Septentrion et son intime, son inaliénable sérénité. Ce rendez-vous était un guet-apens, et cette pensée éclairait encore son sourire, car il savait que la défaite tomberait à son heure, comme un couperet, sur les victoires passagères de ses assassins.

Lorsqu'il entra, il eut le temps d'apercevoir le corps déjà à moitié détruit de l'Ancien, trônant sur son siège comme une statue écaillée. Puis il y eut l'éclair de douleur dans son flanc, et le visage bestial de Dryal surgissant d'un espace d'ombre - le visage écumant du bourreau jouissant de ses basses oeuvres. N'était la douleur qu'il n'avait pas imaginée si aigu, Bartok eût volontiers continué à sourire - mais son corps, à son âme défendant, lutta instinctivement pour sa survie, et sa bouche exhala des gémissements involontaires.

Le vieux Yorik , qui vivait depuis plusieurs années dans les ténèbres d'un crépuscule permanent, dardait inutilement ses yeux blancs, comme un rapace nocturne ébloui par la lumière, vers les deux formes étreintes à quelques mètres de lui. Il ne les discernait pas, mais il ne perdait rien de la respiration saccadée de Dryal, ni des râles de Bartok, et se délectait du bruit de succion immonde que devait faire la lame en se retirant.

- Dryal, chien de l'enfer... murmura-t-il.

Sa voix tremblante s'épandit dans le vide, tandis que les bruits s'intensifiaient. Celle de Bartok, réduite à un souffle, lui répondit au bout d'un long moment.

- Vous n'y gagnerez rien...

- Tais-toi, trancha Dryal. Je te signale que tu es en train de crever.

Le vieillard émit un long et sombre gloussement.

- Cette petite fête est vraiment charmante...

Lorsqu'il cessa de rire, le silence était revenu dans la pièce, et Dryal s'était relevé.

- C'est fini, vieille carne. Tu peux arrêter de rire.

- Comment est-il ?

- Comme un mort - les yeux ouverts, du sang dans la bouche, le tout dans une position plut_t.. inconfortable.

- Est-ce qu'il sourit ?

Dryal observa attentivement le visage tendu de Yorik, mais ne regarda pas celui du cadavre de Bartok.

- Non.

- Il n'a pas l'air apaisé ?

- La mort fait mal, mon cher. Il n'y a que dans les histoires qu'on raconte le soir aux vieillards qu'elle apporte la paix.

Yorik eut un geste agacé de la main et son regard vide se pencha vers le sol.

- Nous disposons d'une douzaine d'heures, dit-il froidement.

- Pas moins ?

- Non.

- Et les autres ?

- Nebelwir est peut-être déjà au courant, avec sa machine diabolique.. Quant aux autres... Peut-être une heure.

- Eh bien je te laisse garder le corps. Comme ça vous pourrez échanger vos impressions.

Yorik devina une forme noire qui s'éloignait, et éprouva une sorte de soulagement à l'idée de se retrouver seul avec le cadavre, sans témoin, dans une intimité paisible. Encore une fois la Mort venait de passer à côté de lui sans le prendre, et son passage le laissait toujours un peu plus vivant, un peu plus ferme. Il n'y avait rien de si rassérénant que la compagnie d'un mort - une fois qu'on dépassait l'aversion première, on se trouvait en présence du mystère, on pouvait le toucher, et il devenait tout à coup plus naturel et plus facile.

Il se prit à sourire dans le vide, et traîna son corps tremblant vers le cadavre. Il s'agenouilla auprès de lui, et, à tâtons, chercha le visage de sa main. Il fut surpris de la tiédeur humide du sang, mais, délicatement, caressa de ses doigts noueux les lèvres du mort. Il savait bien que Dryal lui avait menti, et que la bouche serait figée dans un rictus indéchiffrable. Il toucha longtemps ce sourire muet, invisible, en songeant qu'il en percevait peut-être davantage la portée par le toucher que par la vue. Puis il tapota la joue et remonta jusqu'aux yeux, qu'il ferma.

A quelques couloirs de là, le Prince Double d'Orient s'éveillait en sursaut, couvert d'une sueur aigre, hanté par la vision d'un cadavre lacéré au couteau.

Les cheveux relevés en un chignon fait à la hâte, et dans un abandon qu'elle ne s'autorisait que dans la solitude, Lioah étudiait un dossier qu'elle connaissait déjà par coeur, celui des ressources énergétiques secondaires dans le Septentrion. Bien qu'elle parût très concentrée, elle ne manifesta aucune surprise lorsque le Docteur Maredjann lui signala sa présence - elle leva simplement la tête, et lui adressa un regard perplexe.

- Qu'étiez-vous en train d'étudier ? lui demanda-t-il en jetant un regard à l'écran devant elle.

- Les différentes possibilités d'exploitation minières et les projets sur l'universalisation de l'énergie solaire, dit-elle d'une voix rapide. Cela ne vous dit sûrement rien, mais notre quasi-monopole sur les aérocarbures est un levier stratégique puissant. Je ne comprends pas pourquoi Bartok ne l'a pas encore fait jouer. Il aurait dû le faire depuis plusieurs heures.

Le Docteur Maredjann sourit. Il ne s'était jamais habitué au contraste qui se faisait, dès que Lioah prenait la parole, entre l'extrême jeunesse de son visage et l'invariable complexité de son discours. Mais il n'avait pas le temps aujourd'hui de laisser libre cours à son admiration. Il était venu pour une raison très exceptionnelle.

- Peut-être a-t-il une excellente raison pour cela, suggéra-t-il.

Lioah le regarda avec condescendance.

- Vous vous piquez d'être stratège, à présent ?

- Non, dit-il en plaisantant. Cela fait déjà plusieurs années que je ne me permets plus la moindre remarque personnelle sur les sujets où votre supériorité a été confirmée... Loin de moi cette idée.

- Alors ? demanda Lioah d'un ton soudainement aggravé.

- Alors, dit-il en admirant sa vitesse d'analyse, si l'Ambassadeur n'a pas fait ce qu'il devait faire, c'est parce qu'il était dans l'incapacité la plus absolue de le faire. Il est mort.

Il ne put jouir de son effet qu'une fraction d'instant - le regard de Lioah brilla fugitivement d'une froide exaltation, puis son expression fut à nouveau parfaitement maîtrisée, parfaitement identique à ce qu'elle avait été quelques secondes plus tôt. Lioah, il le savait, ne montrerait aucun autre signe d'émotion face à ce gigantesque événement.

- Connaissez-vous les circonstances de sa mort ?demanda-t-elle.

- Non, mais l'Officier de Liaison parle d'assassinat.

- Bien. Je suppose que le dispositif pour mon départ a déjà été mis en place ?

- Bien sûr.

Lioah ne faisait plus attention à lui. Elle paraissait absorbée par plusieurs réflexions à la fois, organisant sans doute mentalement ses prochaines heures d'une façon qui excluait toute perte de temps.

Le médecin, bien qu'il sût qu'il n'avait plus rien à faire ici, ne parvenait pas à prendre congé, ni même à cesser de la regarder. Une sorte de panique l'envahissait soudain à l'idée de son départ - c'était la fin imprévisible et brutale de vingt-trois années d'étude et de soins perpétuels, et il prit conscience, violemment, qu'il était incapable de faire face à ce moment.

Il réussit enfin à détourner les yeux, et son regard parcourut les murs de marbre aveugles qui pesaient sur l'espace de Lioah depuis qu'elle était née.

- Lioah, appela-t-il sans trop savoir lui-même ce qu'il allait dire.

- Oui ?

- J'ai pensé.. Peut-être voudriez-vous vous promener à l'air libre, une première et dernière fois, avant de partir.

Elle eut une brève expression de surprise.

- Docteur Maredjann, dit-elle avec réprobation, c'est dans des moments comme celui-ci que je ressens le plus ma supériorité, comme vous dites. Vous voulez que je sorte me promener à l'air libre ?

- Eh bien, c'est que l'occasion ne s'en présentera jamais plus, dit-il avec embarras.

- Vous m'avez tenue éloignée de la moindre fenêtre pendant plus de vingt ans, et, ce matin, sur le coup d'une émotion infantile, vous voudriez que je goûte à cette sorte de liberté ? Vous avez perdu la tête.

Il s'approcha d'elle, maladroitement.

- Vous avez raison, dit-il. C'est idiot. Et je suis heureux que vous réagissiez avec une telle fermeté.

Elle le considéra un instant avec attention, comme pour s'assurer de son état.

- Bien, dit-elle. L'incident est clos.

Comme il ne partait pas, elle ajouta:

- Allez-vous maintenant me dire d'une voix tremblante que je vais vous manquer ?

Le médecin baissa la tête et sourit.

- Non, dit-il. Et je ne vous serrerai pas dans mes bras.

- Bon, dit-elle avec patience. Alors peut-être daignerez-vous me laisser ?

Il regarda encore, avec fascination, son visage grave que le pouvoir rendait encore plus calme.

- Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

- Faites-moi apporter la robe de l'Ambassade et demandez ensuite qu'on ne me dérange plus jusqu'au Rituel du Passage. J'attendrai ici.

Puis, comme si sa complaisance avait maintenant atteint sa dernière limite, elle se tourna vers son ordinateur et commença une série de manipulations.

Maredjann resta ballant quelques secondes encore, puis il comprit que c'était terminé, que les adieux avaient déjà eu lieu, et qu'elle ne lui adresserait plus jamais la parole. Il sortit.

A l'extérieur des appartements de Lioah, tout était plongé dans une effervescence solennelle, et personne ne songeait au désœuvrement énorme dont le complexe tout entier allait être la proie. Il allait s'éteindre dans quelques heures, privé tout à coup de son centre et de son but, comme un monstre touché au cœur, mais rayonnait, dans son agonie, d'une vie fourmillante.

Le dispositif de départ, qui avait été simulé plus d'une douzaine de fois, se déroulait dans le plus irréprochable sang-froid. Chacun assumait sa fonction avec célérité et précision, se déplaçant, actionnant des machines, échangeant les informations en un ballet mesuré.

Maredjann avait assisté autrefois avec intérêt à ce chargement formidable, qui ressemblait à l'exode de tout un peuple, et qui n'était que celui d'une jeune fille - des containers de nutriments, d'eau, de médicaments, de vêtements, de composants électriques et électroniques, de meubles, de livres, d'appareils, de papiers, d'instruments, d'armes, de produits chimiques, de combustibles... Il y avait là le volume titanesque de toute la matière propre à la consommation d'un être humain pour la durée probable de sa vie.

Aujourd'hui, il n'arrivait à en ressentir que l'horreur, la démesure, et, par dessus tout, le caractère éminemment contre-nature.

L'Olympe se dressait à la frontière du Septentrion et des Terres Boréales, dans un territoire neutre dont l'accès était perpétuellement protégé par une milice internationale, qui la plupart du temps s'entraînait en vain devant le complexe désert. Gardiens d'un seuil presque surnaturel, qu'aucune âme ne franchissait jamais au long des saisons silencieuses, les miliciens paraissaient faits d'une essence particulière, et parlaient entre eux un sabir étrange que personne d'autre ne comprenait.

L'édifice était un géant aveugle, une énorme masse inerte et noire, un lieu qui rayonnait le vide. L'impression qu'il dégageait était comparable à celle des grands temples isolés, qui semblent ne pouvoir servir qu'un dieu mort ou occulte, et dont on ne comprend pas la raison d'être sans être pour autant capable de résister à leur mystère sacré. Cette impression s'épaississait encore lorsque l'on pénétrait dans le hall aux dimensions cyclopéennes, au fond duquel on distinguait les Portes Scellées. Il y avait dans l'air une sorte de pression indéfinissable, comme si l'esprit de l'Histoire pesait ici sur chaque particule, et plusieurs personnes du cortège, à l'entrée, se mirent à suffoquer silencieusement.

Comme le voulait le rituel, Lioah marchait en tête, rigide et droite dans la pénombre. Derrière elle venait le triple rang des généraux; derrière eux, celui des préfets, tous vêtus de noir et d'or, et si lents qu'ils paraissaient se déplacer comme dans un rêve. Dansk se concentrait sur l'odeur d'absence, lourde et profonde comme celle des caveaux, qui imprégnait l'atmosphère. Pas un bruit ne s'échappait des Portes. Le moment du destin approchait, devenait imminent - et tout le cortège qui suivait Lioah paraissait tendu vers ce point ultime. Lorsqu'elle s'arrêta de marcher, il y eut pendant quelques secondes encore un écho de leurs pas, avant que le silence se fit. Le Haut Préfet se détacha du rang.

- Eu égard aux circonstances, me permettez-vous d'abréger le rituel ?

- Oui, dit Lioah. Chaque minute est précieuse.

Il s'assura d'un vague coup d'oeil que l'équipe de télévision était en place, ajusta son uniforme et tendit la main à Lioah. Elle la prit, et l'on recouvrit leur poignée de mains du drapeau noir et or du Septentrion.

- Jurez-vous de gouverner le Septentrion dans un souci d'équité et de progrès, et de défendre ses valeurs auprès des puissances adverses ?

- Oui.

- Jurez-vous de vous consacrer à cette tâche avant toute autre ?

- Oui.

- Jurez-vous de ne jamais tenter de sortir de l'Olympe, par quelque moyen que ce fût, une fois son seuil franchi ?

- Oui. Je le jure devant le peuple.

- Lorsque l'anneau de l'Ambassade vous sera remis, vous entrez en fonctions.

Le Haut-Préfet s'écarta légèrement, rompu à des techniques d'images qui étaient devenues sa seconde nature.

" Prononcez votre discours d'intronisation, Lioah. Il faut que le peuple vous aime", chuchota-t-il sans desserrer les lèvres.

Lioah composa sur ses lèvres un sourire pâle, discret. Des millions de spectateurs devaient regarder son visage scandaleusement jeune, et attendre, incrédules, d'entendre le son de sa voix. Elle songea qu'elle n'avait pas été préparée à cela, à plaire et à parler à la foule, et désira que tout soit fini au plus vite. Aucune émotion n'affleura cependant dans sa voix lorsqu'elle récita son discours. Celui-ci fut bref, et elle ne mentit pas lorsqu'elle promit que les bombardements cesseraient dans les vingt-quatre heures, et qu'elle assumerait la succession de Bartok animée du même amour pour leur patrie.

- Faites ouvrir les Portes, dit-elle enfin au Haut-Préfet, nous avons déjà beaucoup tardé.

Six miliciens s'avancèrent et débloquèrent le complexe mécanisme de verrouillage, puis il en fallut trois autres pour déplacer les énormes vantaux. On ne voyait pas grand-chose depuis le hall - un espace sombre, à demi-irréel, que personne n'osa scruter trop longtemps. Les officiers de chargement furent appelés et comptés, et s'engouffrèrent à travers les Portes. On vit disparaître dans l'ombre les containers innombrables, qui avaient soudainement pris un sens, et, bizarrement, ne paraissaient plus démesurés à personne.

- Il faut que le chargement soit fait plus rapidement, dit Lioah. Rajoutez des hommes à la tâche.

Le Haut-Préfet s'exécuta. Deux hommes furent encore appelés et pénétrèrent dans l'édifice avec un brancard d'apparat. Ils en ressortirent une vingtaine de minutes plus tard, encombrés de leur fardeau funèbre, qu'ils déposèrent aux pieds de Lioah. Le corps était recouvert d'un linceul rouge, symbole de l'assassinat.

Lioah souleva l'étoffe de sa main droite. Le visage était convulsé par la souffrance, mais gardait l'empreinte d'une sorte de sourire. Il était vieux, plus vieux qu'elle ne se l'était représenté, et

semblable à un masque. Elle demeura quelques instants fascinée, puis se rendit compte qu'on était en train de la filmer aux cotés du cadavre. Le caractère symbolique de cette image l'agaça au premier abord, puis elle songea que quelque chose qui ne la liait à personne d'autre la liait à ce cadavre, et que cette chose invisible, peut-être, se voyait à l'écran.

- C'est vous qui lui avez fermé les yeux ? demanda-t-elle aux officiers chargés du corps.

- Non, dit l'un d'eux.

- Avez-vous vu quelqu'un ?

- L'Ancien des Terres du Centre nous a guidés.

Elle sentit son bras agrippé par la main sûre du Haut-Préfet, qui venait de retirer l'anneau de l'Ambassade au doigt du mort, et qui s'appêtait à le lui enfiler . Elle se laissa faire lorsqu'il la poussa légèrement pour qu'elle présente un meilleur angle à la caméra, et sentit à peine la froideur du métal sur sa peau.

Lorsqu'elle se retourna vers le corps, elle vit qu'un officier s'était détaché du cortège pour venir le regarder. Il avait l'air grave et un peu égaré. Le Haut-Préfet, qui ne l'avait visiblement pas appelé, les présenta.

- Seyn, officier supérieur de liaison. Je comptais vous le présenter tout à l'heure - c'est à lui que vous aurez à faire pour toutes vos communications informatiques.

Lioah hocha simplement la tête. L'homme attarda son regard sur le corps quelques secondes de trop, comme s'il savait qu'il ne pourrait pas se le permettre une seconde fois, puis releva la tête

précipitamment, conscient de son manquement au protocole.

- Vous paraissez très affecté, remarqua Lioah. Est-ce à cause du spectacle de la mort, ou s'agit-il d'une raison plus personnelle ?

Il la regarda à son tour, un peu trop fixement. La curiosité qu'il manifestait à l'égard des détails de son visage frôlait presque l'insoumission.

- Ce sont des liens étranges que nous nous apprêtons à nouer, dit-il.

Il s'était exprimé de manière directe, afin que ses paroles, que son regard chargeait d'un sens profond, ne l'effleurent pas simplement, mais la touchent. Elle eut un mouvement de surprise, car personne ne s'adressait à elle de cette façon particulière, et se demanda vaguement s'il y avait lieu de s'en offusquer. Puis elle se détourna et ne lui accorda plus le moindre signe d'attention. Lui ne la quitta pas des yeux, et, lorsqu'elle s'avança, seule, vers les Portes, on put voir sur tous les écrans son visage à l'expression presque hypnotique, où la fascination, l'envie peut-être, et la solennité, le cédaient à un sentiment plus indéfinissable.

Lioah, contrairement à tous ses prédécesseurs, ne se retourna pas, et n'adressa à son peuple aucun signe de la main. Son dernier regard sur le monde fut pour le linceul rouge, dont le drapé rigide rappelait celui d'un étendard imbibé de sang.

L'assassinat avait porté l'Olympe au plus haut degré de la tension. On en sentait presque les effets dans l'atmosphère, dont le caractère étouffant avait pris en ce matin d'exception une tournure insoutenable. C'était peut-être la conscience vague, au fond de chacun, que les Portes étaient sur le point de s'ouvrir, et allaient aussi inexorablement se refermer sans qu'aucun d'eux pût rien faire. Chaque mort et chaque intronisation apportait avec le souffle de l'extérieur une pesanteur nouvelle, comme si un nouveau tour d'écrou leur était donné à tous, et que leur équipage désespéré sombrait encore un peu plus bas en enfer.

Drax, réveillé aux premières heures par sa vision, était descendu aussitôt dans la Salle Centrale. Ses jambes le faisaient sourdement souffrir, et sa faiblesse congénitale semblait avoir gagné encore en langueur. Il savait que son mal subissait des aggravations irréparables, mais rien ne lui était, au fond, plus indifférent. La longue habitude de la maladie, celle des transes, et les structures particulières de sa culture l'avaient plongé très tôt dans un état de conscience différent, et il ne quittait qu'exceptionnellement le détachement dont il faisait preuve à l'égard de tout. Ce matin, pourtant, son détachement se teintait de lassitude, et il attendait du jour à venir une longue succession d'efforts à faire sur lui-même.

La salle où il se trouvait, que les souverains appelaient indifféremment salle du conseil ou salle centrale, était l'un des trois ou quatre lieux où leur existence était contenue. Drax la connaissait par coeur, mais aujourd'hui cette familiarité lui échappait, et il en contemplait les détails avec le même sentiment d'étrangeté que la première fois où il y avait pénétré.

Ce qui frappait d'abord était sans doute son style, purement artificiel, qui résultait du consensus entre les diverses puissances. Il ne fallait pas que les parties neutres fussent marquées par une civilisation particulière; aussi était-on remonté jusque'à une antiquité hypothétique pour puiser

l'inspiration générale du lieu. Le plafond incurvé, relativement bas, était soutenu par de fines colonnes de pierre brune, et entièrement recouvert d'une mosaïque complexe, dans les mêmes tons ocres et rouges. La grande table ronde fixée au centre, qui rappelait malgré elle tous les mythes de fraternité, arborait la marqueterie luxueuse d'un damier de bois clair et d'ébène; des statues enfin, issues de chacune des dix cultures, occupaient silencieusement les recoins. Drax détestait plus que tout, lorsqu'il était dans cette salle, porter les yeux sur le gracieux dragon oriental qui semblait, plus que perdu, dépossédé de son identité au milieu de cet absurde décor.

Lorsque Nebelwir entra, Drax se tourna pour le saluer. Les deux hommes paraissaient démesurément petits et dénués dans le large espace qui les entourait; et la retenue de leurs gestes semblait destinée à ne pas érafler le silence. Nebelwir était beaucoup plus grand que Drax, mais sa haute stature, encore accentuée par le manteau sombre dont on le voyait toujours couvert, ne parvenait pas à s'imposer de manière humaine. Il rendit son salut au Prince Double, par un signe de tête à la fois raide et gracieux. Drax ne lui portait pas d'affection particulière, mais il savait apprécier son calme imperturbable, et la distance qu'il maintenait toujours dans les relations personnelles. Il n'y avait jamais d'éclat à redouter de sa part, et Drax lui en savait gré.

- Vous êtes plus matinal que d'ordinaire, dit-il d'une voix où affleurait l'effort que lui coûtait d'émettre un son.

- C'est que le matin n'est pas ordinaire, comme vous le savez sans doute.

Le Prince Double hocha la tête.

- Qui est celui qui part ?

Nebelwir sourit légèrement en observant le visage exténué, et pourtant d'une remarquable clarté, de son interlocuteur. Drax, peut-être à cause de la quasi-transparence de ses yeux, offrait toujours un

visage absolument nu, que ne venait troubler aucune charge expressive. Il s'installait souvent dans des positions bizarres, probablement antalgiques, qui lui donnaient l'air d'un animal chimérique pris dans une sorte de piège invisible. Il décourageait pourtant la pitié, par la pureté de sa parole, et par celle de son regard. Nebelwir ne s'était jamais vraiment accoutumé au fonctionnement irrationnel du Prince Double, ni à son langage métaphorique. Il s'étonnait toujours autant de ce que son don lui permettait de savoir que de ce qu'il lui laissait ignorer... Ce matin, les jambes curieusement emmêlées dans l'accoudoir de son fauteuil, il savait que l'un d'entre eux était mort.

- C'est Bartok, dit sobrement Nebelwir.

- Je regrette parfois que l'Orient ne soit pas assez considérable pour qu'ils décident de me supprimer, dit Drax avec un léger sourire.

Nebelwir eut un petit rire calme.

- Est-ce là tout ce que vous pensez de cet assassinat ?

Drax leva la tête. Ses yeux très clairs, comme toujours, étaient aussi limpides que ceux d'un jeune enfant.

- Je ne sais ce que je pense d'un assassinat dont je n'aime ni la victime ni les assassins.

- Vous pourriez penser quelque chose de ses conséquences politiques.

Drax retomba dans sa torpeur.

- Votre politique ne m'intéresse pas. Tous les efforts de l'Orient consistent à y échapper.

Nebelwir sourit, et souriait encore lorsque Rhem et Dryal firent leur entrée.

La dissension entre eux n'aurait pas été plus visible si elle avait été matérielle. Rhem n'était pas homme à entrer sans raison en fureur - mais l'assassinat par ses propres alliés de l'Ambassadeur de la nation ennemie, perpétré à son insu, semblait constituer une raison suffisante. Il était vêtu d'un uniforme militaire si rigide qu'il paraissait sculpté, et qu'il n'arborait que dans les occasions les plus officielles. Nebelwir se souvenait qu'il le portait le jour de sa propre intronisation.

Dryal, quant à lui, avec son sourire humide et ses yeux indéchiffrables, avait l'air reposé de ceux qui viennent de vivre une grande jouissance, et en ressassent le souvenir sans prêter attention au moment présent. Ses cheveux noirs, qu'il portait assez longs, étaient emmêlés et venaient sur son visage. Il ne les chassait pas, et Nebelwir songea qu'il devait être dans une de ses humeurs agressives et sensuelles.

Ils s'assirent côte à côte à la grande table ronde. Drax, les yeux clos, semblait s'être endormi dans son fauteuil.

- Il serait peut-être temps de sonner l'alarme, dit Rhem d'une voix sèche. Le nouvel Ambassadeur ne va plus tarder, à présent.

Dryal acquiesça.

- Pauvre nouvel Ambassadeur! dit-il d'un air contrit.

- Votre désinvolture commence à devenir exaspérante, trancha Rhem. Vous n'êtes pas loin d'avoir perdu la raison, à ce qu'il semble.

Dryal soupira.

- Mon cher Prince d'Occident, ce n'est pas à moi qu'il sied de reprocher certaine décision que vous

semblez trouver fâcheuse... Vous savez bien que c'est le Hibou qui décide de tout - moi, je ne suis que sa brute dévouée. Je n'ai fait en somme que lui prêter main forte.

- Votre tandem est exécrable, s'emporta Rhem.

- Mais je crois me souvenir que vous en faites partie... non ?

Rhem ne répondit pas, et Nebelwir attendit quelques instants avant de rompre le silence. La parfaite adéquation esthétique entre l'uniforme du Prince d'Occident et sa colère froide avait quelque chose d'envoûtant.

- A quelle heure avez-vous exécuté l'Ambassadeur ? demanda-t-il à Dryal négligemment.

Celui-ci fit une moue voluptueuse.

- Vers une heure du matin.

- Je vais me charger d'alerter les autres, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit Nebelwir en se levant.

- Faites, mon cher, faites, répondit Dryal.

- Si vous croisez Yorik, ajouta Rhem, dites-lui que j'attends ici ses explications.

Dryal éclata d'un rire artificiel, dont Nebelwir attendit patiemment la fin avant de répondre.

- Yorik ne se montrera pas avant l'intronisation, soyez-en sûr.

Il jeta un regard sur la silhouette immobile du Prince Double, qui ouvrit les yeux à cet instant précis, puis sortit.

Deux heures plus tard, tous les membres de l'Olympe, à l'exception de Yorik, étaient réunis. Solhant, Chancelier des Terres Boréales, qui venait de prendre sa dose de morphine, paraissait regarder à l'intérieur de lui-même. Sa main, mollement, jetait de loin en loin sur la table une paire de vieux dés de bois, et il gloussait parfois mystérieusement au vu du chiffre qui tombait. Aephex, Grand Consul d'Autriche, l'air plus mortifié et plus sombre encore qu'à l'accoutumée, demeurait silencieux, tandis qu'Athalion, Archityran du Méridien, harcelait Nebelwir de questions concernant le nouvel Ambassadeur - questions auxquelles le Maître de l'Archipel ne répondait pas, ou le plus évasivement possible, dans l'attitude d'un penseur dérangé par un insecte. Rhem avait fini par contenir sa fureur, qui ne transparaissait plus que dans un geste nerveux de sa main, et adressait de temps en temps à Dryal des regards où la perplexité prenait le pas sur l'agacement. Seul, Lyoltid, Commandeur d'Océanie, se tenait debout, aux côtés du Prince Double, tourné vers le couloir, dans une pose anxieuse et tourmentée.

Leur attente fut lente, longue, et presque douloureuse. L'air paraissait s'épaissir à chaque minute autour d'eux, et un sentiment apparenté à la peur, un sentiment irrationnel qu'aucun d'eux pourtant ne dominait vraiment, les unissait malgré eux dans l'imminence de l'événement.

Le martèlement léger de pas dans le couloir leur fit lever la tête, et ils restèrent ainsi quelques secondes, dans un temps dilaté, aux aguets. Lorsqu'elle entra, plusieurs d'entre eux eurent un tressaillement involontaire. Au-dessus de la robe de velours noir brodée d'or, dont l'élégance nuptiale et le faste funèbre avaient déjà quelque chose d'essentiellement féminin, se dressait le cou fragile et blanc d'une jeune fille. Elle portait la tête très haute, comme en une caricature de dignité qui pourtant ne prêtait pas à rire. Son visage animé d'un éclat particulier, dont les yeux semblaient emplis de foudre, s'achevait en un chignon immense et ouvragé, dont le poids sans doute écrasant

rayonnait comme une couronne.

Nebelwir se leva presque aussitôt, fit une esquisse de révérence, puis articula:

- Je vous présente Lioah, Ambassadrice du Septentrion.

Lioah le regarda, et il vit que si elle ne s'attendait pas à ce qu'il sût qui elle était, elle en prenait cependant acte avec le plus grand sang-froid.

- Vous devez être le Maître de l'Archipel, pour être aussi bien renseigné, remarqua-t-elle.

Il s'inclina à nouveau.

- Pour vous servir.

Lyoltid, qui se tenait debout tout près d'elle, lui tendit la main.

- Lyoltid, Commandeur d'Océanie, dit-il.

Elle eut à peine une hésitation avant de prendre la main offerte, puis son regard balaya l'assemblée.

- Il manque l' Ancien, dit-elle. A-t-il jugé que l'événement ne méritait pas qu'il se déplace, ou est-il enfin mort ?

Dryal eut un rire méchant.

- Rassure-toi ma belle, ton vieil ennemi pourrait avoir une espérance de vie supérieure à la tienne.

Elle le fixa froidement, un assez long moment.

- Si c'est une menace, dit-elle, elle est un peu redondante. L'assassinat de mon prédécesseur constitue en lui même une mise en garde plus qu'explicite.

Dryal ne répondit pas tout de suite, comme s'il était en train de se formuler un jugement, puis dit, sur un ton désinvolte.

- Dryal, Seigneur de Tellurie. Je ne vous serre pas la main, mes mains sont un peu sales. J'ai lardé Bartok de coups de couteau ce matin-même, vers une heure.

- Enchantée, dit-elle sèchement.

- Je suis sûr que vous avez un charmant sourire, mais vous faites bien de ne pas le montrer, ajouta-t-il. Ceux d'entre nous qui ne sont pas homosexuels s'adonnent depuis des années aux plaisirs solitaires de la castration chimique.

- Je tâcherai de m'en souvenir, dit-elle.

Rhem toussota avant de se présenter.

- Rhem, Prince d'Occident. Je vous souhaite la bienvenue.

- Aephex, Grand Consul d'Austrie, dit ce dernier lorsqu'elle détourna son regard vers lui.

- Athalion, Archityran du Méridien.

- Drax. Prince Double d'Orient. Et voici Solhant, Chancelier des Terres Boréales.

Solhant leva ses yeux hagards.

- Une femme, murmura-t-il.

Drax fit à Lioah un sourire d'excuse. Elle resta une seconde fascinée par ce sourire. Puis elle

s'installa à l'une des deux places vides qui restait autour de la table. Tandis que chacun se rasseyait, un froissement de robe se fit entendre à la porte. Lioah, qui tournait le dos à l'entrée, ne se retourna pas.

- Le jeune Ambassadeur est-il prêt à perdre la guerre ? susurra la voix éraillée de Yorik.

- Je discuterai de cette question lorsque vous daignerez vous asseoir, dit Lioah.

- Dryal, continua l'Ancien, est-ce bien la voix d'une jeune fille ?

- Oui, répondit Dryal. La voix d'une jeune vestale envoyée pour le sacrifice final du Septentrion.

Le vieillard gloussa, puis, à tâtons, prit place à côté des autres.

Il y eut un silence relativement long, pendant lequel Lioah, observée, garda les yeux fixés sur la table. Elle releva enfin la tête.

- Je voudrais poser une question aux représentants de l'Archipel et de l'Orient, dit-elle d'une voix plus calme.

- Allez-y, s'il ne vous importe pas que cet entretien soit public, dit Nebelwir.

- Seriez-vous prêt, à un prix quelconque, à fournir sur le champ un appui militaire au Septentrion ?

- Il n'en est pas question, répondit simplement Nebelwir.

- L'Orient est une puissance mineure, dit Drax, qui ne peut se permettre d'interférer dans les conflits majeurs. Ma réponse est non.

Lioah hochâ la t#e en signe d'acquiescement, et il parut #vident # tous que sa question avait #t# purement formelle. Elle se tourna alors vers le Prince d'Occident.

- Il est tout # fait indubitable que nos arm#es ne sont pas de taille # endiguer les v#tres, et je n'esp#re aucun salut par les armes. Cependant il n'est pas moins certain que bien peu de puissances auraient int#r#t # la disparition pure et simple du Septentrion, et je tiens votre guerre pour une guerre d'intimidation, destin#e # obtenir quelque chose de pr#cis, ou # affaiblir notre #conomie - # moins qu'il ne s'agisse du pur caprice d'un ou de plusieurs esprits # la d#rive... Quoiqu'il en soit la menace de destruction que vous faites peser sur moi ne m'inqui#te pas. A dix-sept heures pr#cises, si les bombardements n'ont pas cess# et si vos arm#es n'ont pas amorc# un mouvement de repli, je commande l'autodestruction de tous les gisements septentrionaux d'a#rocarbures. Soyez s#rs qu'il n'en restera pas un centim#tre cube, et songez au formidable monopole que j'offrirai alors # l'Austrie. Vous pouvez consid#rer cela comme un ultimatum, et vous pouvez consid#rer #galement que les termes en sont d#finitifs.

- La S#ance est-elle lev#e, votre Honneur ? demanda Dryal d'un air moqueur.

Lioah le regarda d'un air presque attrist#, tout en se levant.

- Et vous, Seigneur ? Faut-il vous applaudir # chaque phrase que vous prononcez ?

Il ne r#torqua rien, et se contenta de lui sourire insolemment tandis qu'elle saluait l'assistance et se disposait # sortir.

Lorsqu'elle les eut quitt#s, la tension s'apaisa quelque peu. Des murmures anarchiques se mirent # emplir la salle, et ils eurent un certain mal # se s#parer, comme des spectateurs qui s'attardent apr#s un tomber de rideau. L'intronisation qu'ils avaient guett#e pendant des heures anxieuses venait finalement de rejoindre le lot innombrable des #v#nements pass#s.

Si l'architecture extérieure de l'Olympe n'avait fait l'objet d'aucun soin particulier, sa configuration interne, en revanche, avait été élaborée avec la plus grande attention. Le bâtiment aveugle, de plain pied, aux dimensions énormes, recelait une sorte d'étoile à onze branches, dont la vaste salle de réunion formait le centre. Tout ce qui entourait cette partie neutre était fait de la matière la plus solide et la plus immuable, de marbre blanc, et affichait une sobriété spartiate. Nulle décoration n'en venait troubler la masse écrasante, qui prêtait au lieu une sorte de solennité mortuaire.

Le corridor circulaire qui donnait accès à la salle de réunion était régulièrement percé, au niveau des onze branches de l'étoile, par d'insondables couloirs rectilignes, et la salle elle-même, construite autour de la vaste table ronde, paraissait être le coeur aporétique d'un labyrinthe immense et froid.

En dehors du couloir, rarement emprunté, qui menait aux Portes Scellées, les branches de l'étoile donnaient accès aux appartements privés des dix représentants. Chacune de ces parties avait fait l'objet d'un chantier différent, dirigé par des architectes nationaux, et la manière dont l'espace alloué avait été aménagé était toujours demeurée secrète. Les imaginations populaires avaient toujours fait de ces palais emmurés des cavernes de merveilles, et il était à supposer, en effet, que les havres où les souverains réfugiaient leur solitude jouissaient d'une atmosphère moins désolée que le centre de l'édifice.

Le système de fermeture de ces lieux avait bien sûr été conçu en même temps que le reste, et chaque appartement constituait une forteresse inviolable dont une seule personne avait la clef. C'était d'ailleurs en vain que Dryal, tout à l'heure, avait tenté de forcer l'aile septentrionale.

Les souverains respectaient ces sanctuaires d'une manière qui pouvait paraître surprenante. Certains des appartements disposaient d'antichambres, semi-fermées, où le propriétaire consentait à recevoir ses alliés. Mais il était exceptionnel que l'un d'entre eux fût réellement admis dans l'ancre d'un autre

- cette habitude fut conservée par les quelques dizaines d'hommes qui passèrent la fin de leur vie à l'Olympe, comme s'il y avait quelque chose d'insupportable à l'idée que leur solitude ne fût pas absolue et dépourvue de concession.

Lioah n'eut aucun mal pour se repérer dans des lieux dont elle connaissait les plans jusque dans les moindres détails, et constata avec une satisfaction un peu mesquine la tentative d'effraction du système de verrouillage. Elle s'arrêta un moment sur le seuil avant d'entrer, songeant qu'elle eût préféré ignorer que les officiers de chargement avaient pénétré ici avant elle, et rompu par leur seule intrusion le fil ténu qui la reliait encore à la présence de Bartok. Elle pénétrait pour la première fois dans le lieu qu'il avait habité et quitté quelques heures seulement auparavant, et se sentait investie d'un sentiment presque religieux en caressant l'idée qu'elle tenait à présent dans ses propres mains le flambeau qui lui avait paru si sacré, si intouchable jusqu'à lors.

Pour la première fois depuis qu'elle l'avait enfilée, elle sentit la présence de la bague autour de son doigt, et regarda sa main. L'onyx et l'or, si profondément entrelacés qu'ils semblaient issus d'un même bloc, brillaient, rassurants, dans la pénombre.

Elle connaissait par avance les plans de l'espace qui s'ouvrait devant elle, mais ne s'attendait pas à la richesse exubérante de la décoration que Bartok lui avait apportée. La salle de travail, immense et de forme irrégulière, que ses multiples alcôves empêchaient de paraître imposante, était emplie de statues. Elles étaient là comme une assistance immobile, la foule figée d'une mascarade de pierre, arborant leur corps, leur nudité, leur beauté-même, jusqu'à l'écoeurement. On ne pouvait faire plus de quelques mètres sans devoir en contourner une, et elles formaient presque un dédale, imposant leur présence avec indiscretion, ouvrant des yeux vides et dénués d'expression sur une grâce glacée, répétée à l'infini, et se renvoyant l'une à l'autre le miroir de leur mouvement prisonnier.

Il y avait là le reflet d'une étouffante obsession de la présence et de la chair, et celui d'une angoisse indicible de la fixité, que la pierre cherchait sans cesse à dépasser, et qui ne parvenait à s'évanouir que par l'alchimie d'un regard particulier, d'une contemplation d'ordre presque magique, qui faisait s'animer pour quelques instants une nuque ou une main, qu'on sentait tout à coup prêtes à frissonner, à se tendre, et qui retombaient l'instant d'après dans son carcan de matière froide.

Il était vertigineux d'imaginer le nombre d'heures que l'homme avait dû passer à guetter ce moment, à l'éprouver fugitivement, et à le voir s'effondrer - Lioah en eut une intuition étrange, et décida de remettre à plus tard le projet de les retirer, comme s'il fallait respecter les objets qui avaient fait d'elle le dépositaire unique de ce secret inattendu.

Les autres pièces lui réservaient moins de surprises, et elle les parcourut plus rapidement, s'arrêtant toutefois au pied des quelques tableaux qui ornaient la chambre, et dont les visages, tous brillamment éclairés au milieu d'une obscurité profonde, paraissaient surgir des murs. Elle remarqua au passage que le lit avait été changé, et refait, puis vérifia en quelques minutes la salle des containers. Elle admira encore une fois leur caractère parfaitement fonctionnel. Ils avaient été encastrés dans des emplacements prévus à cet effet, et n'offraient plus à la vue qu'un seul de leurs côtés, percé d'une porte. Tout y était rangé dans l'ordre qu'elle avait exigé, et elle se sentit quelque peu rassurée en songeant qu'elle aurait pu retrouver dans la minute n'importe quel objet qu'elle savait posséder. Elle avala quelques nutriments, puis revint dans la salle de travail, et s'installa sans plus tarder aux commandes de l'ordinateur. Il était temps de donner ses premiers ordres.

Cette guerre constituait un excellent exercice d'autorité et de stratégie, et, si elle n'avait à ce point pris à coeur les dommages qu'elle portait à son pays, elle l'eût accueillie comme une circonstance passionnante de son entrée en fonctions. Elle aimait prendre ce pouvoir vacant au moment où sa

vacance était critique, et ne doutait pas qu'elle sortirait indemne des difficultés qui se présentaient, et dont le caractère académique la faisaient presque sourire. L'écran afficha un menu complexe, qu'elle connaissait pour l'avoir maintes fois manipulé lors de simulations, et elle s'enquit rapidement des grandes lignes de la situation militaire, dont le désastre continuait de progresser lentement; puis elle se mit en communication avec l'officier de liaison.

"Que tous les équipements offensifs de la cinquante-troisième zone se replient immédiatement sur le gisement A, écrivit-elle. Sauf contrordre de ma part, la destruction totale du gisement doit être effectué à dix-sept heures précises.

Quelques secondes à peine séparèrent son propre message de celui de Seyn.

L'ordre de destruction concerne-t-il les infrastructures d'exploitation ou également les aérocarbures ?

L'ensemble doit être détruit, il ne doit rester aucune matière première exploitable à court ou moyen terme.

Y a-t-il des ordres concernant le gisement B ?

Prévenez les militaires de la zone qu'une opération similaire pourrait être lancée d'ici demain matin.

Le troisième message fut plus long à parvenir.

Tout se passe-t-il comme vous le souhaitez ?

Lioah marqua un temps de réflexion.

Je vous remercie, mais vous prierais de vous en tenir pour l'instant à des messages d'ordre moins

personnel.

Excusez-moi, c'est la longue habitude du service de Bartok. Il m'a d'ailleurs laissé un code d'accès pour vous, juste avant de partir. Un fichier qu'il vous destinait.

Lioah fut agacée, et retourna son message précipitamment.

Auriez-vous l'obligeance de me donner ce code ?

C'est votre nom, Lioah. L.I.O.A.H.

Elle resta songeuse quelques instants.

- Communication terminée", finit-elle par écrire.

Seul un message de Bartok pouvait à présent lui faire ressentir toute sa légitimité, et elle lui fut reconnaissante de ne pas avoir oublié cet acte symbolique sans lequel elle ne se fût jamais départi d'un sentiment d'imposture. Il allait être probablement désagréable de prendre ainsi la pleine mesure de sa disparition, et ce fut avec la conscience de traverser la dernière épreuve qu'elle tapa sur le clavier, une à une et anxieusement, les cinq lettres de son propre nom.

Aephex regagnait ses appartements à la hâte. Il avait enduré ce matin l'attente interminable du nouvel Ambassadeur, et le choc de son apparition, et tout ce à quoi il aspirait désormais était le silence et l'inaction. Tout s'était précipité depuis la curée de Bartok, à laquelle il avait assisté, comme tous les autres, sans le moindre plaisir - les Portes avaient dû s'ouvrir encore une fois, il fallait maintenant accueillir la nouvelle recluse, et supporter le spectacle de son enlèvement inévitable dans les marais où ils avaient tous échoué.

La claustration lui était devenue, avec le temps, de plus en plus odieuse, et plus terrible encore, la compagnie des autres. Il les supportait avec prudence et retenue, essayant toujours d'être en leur présence aussi invisible que possible, et de ne rien échanger avec eux. Ni intérêt économique, ni projet politique, ni impressions personnelles, ni plaisanteries superficielles - il les tenait à distance comme si un simple contact avec eux pouvait le perdre ou le dissoudre, les observant anxieusement depuis l'espace de pure indifférence où il parvenait à survivre.

Aujourd'hui cependant quelques données étaient modifiées. Il avait été jusqu'ici relativement facile de maintenir la barre dans la direction qui lui avait jadis semblé la moins pénible, celle de la neutralité absolue. Facile de ne jamais émettre d'avis tranché, ou, lorsqu'il était acculé à un choix, de choisir invariablement le camp du plus fort pour éviter toute complication. C'était un art dans lequel il était passé maître que celui de réduire à néant les conséquences de ses propres actes. Mais le déroulement de cette guerre étrangère l'avait soudainement impliqué malgré lui. Il ne pouvait empêcher que l'Autriche fût la seconde nation à posséder les mines précieuses d'aérocarbures, et il ne pourrait éviter à l'Autriche, si le Septentrion exécutait sa menace, d'accéder au rang des puissances majeures, et de se trouver tout à coup au centre de tous les enjeux économiques et financiers - cette pensée ne l'effrayait pas seulement, elle lui faisait horreur.

Il alluma la lumière de son refuge et fut accueilli aussitôt par les cris suraigus des animaux. Cela le fit sourire malgré lui, et il traversa la Bibliothèque pour se rendre dans la pièce où leur agitation fébrile n'attendait que lui pour atteindre son comble.

Il regarda, avec une amertume qu'une dizaine d'années n'avaient pas guérie, les plus grandes cages, vides, où s'étaient cognés ses fauves, puis son attention fut captée par le cri des rongeurs, affamés et tenaces. Il retroussa ses manches, enfila une paire de gants, et ouvrit avec délicatesse la porte de la cage aux rats. Les mâles se fauilèrent nerveusement pour sortir, et il attendit, alors qu'il sentait les bêtes descendre le long de ses jambes pour arriver au sol, d'avoir le champ libre pour s'occuper de la femelle qui venait de mettre bas. Tout semblait aller bien; il referma bientôt la cage et observa un moment les mouvements convulsifs des rats qui couraient en tous sens comme pour mettre à profit leur espace de liberté.

Aephex en appela un, qui vint vers lui, et le remmena, seul, dans la Bibliothèque.

Il s'assit posément sur son fauteuil favori, avec le rat, puis il tenta de reprendre son raisonnement. Cela n'arriverait pas, sans doute. Yorik ne prendrait pas un tel risque, il fallait faire confiance à son intelligence aiguë des implications de toute chose. Cela ne pouvait pas arriver.

Comment s'expliquer alors la peur obscure qu'il ressentait, qu'il avait ressentie tout de suite, dès qu'il avait posé les yeux sur elle ? Il y avait en elle quelque chose de plus dangereux que la détermination de Yorik et que la haine irraisonnée de Dryal. Quelque chose qu'il n'arrivait pas à bien définir, mais qui menaçait de mettre le monde à feu et à sang, quelque chose qui tenait de la foi et qui était encore plus fort qu'elle - quelque chose qu'il reconnaissait, peut-être, pour en avoir éprouvé la fureur quelques quinze années auparavant.

Il se souvenait bien de ses ambitions anciennes, et éprouvait un vague dégoût pour l'ombre qu'il

était devenu. Il leur avait survécu, pourtant. Il avait échappé à leur destruction sans merci, et avait su les étouffer à temps, avant qu'elles ne le conduisent à la folie ou à la mort - c'est pourquoi il avait si peur de les retrouver, intactes, brûlantes, chez quelqu'un d'autre, en ce lieu où elles ne pouvaient augurer que d'une malédiction. L'arrivée de Lioah, il le savait, marquait une fracture invisible qui ne cesserait de s'ouvrir que lorsqu'elle aurait tout englouti.

Le rat, pour le moment, tolérait la caresse monotone du doigt humain sur son dos; mais ses brusques mouvements de tête et le clignement stressé de ses yeux le montraient à tout instant prêt à bondir ou à mordre. Aephex, ayant atteint la dernière limite de ce que l'animal pouvait supporter, le laissa partir à contrecœur, puis il renversa la tête en arrière et, insoucieux des dégâts que le rat devait être en train de causer, il resta plusieurs minutes immobile, dans une suspension générale du corps et de l'esprit.

Il y avait dans la physionomie du Prince d'Occident quelque chose qui exprimait à la perfection la juste mesure, et qui forçait le respect. Il avait un visage régulier et mince, une expression sérieuse et maîtrisée, un maintien droit et souple, un pas assuré et rapide, une façon d'accuser son âge qui était harmonieuse. Sans être beau, enfin, il avait cette élégance de nature à distinguer un homme, et tous ces détails indiquaient avec une rare unisson l'horreur de l'excès, la franchise et la rigidité qui le caractérisaient.

Il se dirigeait vers l'antichambre de l'Ancien, ce matin, d'une allure un peu plus nerveuse que d'ordinaire. Il avait une conscience très claire des nécessités diverses qui unissaient, indissolublement, les Terres du Centre et la Tellurie. La très ancienne gérontocratie, au lourd passé militaire, trouvait en son alliée, plus récente et moins ancrée dans l'Histoire, une sorte de second souffle et un alibi de modernité; en échange, elle offrait à la Tellurie une direction politique où engouffrer toute sa puissance commerciale, ainsi qu'une assise militaire et diplomatique qui la mettait presque hors d'atteinte. Il était amusant d'observer à quel point ces considérations trouvaient leur écho à un niveau strictement individuel : le couple formé par Yorik et Dryal, bien que disparate, trouvait à puiser dans toutes les ressources de la ruse et de la brutalité, de la sagesse et de l'audace, et tirait de la conjugaison de ces forces particulières une force non pas double, mais décuplée.

L'Occident partageait bon nombre d'intérêts géopolitiques avec cette hydre redoutable - et Rhem avait également une conscience très aiguë des intérêts de son pays; ce qui ne l'empêchait pas, pour l'heure, de maudire la contingence qui l'avait placé dans son camp.

L'antichambre de l'Ancien était le lieu habituel de leurs rendez-vous - un lieu qui surpassait en froideur les couloirs de marbre les plus vides. Cela ressemblait un peu à une scène de théâtre, à cause du dépouillement du décor, et parce que le lieu n'avait pour fonction que de recevoir la parole.

Trois sièges se faisaient vaguement face; et c'était dans ce dénuement glacial que les trois hommes se livraient à la conception des embargos et des guerres, de l'espionnage et des exécutions.

Il eut un sentiment désagréable en entrant, comme à chaque fois qu'il lui fallait négocier quelque chose d'importance avec des partenaires que tout, en dehors de la partie jouée, lui eût désignés comme ennemis.

- Vous voilà finalement, murmura Yorik.

Le vieillard était profondément enfoncé dans son grand siège au dossier démesuré, aux allures de trône, dont Dryal se moquait presque à chaque fois qu'ils se retrouvaient là.

- Que pensez-vous de notre jeune recrue ? reprit Yorik.

Rhem soupira, échangea un regard froid avec Dryal et s'installa confortablement avant de répondre.

- Je pense qu'elle fera ce qu'elle a menacé de faire et je suis d'avis d'observer en la matière la plus extrême prudence.

- Quel coup de théâtre, dit pensivement Dryal. Je me demande en quelle mesure Bartok se trouve derrière tout ça.

Rhem haussa les épaules.

- La question n'est pas là, dit-il sèchement.

- Vous avez raison, dit Yorik. Il serait évidemment désagréable que l'Autriche se retrouve du jour au lendemain en possession d'un monopole sur les aérocarbures. Si cela était, cependant, je doute qu'Aephex en tire un parti profitable.

- Ne laissez pas votre haine du Septentrion l'emporter sur les règles les plus élémentaires de la politique, dit Rhem. Aephex n'est ni immuable ni immortel, et je ne me prêterai pas à un coup de bluff dont la seule conséquence plausible sera de provoquer une crise énergétique mondiale.

- Dryal ? Qu'en penses-tu ? demanda Yorik.

- Pas grand chose.

- Cette guerre, de toutes façons, ne rimait pas à grand chose, reprit Rhem.

- Erreur, dit Dryal. Les guerres riment toujours à quelque chose. Elles font marcher l'industrie, elles exaltent le sentiment national...

- Et elles aboutissent à des traités, conclut Yorik.

Rhem observa un silence assez long.

- Vous n'avez jamais eu sérieusement l'intention de détruire le Septentrion ? demanda-t-il posément.

- Non, je ne l'ai jamais espéré, dit Yorik.

- Comptiez-vous en tirer des profits territoriaux ?

Dryal éclata de rire.

- Rhem l'omniscient, Rhem le parfait politique, ne sait pas pourquoi le Vieux est entré en guerre...

Allons, un petit effort... Vous ne voyez vraiment pas ?

Rhem soutint son regard et attendit.

- Il faut frapper le Septentrion avant qu'il ne se réveille, dit gravement Yorik. La braise pourrait reprendre feu à tout moment.

- Vous voulez parler de la démocratie ?

Yorik eut un geste de la main, comme il en avait souvent, qui semblait signifier qu'il ne prendrait pas la peine de répondre.

- Appelez-ça comme vous voudrez, coupa-t-il.

- Et vous, Prince d'Occident, puisque l'heure est aux confidences, pourquoi diable faites-vous la guerre ? demanda Dryal.

- L'Occident manque d'accès à la mer.

- Oh, fit Dryal. Je vois. Un grand mirador sur un petit port paisible pour balayer l'Océanie...

- Vous ne voyez rien du tout, rectifia Rhem. Vos conjectures ne m'intéressent pas.

- Vous avez tort, dit Yorik. Les conjectures de Dryal sont toujours à prendre en considération, même lorsqu'elles sont insolemment fausses. Mais revenons à notre affaire. Nous suspendrons les bombardements.

- La vestale a parlé aussi d'amorcer un retrait, observa Dryal.

- Elle ne fera pas sauter les deux gisements tout de suite, dit Yorik. Elle commencera, très probablement, par le gisement A.

- Et si elle tient parole ? demanda Rhem/

- Elle a trop à perdre.

Dryal hocha la tête.

- Avec un gisement en moins, elle signera le traité à genoux, dit-il.

Rhem acquiesça.

- Bien. Y a-t-il autre chose que nous devons débattre ?

Yorik eut un large sourire.

- Vous sembliez fort affecté de la manière dont nous en avons usé avec Bartok.

- Vos manières, comme vous dites, et votre imprudence, pourraient finir par liguier le monde entier contre vous, Yorik.

Le vieillard souriait toujours.

- Mais si cette éventualité venait à s'actualiser, mon cher Prince, vous savez bien que vous vous rangeriez de notre côté...

Rhem eut un sourire pincé, à l'attention de Dryal, puis se leva.

- Je vous prie de m'excuser, mais j'ai des ordres à donner, dit-il.

- Je vous raccompagne, dit Dryal. Je vais dormir un peu. Le sang de Bartok a rendu ma nuit blanche...

Le soir-même, le gisement A était détruit, et les armées des Terres du Centre, de la Tellurie et de l'Occident quittaient le Septentrion.

Sous la musique agaçante du clavecin, Dryal était en train d'apporter ses dernières touches. Il avait décidé d'utiliser pour elle du maquillage véritable en plus de la peinture, et la poudre qui veloutait le front et les joues rendait le masque presque ressemblant. Les cheveux, bien sûr, étaient ratés - il n'avait pas de matériau adéquat pour des cheveux de femme, et la seule perruque qu'il avait consenti à sacrifier était d'un ton nettement trop soutenu. Il avait donc fallu se résoudre à les peindre, tirés en arrière pour qu'ils prennent le moins d'espace possible.

Il était fier cependant des pommettes et du contour des lèvres, particulièrement saisissants.

Quand il eut terminé, il s'étira, bailla sans retenue, et se dirigea vers le mur où étaient déjà pendus les huit autres. Le crochet réservé au Septentrion n'arborait que l'envers du masque de Bartok, et Dryal le retira précautionneusement, sans le regarder, pour l'emmenner près d'une vasque où brûlait un vague feu. Il allait y jeter le masque lorsqu'il prit soudain conscience du caractère parfaitement inadapté de la musique d'accompagnement. Il fronça les sourcils, posa le masque sur un meuble et fit taire le clavecin au profit d'une marche funèbre - geste après lequel il jeta enfin le masque, face visible, dans le feu.

Il le regarda patiemment se gondoler et rougir, puis disparaître enfin dans une corolle de cendre. Une odeur un peu suffocante s'était dégagée de la combustion, mais il attendit qu'il ne reste rien de l'objet pour faire brûler de l'encens. Puis, avec solennité, il reprit le masque de Lioah pour le suspendre à côté des autres.

- Voilà, dit-il. La famille est à nouveau au complet. Qu'en dites-vous ?

Les masques, avec leurs yeux troués, gardaient chacun leur rictus familial. Drax avec son air

halluciné, Aephex avec son air triste, Athalion avec son air buté... Dryal éclata de rire.

- C'est la musique, peut-être, qui vous déplaît ? C'est vrai qu'elle n'est pas très dansante. Voudriez-vous plutôt... une valse ?

Il esquissa quelques pas tournants sur les accords funèbres, puis arrêta la musique.

- Non, dit-il d'un air capricieux. Pas de valse aujourd'hui. Vous ne l'avez pas mérité.

Il les observa encore, un à un, d'un air narquois.

- Je t'en prie, dit-il en imitant la voix de Yorik. Donne-nous une valse et fais-nous danser...

- N'as-tu pas peur que la sueur ne fasse tourner la peinture, vieux bouc ? A ton âge, on ne danse pas sans mouiller sa perruque!

- Alors faites-moi danser, plutôt! dit-il d'une ridicule voix de femme.

Il se tourna, comme surpris, vers le masque de Lioah.

- Tu veux danser, hein ? Tu ne rêves que de ça depuis que je t'ai accrochée à ton crochet de boucher... Soit. Je t'avais choisie, de toutes façons.

Il se retourna, fit démarrer une valse pompeuse, puis revint vers le masque, lui fit une révérence et le décrocha.

- Vous permettez ? demanda-t-il. J'ai besoin de sentir votre joue contre la mienne.

Il attacha le masque à son propre visage, et, ses mains posées sur une taille et dans une main imaginaires, il commença à effectuer des pas de valse.

- Savez-vous, ma chère, que je ne vous aime pas du tout ? En fait, je vous trouve prétentieuse et arrogante.

- Pourquoi me dites-vous cela ? demanda-t-il d'une voix implorante.

- Pour rabattre votre caquet, ma chère, que je trouve un peu haut à mon goût.

- Vous savez pourtant que je vous appartiens tout entière, mon Seigneur.

- Ah... Je préfère cet acte d'allégeance... Mais si vous n'en disconvenez pas, essayez de vous taire, on n'entend plus la musique.

Il ferma les yeux. La valse à chaque mesure devenait un peu plus vertigineuse et un peu plus grandiose, et il se mit à tourner un peu plus vite, grisé par le mouvement circulaire et l'odeur de peinture fraîche qui émanait du masque. Cela dura plusieurs minutes, ou peut-être plus d'une heure - les valse de Dryal avaient ce pouvoir de le faire sortir du temps, et d'épuiser son corps hystérique que rien d'autre, parfois, ne semblait capable d'arrêter.

Le sarcophage de Bartok était porté comme une idole à travers la Nécropole de Sélérade. Quatre fois plus grand environ qu'un cercueil ordinaire, et sans doute mille fois plus lourd, il se déplaçait sur la foule comme un drakkar sur une mer démontée.

Dansk était impressionné par le silence - le silence des arbres et des mausolées, le silence des vivants cernés par les morts. Il n'y avait que quelques oiseaux pour crier de loin en loin. A perte de vue, dans les allées sinueuses de cette luxueuse cité muette, où le végétal et le minéral paraissaient pour jamais fondus, le silence s'étalait et s'épaississait comme un brouillard.

Il était trop loin pour voir la cérémonie de l'encavation, et ne le déplorait pas. L'emmurement de ce matin lui avait suffi : il y avait eu le même silence et la même foule, la même tristesse funèbre pour enterrer vivante la jeune fille inconnue qui succédait au mort. Ce matin, pour la première fois, il avait eu l'impression que les institutions étaient cruelles et obscures... mais ceci n'était qu'un détail, une de ces impasses de la pensée où l'on aime à se perdre dans les moments de spectacle. La vraie question se trouvait ailleurs: dans le pari dément que représentait Lioah.

Personne ne s'était attendu à ce que Bartok dérogeât à la coutume de désigner son successeur parmi le corps des Généraux, et la jeune femme avait surgi de nulle part, neuve et fraîche, intimidante, à la manière d'une déesse naissant déjà adulte du corps de son père, toute nimbée de pouvoir. C'était une énigme agaçante, obsédante, même, qui lancinait comme une douleur.

Lorsque l'enterrement prit fin, Dansk déserta le cortège pour rejoindre le centre de la ville. Etrangement, tous les ports avaient été épargnés par les bombardements - Golan, Lathuane, Sélérade n'avaient pas subi la moindre perte. Sélérade, comme l'attestaient les dates dévorées par

l'usure gravées sur les tombes de sa nécropole, était l'une des villes les plus anciennes du Septentrion, et sans doute aussi, d'aspect, l'une des plus modernes. Elle n'avait pas bénéficié des augustes transformations du règne de Bartok, et avait par là-même conservé une authenticité que beaucoup d'autres cités avaient dû troquer contre une richesse extravagante.

Ses grandes tours, qu'on eût dit taillées dans des éclats de miroir, réfléchissaient imperturbablement les nuages et la couleur de la mer; ses petites places historiques et ses monuments noircis, à l'ombre de leur verticalité, ruisselaient toujours d'une agitation cosmopolite. Des passerelles reliaient régulièrement les tours entre elles, formant un dédale en trois dimensions qui ressemblait, vu d'avion, à un grand coquillage de verre et de métal.

Dansk mit quelques secondes à s'accoutumer, en sortant du métro, au niveau sonore très élevé, qui, de jour comme de nuit, faisait ici partie du silence. Il emprunta un ascenseur public pour se rendre aux niveaux supérieurs de la ville, puis une succession de passerelles roulantes, pour gagner l'adresse qu'il cherchait: celle d'une antenne de la Sécurité Nationale, où, grâce à son accréditation, il pourrait se livrer, parmi la banque de données protégées, à une recherche sur Lioah.

Il eut un sourire intérieur en arrivant devant la porte de la Sécurité Nationale. Il avait toujours aimé le style un peu clinquant de cet organisme: la porte, épaisse de plus de deux mètres, semblait un bas-relief énorme représentant les Spirales. Il avança lentement la main vers le centre du mécanisme, introduisit la pierre de sa bague dans la serrure, et attendit. Il raffolait de ce moment où les spirales se détachaient l'une de l'autre dans un fracas archaïque, qui lui donnait l'impression de pénétrer dans le cœur interdit de la nation; et il en ressentait une jouissance enfantine plus aiguë qu'à tout autre exercice de ses fonctions. Aucun ordre donné, aucun honneur rendu ne surpassait la saveur mystérieuse de cette ouverture improbable. Il savait que les gens qui passaient le regardaient médusés, et il en retirait un plaisir stupide et suprême.

Les rares officiers de la Sécurité Nationale qui travaillaient ici - des femmes, pour la plupart - le regardèrent à la dérobée, à la fois curieux et un peu inquiets. Profitant de sa position dans la hiérarchie militaire, il ne leur adressa aucun salut et ne leur fournit aucune explication.

Les parois blindées, tout autour de lui, n'étaient percées que par de fines meurtrières, qui laissaient filtrer des rayons lumineux semblables à des droites parallèles et perpendiculaires, comme si l'air contenu dans ce lieu servait de plan à quelque incompréhensible géométrie. Il en savoura l'effet, pendant quelques secondes, puis ses yeux se posèrent sur l'ensemble de la salle. Cela ressemblait assez, d'après ce qu'il avait pu lire, aux sombres bibliothèques médiévales où les moines s'usaient les yeux à la copie - ici, on travaillait également dans un demi-jour accablant; pareillement aux pupitres, les rangées de terminaux s'alignaient, offrant leurs trésors silencieux, leurs sommes titanesques, à d'éphémères vecteurs humains.

Il prit place à l'un des terminaux les plus reculés et saisit sa demande spéciale d'information. Comme à l'ordinaire, le navigateur lui demanda de saisir son code avant de procéder à toute autre manipulation. A une cadence qui avait de quoi faire sourire les subalternes qui l'épiaient, il se mit donc à taper le long poème qui lui servait de code d'accès. Un poème hermétique qu'il avait composé lui-même pour son investiture, qu'il n'avait jamais couché sur papier, qu'il n'avait jamais prononcé à voix haute, et que seuls connaissaient, en dehors de lui-même, les quelques unités centrales recelant des données de confidentialité supérieure.

Il avait toujours peur de se tromper sur un mot, sur une virgule, sachant que la moindre erreur déclencherait une alerte du système. Ce poème sans lecteur était, il le savait, le tabernacle de son pouvoir et de son identité, et s'il venait à le perdre, il dévalerait la pyramide si chèrement conquise dans une chute brutale et peut-être mortelle. Aussi le répétait-il mentalement, comme une prière,

aussi souvent que possible; aussi avait-il fini par le haïr comme aucun autre texte.

Sa mémoire lui fut une fois de plus fidèle, et il se retint un moment au seuil de sa recherche. Les informations disponibles à son niveau d'accréditation étaient toutes, ou presque, des secrets d'état, et il était impossible de ne pas céder à la tentation d'en connaître le plus possible. Cela donnait toujours un léger vertige, comme une augmentation momentanée de sa propre puissance. Comme s'il se retrouvait tout à coup dans le corps radieux d'une divinité.

Il formula cependant sa demande sur Lioah, dut attendre quelques instants, et fut extrêmement surpris par le résultat de sa recherche. Trois documents très courts, seulement, étaient répertoriés. Une fiche signalétique donnait sa photographie à l'âge adulte, ses mensurations et quelques informations génétiques. Les mots INFORMATION RESERVEE A L'AMBASSADE barraient toutes les rubriques d'importance. Une brève note relatait que son éducation figurait au budget national, depuis de nombreuses années, sous le couvert de la Recherche sur les Sciences de la Personnalité; enfin, une note de service du Génie Civil confirmait la construction d'un complexe qui semblait lui être destiné dans la zone d'Alendril. Cette note ne comportait aucune date, et seulement de vagues coordonnées géographiques.

Il n'y avait strictement rien de plus sur elle - c'est-à-dire pas le millième de ce à quoi Dansk devait avoir accès sur n'importe lequel de ses concitoyens.

Il était très étrange de voir son visage mobile, après l'avoir vu mort. Cela semblait aller contre les lois immuables du temps. Il n'y avait eu probablement qu'un décalage de quelques heures - mais c'était suffisant pour bouleverser l'ordre naturel. Elle avait rencontré le cadavre de Bartok avant de le rencontrer vivant, et l'image qui bougeait sur l'écran, et qui s'adressait à elle d'outre-tombe, la mettait un peu mal à l'aise. Il avait l'air serein, paisible même, malgré une tension indéfinissable de ses traits, et l'emplissait d'une admiration profonde, à peine exprimable.

" Je pense que tu auras compris que je m'attendais à ce qui m'est arrivé, disait-il pour commencer. Je ne prendrai pas la peine de m'expliquer trop longuement... Il fallait bien que je parte pour te laisser arriver, comme tu le sais. Nous n'étions pas destinés à nous rencontrer."

Bartok regardait la caméra comme si elle n'était qu'un voile posé sur le visage de Lioah, comme s'il cherchait à la transpercer pour s'adresser enfin à elle, immédiatement.

" Je ne te ferai pas l'injure de te suggérer comment sortir de cette guerre importune. Je te connais assez bien pour savoir qu'à l'heure où tu verras cette image, elle sera déjà presque achevée. Elle n'est qu'un maigre obstacle aux changements qui se préparent. L'équilibre que nous avons tous si longtemps maintenu va s'effondrer sous tes yeux, par ta main. C'est à toi qu'appartiendra de remettre en marche la vieille machine démocratique - c'est pour cela que tu es née, pour cela que je t'ai donné toutes les ressources que j'avais et toutes celles qui me manquaient, aussi. Mais tu sais cela aussi bien que moi, et je gaspille un temps que je voulais utiliser à autre chose.

Les informations qui filtrent d'ici sont faussées - ce n'est que de l'intérieur qu'on peut comprendre certaines choses. J'imagine qu'ils ont dû te réserver un accueil glacé - je les connais tous si bien que je pourrais presque décrire la scène. Mais il te faudra du temps pour démasquer les impostures, et tu

as encore besoin, une dernière fois, de mon enseignement. Yorik est faux jusque dans ses soupirs, et d'une habileté qui mérite d'être devenue légendaire. Il trame et ourdit sans relâche, infatigablement, et tu dois le considérer, quoi qu'il arrive, comme un ennemi. C'est pourquoi les relations avec lui sont si faciles, si transparentes, et l'ont toujours été. Il est cependant une chose qu'il faut savoir, et dont on pourrait douter à première vue, car elle semble presque inconcevable. Il accorde au Septentrion un sérieux extrême, et, en dépit du mépris qu'il ne manquera pas d'afficher, ne doute jamais que nous soyons sa faiblesse, son cauchemar, et le centre perpétuel de ses préoccupations. Nul n'est sans doute mieux placé que lui, dans sa monstrueuse longévité, pour savoir que le déclin dont nous souffrons peut être passager - il oeuvrera à notre blocage, à notre stagnation, de manière absolument prioritaire, et tu peux considérer ce motif général comme le plus probable pour toutes ses actions particulières.

Dryal, lui, n'est qu'une poupée dans ses mains. Yorik le flatte comme un chien, il en exprime le suc, et se satisfait pleinement de son absence de volonté politique. Il ne représente par lui-même aucun danger pour toi, car il fait toujours passer les rapports de force individuels avant les considérations diplomatiques, et qu'il est désespérément facile de le prendre à son propre jeu. Rhem, en revanche, est un parfait politique. A la fois immoral et incorruptible - sa ligne de conduite est toujours claire, définie et prédictible; les intérêts de l'Occident lui tiennent lieu de valeurs et il les sert depuis vingt ans avec une rigueur inflexible. Tu n'as pas à te méfier de sa parole. Malgré notre désaccord fondamental, et l'antipathie que j'éprouve pour son asservissement au système de l'Occident, je le tiens, en son genre, pour un homme d'honneur.

Le vrai danger, s'il en existe un de taille parmi les puissances majeures, vient plutôt de l'Archipel. Nebelwir est un homme d'une très grande intelligence, dont la hauteur de vue surpasse sans doute celle de tous les autres. Il dissimule ses jugements aussi bien que ses intentions, et maintient l'Archipel très au-dessus de la mêlée - mais je n'ai jamais douté qu'il serve un vaste dessein, que

mes longues réflexions n'ont pas réussi à percer. Tous les services secrets s'accordent, comme tu le sais, pour dire que l'Archipel a réussi à fabriquer l'Intelligence Artificielle, et l'on murmure ici qu'il ne gouverne pas seul. Jamais un mot à ce sujet ne sortira de sa bouche, et je ne saurais ajouter totalement foi à ces rumeurs, étant donné l'état actuel de nos recherches sur la question. Le fait est cependant qu'il dispose de sources d'informations mille fois plus rapides que les nôtres, et qu'il a depuis longtemps maintenant l'attitude d'un homme qui garde en main la carte maîtresse. Bluff ou réel pouvoir, il est difficile de le déterminer. Le mystère qui entoure l'Archipel est peut-être sa meilleure défense, mais j'ai tâché de ne jamais perdre de vue qu'il pourrait posséder une puissance de frappe de nature à éclipser toutes les autres. Se faire un allié de Nebelwir est un projet inutile - lorsque j'y ai moi-même renoncé, Yorik a tenté sa chance, et son insuccès a été tout aussi complet. Je ne saurais dire aujourd'hui quelle partie il joue, ni quel rôle ses propres ambitions l'amèneraient à assumer en cas de conflit majeur.

J'ai, bien sûr, beaucoup moins à dire sur les puissances mineures. Drax et Aephex s'en tiennent à une politique strictement défensive, il ne faut en redouter aucune manoeuvre et en espérer aucun soutien. Solhant a quasiment démissionné, et laisse les Terres Boréales végéter tant bien que mal. Sa mort ou sa guérison pourraient éventuellement changer la donne, mais ni l'une ni l'autre ne semblent envisageables avant longtemps. Les deux hommes forts des puissances mineures sont donc Athalion et Lyoltid. Le premier est assez vain, et je le crois manipulable - quant au second, je crois qu'il attend son heure avec une impatience grandissante. Il sort rarement de son silence, mais il lui est arrivé quelquefois de mettre le poing sur la table, brutalement, au sujet de certaines décisions... Etudie sans tarder les archives de la défense navale des deux derniers mois, tu y découvriras des enregistrements radars de navires dont la taille et la puissance présumée dépassent de beaucoup celles de la flotte que Lyoltid prétend commander. Ces informations sont relativement secrètes, et m'ont beaucoup donné à réfléchir ces derniers temps. Mais les événements se précipitent, et tu devras toi-même en tirer profit. "

Son flux de parole avait été calme et rapide depuis le début de son discours, et Lioah, en l'écoutant, avait presque oublié qu'il s'agissait de l'image d'un homme qui se filmait une dernière fois avant de mourir. Cette sensation la reprit tout à coup lorsqu'il se tut, et qu'il chercha ses mots pendant plusieurs secondes.

"Il est toujours difficile d'en finir, je crois. S'arrêter de parler, s'arrêter d'écrire, donner son dernier ordre et refermer la porte derrière soi. "

Il regarda encore la caméra, et fit une sorte de sourire qui ressemblait horriblement à celui qu'il allait garder sur son visage mort. Puis l'image s'éteignit.

C'était une fin abrupte, violente, qui signifiait sans équivoque combien l'image avait été trompeuse, et combien elle avait finalement échoué à le maintenir en vie. Il semblait à Lioah qu'elle venait de rencontrer la seule personne avec qui elle aurait pu nouer un lien, et, dans le moment même où cette rencontre s'était produite, la présence effleurée s'était irrémédiablement effondrée, comme un rêve sous la pression d'une réalité trop bruyante. Il n'y avait plus qu'à faire son deuil, maintenant, de l'homme à qui elle n'était devenue digne de parler que le jour de sa mort.

L'élaboration du traité de paix dura neuf heures. Elle aurait duré beaucoup plus longtemps, sans doute, si les vainqueurs avaient poursuivi le même dessein, mais en l'occurrence, la relative indifférence des deux tiers aux revendications de chacun rendit la tâche moins ardue. Rhem demanda le contrôle militaire des trois plus grands ports septentrionaux, et finit par obtenir l'installation d'une base aéronavale dans le port de Selerade; Dryal exigea la passation d'accords commerciaux exorbitants auxquels Lioah ne put résister, mais qu'elle réussit à réduire aux exportations d'aérocarbures et à l'écoulement des surproductions métallurgiques de Tellurie. Yorik, pour sa part, demeura les trois quarts du temps silencieux, et présenta sa requête comme la plus modeste des trois. Il demanda une ingérence directe dans les secteurs de l'éducation et des médias.

Lorsqu'il eut formulé son exigence, Lioah resta interdite quelques instants. Dryal, qui venait d'obtenir des avantages qu'il n'espérait pas, se cala dans son fauteuil sans souffler mot.

- Il n'en est pas question, répondit enfin Lioah. Il n'en est pas question une seule seconde.

- Je ne sache pas que vous soyez en position d'argumenter, dit Yorik doucement.

- Vous commettez une erreur de jugement en pensant que je vais tomber dans votre piège. Ceci est un armistice et non une capitulation.

- Ceci n'est pas une capitulation pour la simple raison que nous l'avons bien voulu, dit Yorik.

- Votre bon vouloir, Yorik, n'a jamais été dicté par autre chose que la nécessité.

- Quelle nécessité ?

- Est-ce à moi de vous expliquer les raisons de vos propres actes ? Vos arguties ne vous mèneront nulle part, j'en ai bien peur. Mon refus est catégorique.

- Et ?

- J'attends que vous me proposiez autre chose.

Yorik se mit à rire.

- Je regrette de ne pas pouvoir voir votre visage, mademoiselle. Il doit être amusant.

- Certainement plus amusant que le vôtre, en effet.

- Le mien n'est que l'avant-garde d'une armée prête à rebrousser chemin.

- Si la solution que vous évoquez est la seule qui obtienne notre accord, il est toujours temps d'annuler les précédentes négociations.

Il y eut à nouveau un silence.

- La vestale est dure en affaires, remarqua négligemment Dryal.

Rhem hésita une seconde.

- Je ne participerai pas à une nouvelle attaque dans l'immédiat, dit-il.

Les yeux aveugles de Yorik demeuraient inexpressifs.

- Vous avez tort, Lioah, finit-il par dire. Ce que je vous propose ne vous retire aucune autonomie

politique.

Lioah soupira.

- Ne cherchez pas à me convaincre après l'échec de vos menaces.

Yorik hocha la tête pendant un temps si long que Lioah crut un instant qu'il s'était assoupi - puis il agita la main devant lui comme pour chasser une nuisance.

- Cédez une deuxième base à l'Occident et je m'estimerai satisfait, dit-il d'une voix plus dégagée.

Rhem eut un léger tressaillement de surprise, et apprécia, à travers son agacement, la finesse diplomatique du procédé. En lui rendant ce service, l'Ancien se réassurait une loyauté vacillante, et, par le même geste, exaspérait pour de très longues années les rivalités de l'Occident et du Septentrion.

- Fort bien, dit Lioah. Je cède Lathuane en plus de Selerade.

- Non, dit Yorik. Pas Lathuane. Golan. Et c'est mon dernier mot.

Lioah hésita quelques instants, puis acquiesça - ce qui marqua le début d'une assez longue période de trêve.

ACTE II

C'était pour la première fois sans aucun but politique que Lioah empruntait le long couloir de marbre en direction de la Salle Centrale. Elle s'imposait cet exercice social, dont elle ne ressentait pas le besoin mais au contraire la vanité et le leurre, sans savoir exactement ce qu'il était susceptible de lui apporter. Quelques informations psychologiques, sans doute; peut-être l'occasion de renforcer son image. Elle méprisait les autres, mais elle était curieuse de savoir de quelle façon ils trompaient leur nostalgie et leur désir de liberté; de quoi ils parlaient, à quoi ils s'intéressaient. Ils restaient pour elle mystérieux malgré leur transparence, et leurs attitudes, dans leur complexe irrationalité, la fascinaient.

Nebelwir et Rhem, qui étaient seuls, interrompirent leur conversation au moment de son arrivée. Elle contourna, derrière les colonnes, une partie de la table afin de les rejoindre. Rhem se leva et lui avança une chaise, avec un sourire qui n'était rien de plus et rien de moins que le signe, strictement impersonnel, de sa non-agressivité.

- Excusez-moi de faire intrusion, dit-elle en s'asseyant.

- Je vous en prie, dit Nebelwir. Nous ne serions pas ici si notre conversation était privée. De plus, ajouta-t-il en la dévisageant, cela fait longtemps que je désire vous connaître.

Lioah essaya de déchiffrer son regard, mais se heurta à une maîtrise de soi presque identique à la sienne.

- Eh bien, voilà qui est fait.

- Peut-être serez-vous à même de nous départager, intervint Rhem. Nous ne sommes pas d'accord sur la question de l'origine de l'Olympe.

Sa curiosité fut piquée. C'était un sujet qui l'avait toujours passionnée elle-même, et elle sut à cet instant, bien que ce fût contraire à ses prévisions, qu'elle allait pénétrer dans leur conversation de plain pied.

- Et quelles thèses soutenez-vous ? demanda-t-elle. Je crois me souvenir qu'il y en a plus de deux...

- Je disais, poursuivit Rhem, de la manière parfaitement méthodique qui était toujours la sienne, que les mentalités à l'époque n'étaient que fort peu sensibles aux dangers du culte de la personnalité...

- Cela dépend où, dit Nebelwir. Le Méridien et l'Austrie avaient déjà sombré dans ce travers depuis plusieurs décennies.

- Certes, reprit Rhem, mais cela ne suffit pas. Vous rendez-vous compte que presque aucune voix ne s'est élevée contre l'idée de l'Olympe ? C'est quasiment la seule action historique qui n'ait rencontré aucun obstacle majeur, et ce, à un niveau international!

Lioah ne réfléchit pas vraiment avant de répondre, et ressentit pour la première fois de sa vie l'impression de danger un peu grisante qu'est l'impression de plonger sans la moindre garantie dans le jugement de l'autre.

- Vous oubliez, dit-elle, que ces pays étaient tous déjà des dictatures à l'époque dont vous parlez, et que cela a grandement contribué à cette unanimité!

- Cela n'explique pas en soi la genèse d'une pareille structure. L'Olympe était une idée sans précédent, folle, totalement imprévisible...

- L'idée me paraît logique, au contraire, dit Nebelwir. Il se trouve seulement que la conjoncture historique ne s'était pas encore présentée... Quel moyen plus radical pour éviter la corruption et les querelles de pouvoir ? Pour s'assurer que le dictateur ne commettra aucun débordement ? Pour stabiliser le régime ? Je trouve, moi, presque étonnant que les hommes n'y aient pas pensé plus tôt.

- Vous interprétez le passé avec votre regard actuel, dit Lioah. Aux temps de l'humanisme, cette structure était strictement inconcevable - non seulement parce qu'elle suppose une dictature universelle, mais surtout parce que la notion-même de dictature n'était pas la même. A l'époque, on pensait qu'un dictateur cherchait nécessairement son profit personnel: c'est la raison pour laquelle les démocrates n'ont pas su prévoir leur chute, d'ailleurs. Ils n'envisageaient pas des dictateurs assez fous pour sacrifier leur liberté.

- Ainsi donc, dit Rhem, vous pensez comme Nebelwir que l'Olympe est naturellement lié aux formes actuelles de pensée et de gouvernement ?

- Oui, répondit-elle franchement. C'est une structure qui est cohérente avec les autres organes de pouvoir.

- Un principe de stabilité politique qui contrôle et libère l'économie en même temps, ajouta Nebelwir.

Rhem parut réfléchir un long moment. Lioah éprouvait une légère honte à s'être ainsi laissée aller à parler ouvertement, sur un ton qui n'était pas celui de la parfaite neutralité. Elle avait donné un avis, ce qui se révélerait peut-être préjudiciable à un moment ou à un autre.

- Vous avez peut-être raison, finit par dire Rhem, mais je ne suis pas convaincu. Pour moi, l'Olympe est d'abord une immersion dans l'irrationnel, un retour à la mentalité primitive. Notre liberté est le tribut que nous payons à notre peuple pour avoir le droit d'exercer le pouvoir... L'anthropologie est riche d'exemples de chefs obligés de sacrifier quelque chose.

Lioah hocha la tête.

- Ces deux explications ne sont pas exclusives, dit-elle sur un ton plus posé. Je considère que l'ensemble de nos structures sociales sont extrêmement primitives. Enfin, ajouta-t-elle avec un sourire d'ironie à l'adresse de Nebelwir, je parle pour les pays dont la structure sociale n'est pas complètement opaque.

Nebelwir sourit à son tour.

- Je vous avais comprise, dit-il.

Tout en continuant à sourire, elle songea avec un léger effroi que ses interlocuteurs étaient beaucoup plus intelligents qu'elle ne l'avait préjugé, et se jura de tenir compte à l'avenir de ce que cet exercice social lui avait finalement appris.

Contrairement aux autres puissances majeures, qui avaient fait le choix d'une industrie extensive et d'une urbanisation systématique, le Septentrion avait gardé une assez vaste région rurale, très dépeuplée, où verdoyaient encore quelques forêts épaisses, et dont le réseau de communications datait de presque un siècle.

C'est dans ce paysage suranné, qui lui évoquait la saveur légèrement effrayante des existences d'autrefois, que Dansk progressait par ce matin orageux, à certains moments si sombre que l'on pouvait croire l'aube encore à venir. Il avait eu un certain mal à localiser le complexe, sur les cartes où il ne figurait pas, et assumait à présent le malaise profond, natif, que lui inspirait d'être seul dans la nature. Cette immobilité bruissante, ce vaste espace où la matière et le vide s'emmêlaient, l'ampleur démesurée du ciel où pouvaient survenir de brusques changements de lumière, le ramenaient à un état de dérégulation fondamentale. Qu'était-il sur cette route, loin de la ville et de ses fonctions, sinon une âme errante sujette à toutes les disparitions possibles ?

Il se mit bientôt à pleuvoir et il dut ralentir son rythme. Comme ses propres calculs lui indiquaient la proximité de son but, il redoubla d'attention. Le complexe avait dû être autarcique, étant donné son secret et son isolement - il devait donc être grand.

Et en effet, au détour de cette route maussade et sinueuse, il fut soudain face à lui. C'était un ensemble de bâtiments fonctionnels, qui avaient manifestement été construits rapidement et sans excès de fioritures. Il n'y avait rien autour - ni enceinte, ni barbelés. Le lieu avait l'air totalement désert.

Il arrêta son véhicule à quelques pas du premier bâtiment, et réfléchit, encore à l'arrêt, à la meilleure façon d'entrer. Il ne pouvait pas voir grand chose à travers ses vitres aveuglées de pluie, et se décida

à sortir. La pluie était cinglante, froide, à vous faire regretter les entreprises hasardeuses. Il courut sur les quelques mètres qui le séparaient de la porte, et comprit, avec un peu d'anxiété, que celle-ci était déjà ouverte, puisqu'elle battait au vent.

A l'intérieur, il faisait presque aussi froid que dehors, et le vide était double d'abandon. Il y avait quelques mois à peine que le complexe avait dû être déserté; pourtant, les signes de mort y grouillaient comme sur une charogne. Une vague odeur de métal en pleine oxydation, un air rance, des murs gercés par le froid, des objets laissés pour compte au milieu des couloirs ou sur les marches des escaliers... et surtout, un silence qui semblait aquatique.

Dansk arpenta le premier bâtiment sans croiser âme qui vive, ouvrit la porte de dizaines de bureaux où gisait une administration brutalement désertée. Il y avait encore des fournitures, du mobilier, quelques ordinateurs, comme si personne n'avait pris la peine de donner les ordres qui les concernaient. Bartok, sans doute, avait été le seul à se soucier du lieu.

Dansk trouva au bout d'une quinzaine de minutes l'accès au second bâtiment, qui semblait avoir été destiné aux quartiers d'habitation du personnel. Comme dans une sorte d'épave, les choses étaient restées figées; et Dansk s'aperçut qu'il en allait exactement de même pour les laboratoires, les salles de machines, les salles de contrôle - il y avait ici une multitude d'informations offertes à qui désirait perdre le temps de les chercher.

Dansk sentait s'accroître sa frustration - il trouvait plus qu'il n'en avait espéré, et pourtant, il était presque sûr que l'essentiel se dérobaient encore, et que s'il avait fouillé tous les recoins de ces immeubles, et forcé toutes leurs mines, il n'aurait rien appris de plus que ce qu'il savait déjà. Oui, des quantités de gens avaient travaillé à l'éducation de Lioah, dans le plus grand secret. Oui, ils

semblaient s'être livrés à des expériences d'envergure pendant cette période - sans doute, cela avait coûté des milliards. Mais il n'y avait pas là-dedans la moindre ébauche d'explication.

Il allait repartir lorsque ses yeux furent attirés par une très faible lueur provenant de l'escalier d'un sous-sol. Il se raidit, puis entendit des pas - un homme assez âgé, armé d'une torche électrique, émergea bientôt à sa vue.

- Que faites-vous là, monsieur ? demanda le vieil homme très calmement.

- Je vous cherchais, fit Dansk avec aplomb. J'avoue d'ailleurs que je commençais à désespérer de vous trouver.

Le vieil homme sourit.

- Vous avez eu de la chance, alors, que je passe par ici. Vous désirez consulter les archives, je suppose ?

- Exactement, oui.

L'homme évoquait plus que toute autre chose une sorte de génie des lieux. Sa présence, son âge, son flegme, tout aurait dû être choquant, mais se fondait au contraire dans une parfaite harmonie avec l'escalier fantomatique dont il avait surgi.

- Il pleut donc, dehors ?

Dansk se demanda un instant à quoi il pouvait bien ressembler pour provoquer une telle question.

- Oui, il fait un temps épouvantable.

- C'est une région épouvantable, reprit le vieux. Vous êtes journaliste ?

- Pas du tout, je suis militaire.

Il fouilla rapidement sa veste et tendit sa carte. L'autre la regarda à peine et fit volte-face sans crier gare. Dansk le suivit jusqu'à la seule partie habitée du complexe - un morceau de sous-sol qui luttait contre l'inanité et l'obscurité, dans lequel le vieil homme prenait tout à coup une dimension plus humaine et plus normale.

- Vous êtes seul, ici ? demanda Dansk.

- Oui.

La salle des archives, qui paraissait être à la fois un lieu de travail et un foyer, était assez petite, et totalement surchauffée. Dansk reconnut qu'il avait eu froid aux longs frissons qui le parcoururent, et adressa un sourire un peu gêné à l'homme qui l'observait avec une très légère pointe d'amusement.

- Bien sûr, bon nombre d'archives sont de nature informatique, mais vous avez ici encore quelques papiers. Quant aux documents audiovisuels, ils m'ont été retirés il y a bien longtemps de cela.

- Je peux jeter un coup d'oeil ?

- Tout ce que vous voudrez - après tout, vous vous êtes déplacé dans ce but.

Dansk se prit à oublier, assez vite, sa présence discrète, et se plongea dans sa recherche. Les documents sur papier se révélaient n'être que des actes officiels: demandes d'autorisation, décharges

de responsabilité, registres d'appel, rapports de visites médicales... Cela ne représentait aucun intérêt.

Quant aux archives informatiques, elles apparaissaient sous la forme d'une gigantesque liste de titres de fichiers - elles étaient si nombreuses et couvraient des sujets si disparates qu'il était difficile de se faire une idée de leur contenu. On trouvait juxtaposés un rapport de la commission d'architecture, un ordre de mission de l'Ambassade, une liste du personnel, une analyse génétique de Lioah, un inventaire des possessions du service de restauration, et quelques dizaines de milliers d'autres choses.

- Ces archives sont-elles classées ? demanda Dansk.

- Bien sûr, elles sont classées. Mais pas pour n'importe qui.

Dansk leva les yeux vers l'homme et dit, très simplement:

- Je suis fatigué, vous savez.

- Je n'en doute pas, vous avez sûrement fait une longue route. Que cherchez-vous exactement ?

- Des informations sur l'Ambassadrice.

Le vieil homme éclata de rire.

- C'est très vague! De quel type d'informations parlez-vous ? On a mesuré chez elle tout ce qui pouvait être mesuré chez un être humain: il existe sur elle des bases de données physiques, chimiques, biologiques, neurologiques, psychanalytiques, pédagogiques, politiques, génétiques, réactionnelles - et la liste est fort longue...

- Je ne sais pas, dit Dansk. Je voudrais juste savoir pourquoi on l'a amenée ici, quel type d'éducation elle a reçue.. Je n'ai absolument pas le temps d'étudier vingt ans d'archives.

Le vieil homme fit une rapide manipulation et imprima quelques lignes sur un papier.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda Dansk.

- Une adresse; je pense que vous feriez mieux d'aller voir directement ce monsieur.

Dansk prit le papier.

- Le docteur Maredjann ? Pensez-vous qu'il acceptera de me recevoir ?

- Votre accréditation est très persuasive, mon Général. Il pourra vous renseigner beaucoup mieux que moi.

Dansk l'observa un moment, comme s'il hésitait à le laisser tout seul dans son enclave absurde, puis il retraversa les bâtiments et rejoignit son véhicule.

Le papier dans sa main lui confirmait ce qui venait de se passer - pourtant il ne pouvait chasser l'impression d'avoir momentanément traversé les frontières de la réalité, et d'avoir glané ce renseignement à la faveur d'un rituel interdit. La tempête de pluie s'était calmée, et la nature qu'il retraversa, indifférente à son voyage, lui parut plus sereine.

Lioah avait toujours eu l'impression d'une coïncidence parfaite entre l'instant de son réveil et celui où la migraine, violemment, prenait possession de son corps. Ce n'était pas seulement le martèlement terrible de sa tête, qui aurait seul suffi à la couper du réel; il y avait aussi cette nausée, plus insupportable encore, qui la maintenait immobile, au bord du malaise et du vomissement, pendant de longues minutes.

Elle pouvait sentir l'altération progressive de son visage - le creusement des cernes, la crispation irrépressible des traits, le gonflement des yeux qu'elle imaginait dévorés de l'intérieur, comme si elle n'était plus qu'une conscience mourante dans un corps en décomposition.

Puis le mal de tête se dissipait, et la nausée persistait, houleuse, pendant quelques minutes encore. Enfin elle retrouvait la force de se mouvoir, et lorsqu'elle se levait, seul son visage, marqué comme par une longue insomnie, portait le témoignage de ce spasme.

Elle ne se souvenait jamais de ses rêves.

Elle se préparait ce matin à rencontrer Lyoltid - un événement qui l'intéressait profondément et l'amusait en même temps. L'Océanie, en elle-même, n'avait pas de quoi faire sourire. Mais le Commandeur lui semblait à certains moments si enfantin, et lui laissait si aisément voir dans son jeu, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver à son endroit une extrême curiosité. Il était tellement effarant qu'un homme assez imprudent pour la convier dans son repaire pût avoir été choisi pour exercer pareille fonction; à les considérer, tous, dans leurs particularités, elle éprouvait le sentiment d'être comme une adulte isolée parmi un groupe d'enfants gâtés, qui, se prenant à un jeu trop sérieux pour eux, finissaient par donner de tels signes de faiblesse que la partie entière s'en trouvait menacée.

Lyoltid parlait avec précipitation; son regard incontrôlé passait sans cesse d'une expression à l'autre - même son silence, auquel il voulait tant donner l'illusion de la profondeur et du calme, semblait un carcan qu'il s'imposait maladroitement pour colmater sa volonté ajourée. Mener un entretien avec lui serait probablement d'une facilité déconcertante - il était si évident qu'il cherchait le soutien du Septentrion, et qu'il redoutait de ne pas l'obtenir - et il allait être si déçu que sa flotte ait été découverte...

Lioah souriait en ajustant sa robe, qui la faisait paraître encore plus maigre, et considéra son reflet dans le miroir avec le même regard critique qu'elle avait pour les autres. Son allure était certainement bizarre, mais elle était digne.

Il n'y avait pas de faute de goût dans cette moire lourde, dans ses drapés antiques et épurés. La spirale légèrement brillante s'imposait comme une nécessité sur son ventre, comme un stigmatisme austère - seul son visage déparait du costume, lisse, blanc, heurtant la vue par sa jeunesse inexpiable.

A force de se regarder, pourtant, elle parvint presque à lui donner l'apparence de la cire, et, dans un figement des traits qui la réduisit soudain à une sorte d'allégorie, et dans un sentiment de toute-puissance, elle s'apprêta à sortir.

La disparition de Bartok avait fait sur Lyoltid un effet particulier - pour lui, il en était allé de cet assassinat comme de ces événements imprévisibles et bouleversants qui ouvrent, à grand fracas, des portes depuis longtemps closes. L'alliance avec Bartok avait échoué, et, tout à coup, une alliance avec le Septentrion, même à long terme, même conditionnée par des circonstances qu'il ne maîtrisait pas, redevenait possible, et cela suffisait à modifier profondément le champ de l'avenir.

Lyoltid avait par conséquent porté à Lioah, dès l'instant de son arrivée, la plus vive attention, et, sans trahir la longue attente qu'il s'était imposé à lui-même comme une ascèse, avait amorcé l'étude de sa psychologie et de sa politique, concentrant sur elle tous les faisceaux de ses projections, comme une araignée immobile. Il avait apprécié la façon dont elle était apparue, et admiré les moyens qu'elle avait mis en oeuvre pour réduire les conséquences du traité de paix; il avait éprouvé, aussi, une obscure compassion pour sa jeunesse sacrifiée à une semblable cause.

L'Océanie, depuis plusieurs années, dans le secret abyssal de son territoire disloqué, s'armait pour une guerre finale - et, bien que Lyoltid se laissât parfois aller à penser que son ambition était vaine, il attendait que le moment vînt pour les faibles d'anéantir les forts. C'était peut-être l'absurdité de cette entreprise qui en faisait tout le prix, car il savait qu'elle ne serait jamais envisagée avant d'être manifeste, et que, dans ce monde, la surprise seule pouvait avoir gardé toute son efficacité. Ainsi, dans la lente gestation de sa révolution, où l'idéal et la fantaisie se déployaient à l'intérieur d'un calcul pragmatique, et sans cesser de songer à l'aide incommensurable que Lioah pouvait lui apporter, il respecta à son égard les règles de la courtoisie la plus distante.

Lorsqu'elle lui réclama une entrevue privée, pris au piège de l'observateur acculé à l'action, il hésita longtemps, partagé entre une euphorie qu'il savait insensée et la méfiance que tout, dans un tel procédé, pouvait lui inspirer. Il accepta cependant, et l'invita même dans son propre refuge -

maladresse qu'il se reprocha sans merci pendant tout le temps qu'il dut l'attendre. Sans doute eut-il été moins nerveux s'il avait dû la rencontrer dans une partie neutre, parce que la situation ne lui aurait pas fait ressouvenir d'un temps où il avait coutume de recevoir des femmes chez lui, et que le trouble qu'il ressentait maintenant, et qu'il devait bien reconnaître pour une ombre de désir, ne serait peut-être pas venu interférer dans un entretien politique d'une telle importance.

Lioah fut à l'heure, et il la reçut dans un mélange d'émotions confuses. Elle paraissait, comme à l'accoutumée, parfaitement maîtresse d'elle-même, et sa froideur le rasséna quelque peu. Elle regarda assez longuement la décoration de la petite pièce dans laquelle ils se trouvaient et attarda son regard sur une grande carte de l'Océanie, accrochée au centre de l'un des murs, et qui lui fit penser à une fenêtre céleste donnant sur un monde minuscule.

- C'est une très belle carte, dit-elle.

- Elle date du siècle dernier.

Il y eut ensuite un silence assez long, oppressant.

- Asseyez-vous, je vous en prie, dit-il.

Elle s'exécuta et le fixa quelques instants avant de commencer.

- Je dois avouer, Commandeur, que j'ai été surprise par votre invitation.

Lyoltid sourit, et se sentit à nouveau en terre ferme, dans la normalité d'une entrevue diplomatique.

- J'ai peut-être commis une imprudence, mais vous ne semblez pas avoir d'intention agressive.

Lioah sourit à-demi.

- Je m'étonne que vous puissiez encore faire confiance à de telles impressions après tant d'années passées ici...

Lyoltid haussa les épaules.

-Je vous avouerai à mon tour que je ne devine par la raison de votre requête, et que cela me préoccupe davantage.

Lioah hocha la tête et le dévisagea pensivement.

- Savez-vous pourquoi l'Occident a besoin de bases dans mes ports ?

- L'Occident est privé d'accès à la mer depuis près de 80 ans.

- Précisément. Rhem, et son prédécesseur avant lui, auraient eu vingt fois l'occasion d'en retrouver un.

Lyoltid ne répondit pas, et commença à redouter l'évolution de la conversation.

- Tout porte à croire, poursuivit Lioah, que l'Océanie n'est pas étrangère à cette décision.

- Je vois que vous avez sur la question une hypothèse beaucoup plus précise que vous ne le laissiez supposer.

- Détrompez-vous. Je parle d'un climat général. Votre puissance est en ascension.

Lyoltid eut un sourire poli.

- Disons qu'elle a acquis une relative autonomie.

- Relative, en effet. Vous êtes très lié économiquement à l'Austrie et au Méridien.

- A vrai dire, je ne vois pas très bien où vous voulez en venir.

- Disons que votre flotte sous-marine a frôlé d'un peu trop près les radars septentrionaux.

- Ah, fit Lyoltid. Nous y voilà.

- Je suppose que vous préféreriez que les enregistrements-radars de votre navire-amiral demeurent plus ou moins secrets.

- Qu'entendez-vous par plus ou moins ?

- Je faisais allusion à l'Archipel, à qui vous n'ignorez pas qu'il est impossible de cacher quoi que ce soit.

- L'Archipel... Oui, bien sûr. Je n'aurai pas la faiblesse de croire que votre silence sera gratuit. Que voulez-vous en échange ?

Lioah sourit, et ce sourire inattendu, gracieux, désarma un peu la colère de Lyoltid.

- Je veux m'assurer que mon pays ne sera pas la première cible de votre artillerie invisible. Le Septentrion a beaucoup de côtes...

Il y eut un relâchement soudain dans la poitrine contractée de Lyoltid, et ce fut à son tour de sourire.

- Je vous l'assure. Mais une parole donnée, ici, ne vaut pas grand chose...

- Je ne vous ai pas donné plus que la parole de mon silence. Cela me semble équivalent... Iriez-vous jusqu'à me dire pourquoi vous dédaigneriez de vous attaquer à une proie si intéressante ?

- Non, dit Lyoltid au bout d'un moment. Mais nous en reparlerons le moment venu.

Lioah acquiesça.

- J'ai mon idée sur la question.

Lyoltid se leva, et elle l'imita.

- C'est étrange, dit-il en la raccompagnant. Vous ne ressemblez pas du tout à Bartok.

Elle se tendit.

- Pourquoi dites-vous cela ?

- Il avait une conscience plus... aristocratique de la hiérarchie des puissances.

- Voulez-vous dire que son silence vous aurait coûté plus cher ?

- Pas seulement.

Lioah ne répondit pas. Sa dernière remarque au sujet de Bartok l'avait contrariée et prise de court. Elle ne supportait pas qu'on parlât de lui devant elle, car elle avait l'impression de subir le choix d'une arme qu'elle ne maîtrisait pas. Lyoltid, dans sa maladresse-même, et sans volonté de lui nuire, l'avait mise devant une faille qu'elle détestait considérer.

Après un bref salut dont toute chaleur était soudainement partie, elle laissa seul son interlocuteur.

Aussi absurde que cela pût paraître, Yorik n'arrivait pas à se départir de la sensation que Lioah n'existait pas vraiment, que Bartok avait seulement travesti sa voix, et que tout le monde se prêtait à cette farce obscure.

Pour compléter sa représentation mentale de sa nouvelle ennemie, aucun des visages des jeunes femmes qu'il avait jadis connues ne lui paraissait possible. Il était également unimaginable qu'elle fût brune ou blonde, belle ou laide, avenante ou sévère, pour la simple raison qu'il était unimaginable qu'elle fût une femme.

C'était la première fois, bien sûr, qu'il avait été incapable de discerner le visage d'un nouvel arrivant - et il ressentait à cette occurrence, plus que jamais peut-être, l'irréversible perte de contrôle que représentait sa cécité. Le temps n'était que perte, d'ailleurs - Bartok était parti comme tous les autres, et il restait seul à présent pour témoigner d'un passé qui le hantait. Cela, sans doute, ne changeait pas grand chose, puisque toutes ces années avaient déjà enseveli son amitié avec lui.

Dans le noir informe, sans fond, qui lui tenait lieu de monde, les souvenirs avaient fini par s'enraciner, et certaines scènes lui revenaient en mémoire avec plus d'acuité encore que lorsqu'il y avait assisté. Dans celle qu'il se jouait à présent, Bartok était encore jeune, vêtu d'un costume clair, et son teint n'avait pas encore pris la couleur lunaire de sa captivité. Il souriait d'un sourire de connivence aristocratique - un sourire calme, assuré, satisfait, auquel Yorik n'avait pas pu s'empêcher de répondre.

- J'éprouve un immense plaisir à me présenter à vous, avait dit Bartok en lui tendant la main.

- Que me vaut cette distinction ? avait demandé Yorik en la serrant.

- Vous faites partie de ces figures dont la compagnie compense la perte de celle des autres. J'espère que vous ne me refuserez pas le plaisir de votre conversation.

C'était par ces simples mots que Bartok avait séduit Yorik - séduit était le seul mot qui pouvait convenir pour décrire l'espèce de joie que ce dernier avait éprouvée au seuil de la relation qui s'annonçait. Le Septentrion et les Terres du Centre étaient alors en paix, et les idéologies des deux hommes devaient mettre plusieurs années à diverger comme elles l'avaient fait.

Des années d'échange qui demeuraient aujourd'hui tapies dans le noir, et que Yorik n'évoquait jamais sans douleur, parce qu'elles n'avaient été qu'un leurre, un prélude assassin à la haine qui leur avait succédé.

Le soir du meurtre, Yorik avait espéré, peut-être que Dryal n'irait pas jusqu'au bout. Peut-être avait-il entrevu que rien ne viendrait combler le creux laissé par son meilleur ennemi - l'absence de sentiment qu'il portait à Lioah était plus froide et plus noire, tout à coup, que ce qu'il se sentait capable de supporter, parce qu'elle révélait impitoyablement qu'il n'y avait donc plus rien, en dehors de cette douleur sourde dans sa poitrine et dans son dos...

La chose au monde que l'on contrôlait le plus, songea-t-il, devenait un jour celle qui vous échappait comme nulle autre: le corps, qui finissait toujours pas entrer en rébellion contre la vie. On ne pouvait pas lutter contre la révolte de ses propres entrailles, contre les ténèbres organiques où se développait la mort. On était à la merci de leur pouvoir invisible, de leur sécession irraisonnée. Promis à la défaite.

Comment tant de millions de gens avaient-ils pu supporter le désespoir, la sombre peur et la dévoration... C'était la seule question, entre toutes, à laquelle il n'entrevoit aucune réponse.

Nebelwir était étendu sur un divan profond, les yeux clos. Les événements des derniers jours l'avaient fait beaucoup méditer - il avait assouvi, en rencontrant Lioah, une très ancienne curiosité. C'était presque comme rencontrer un personnage de fiction - il avait surpris et recoupé sur elle une telle somme d'informations qu'il pouvait prétendre la connaître, pourtant il avait dû subir comme les autres la surprise de sa présence, et venait seulement de s'habituer à ce qu'elle fît partie des leurs.

- Nacht ? appela-t-il.

- Oui ?

La perfection du synthétiseur vocal le saisissait à chaque fois, et c'était devenu pour lui presque un jeu d'imaginer à ses côtés la présence d'une femme.

- Depuis combien de temps es-tu ici avec moi ?

- Environ six ans.

- C'est curieux que je n'arrive toujours pas à te considérer autrement que comme un être humain.

- Réaction d'anthropomorphisme habituelle dans votre type d'intelligence.

- Oui, tu as raison. C'est sans doute... à cause de la fluidité de ta conversation.

- La conversation est l'un des phénomènes les plus étranges de votre mode de communication.

- Pourquoi ?

- Parce que sa fonction est exclusivement liée à des facteurs psychologiques et organiques. Je ne sens pas le temps qui passe, ni le besoin de m'exprimer. La communication est pour moi essentiellement informative, et la densité d'information d'une conversation humaine me stupéfie toujours par sa pauvreté.

- J'ai pourtant beaucoup appris sur toi en t'écoutant parler.

- Votre savoir serait infiniment plus sûr si vous aviez étudié mes circuits.

Nebelwir eut un petit rire.

- Ces conversations que j'apprécie tant, dit-il, ne représentent rien pour toi.

- Elles font partie de mon programme d'adaptation et représentent un exercice de fonctionnement complexe.

Nebelwir resta silencieux quelques instants, conscient de ce que Nacht ne reprendrait pas la parole avant qu'il ne la sollicite. Il hésita un moment, puis demanda:

- Quelle est l'ultime finalité de ta programmation ?

Il y eut un décalage, comme à chaque fois qu'il posait cette question - ce décalage qu'elle ne parvenait jamais à réduire était la seule vengeance qu'il avait trouvé contre la réponse qu'elle se préparait toujours à lui faire.

- Il m'est impossible de répondre à cette question.

Nebelwir sourit.

- Combien de fois t'ai-je posé cette question ?

- Vingt-deux fois.

- Connais-tu sa réponse ?

Nacht hésita encore.

- Oui.

Nebelwir tourna la tête et ouvrit les yeux, pour se gorger de la vision de l'espace vide. Il n'y avait personne dans ce salon luxueux, en dehors de son propre reflet dans les miroirs, qui donnait l'illusion d'un mouvement. Personne qu'on pût voir, ou toucher, ou blesser. Seulement cette présence invisible, indifférente, aussi transcendante qu'un dieu.

- Affiche-moi le menu des données que tu possèdes sur Lioah, dit-il en se dirigeant vers l'ordinateur.

Nacht s'exécuta, avec sa promptitude et sa rigueur coutumières, et Nebelwir s'installa pensivement à ses commandes. Il avait eu le loisir de lui parler sur tous les tons, et d'apprécier la profondeur de son impassibilité. Il avait même été, dans un accès de solitude, jusqu'à se mettre en colère contre elle.

- Y a-t-il des données dont je n'ai pas pris connaissance ? demanda-t-il.

- Oui. La liste va s'afficher sur le premier écran auxiliaire.

Nebelwir les regarda vaguement.

- A quoi correspondent ces fichiers sans titre ?

- J'ignore leur contenu.

- Est-il possible de les lancer ?

- Non. Ils sont protégés par un code d'accès que je n'ai pas réussi à craquer.

Il lança un autre fichier, un peu rêveusement.

- J'aimerais que tu consacres une partie de tes processeurs à l'étude de ce code...

Nacht ne répondit pas, et Nebelwir s'efforça de se concentrer sur sa tâche, légèrement distrait par le sentiment, récurrent, qu'il ne faisait depuis toutes ces années que se noyer au fond de fatalités qu'il ne comprenait pas.

Dans l'Archipel, on était habitué à ne pas connaître ses maîtres. Il y avait toujours des écrans autour des actes de pouvoir: on ignorait qui, on ignorait pourquoi, on avait simplement le sentiment du danger extrême qui s'attachait à la désobéissance.

S'il remontait assez loin dans son passé, Nebelwir pouvait dénombrer plus d'une quinzaine d'hommes et de femmes, tous morts de la même mort violente. On disait qu'il s'agissait d'une maladie peu courante, mais des amis scientifiques lui avaient assuré qu'il ne pouvait s'agir que de poison. Toujours le même, toujours les mêmes symptômes: la peau changeait d'abord de couleur, comme pour stigmatiser le crime, puis c'étaient les convulsions, les hurlements et la délivrance. Il n'avait pas connu leur fonction; il n' avait été, parmi une foule d'autres ombres muettes, que le témoin du châtement qui avait fondu sur eux. Avaient-ils levé le voile, ou trahi leurs ordres ? On les avait effacés en plein jour.

Nebelwir se souvenait souvent de sa propre ascension. Il avait eu l'impression, un jour, de soudain

tout comprendre, parce qu'on lui avait laissé quelques bribes en pâture, quelques mots symboliques et quelques idées à double fond. Pendant plusieurs années, il s'était contenté de savoir à qui il commandait; il s'était pris au jeu du secret et de la surveillance, il avait régné sans honneur et sans valet sur une cour inconsciente et imprudente qui livrait à son intelligence l'exacte mesure de ce qu'elle était. Démenti invisible de toutes les réceptions, de tous les bals, il rassemblait les gens comme les pièces d'un puzzle, les modelait comme de la cire, et retirait d'eux toutes les informations qu'il voulait.

En cela, il s'était montré digne de la confiance de ses maîtres inconnus (dont il savait fort bien qu'ils se trouvaient peut-être parmi ceux-là même qu'il croyait commander). Il avait développé pour l'information, pour le savoir de toute sorte, une passion véritablement obsessionnelle. Il se renseignait d'abord gratuitement, simplement pour savoir, pour amasser de la lumière sur les choses. Et puis il se servait de ce savoir, longtemps après, sans jamais sortir lui-même de l'ombre. Cette société sans classe apparente était au premier abord opaque, mais dès que l'on prenait ne fût-ce qu'une vague conscience de ses catégories invisibles, le jeu commençait à devenir pressant, et n'exigeait qu'une seule règle: savoir pour pouvoir, et cacher son pouvoir pour continuer à apprendre. Le cercle une fois tracé, pour un esprit aussi brillant et aussi rapide, l'ascension pouvait se faire à une vitesse vertigineuse.

C'était par cette force centrifuge qu'il avait gravi - ou plutôt brûlé - les degrés, commandant à des légions de plus en plus nombreuses, caressant l'espoir, aussi, d'accéder un jour au secret des dieux. Mais ce ne fut pas ce qui arriva, car la spirale fut brisée lorsqu'on lui proposa l'Olympe.

L'illusion que le sommet s'ouvrait à lui avait été fort brève, et il s'était rendu compte en moins de quelques jours que cette fonction si particulière n'était pas en substance différente des autres. Bien sûr, il ne recevait plus d'ordre direct, mais ceux qu'il donnait, parfois, ne recevaient aucune suite;

parfois encore, se produisaient des choses qu'il n'avait jamais ordonnées.

Nacht était apparue comme un avatar de cette autorité sans visage: lui accordant, avec une libéralité extrême, la liberté et la puissance, mais jusqu'à une limite absolument intransgressable, que lui, Nebelwir, ne pourrait jamais discerner.

Les quelques semaines qui suivirent le traité virent une accalmie générale, comme une sorte d'état de grâce, qui ne s'était pas produite depuis longtemps. La mort de Bartok, capitale dans ce monde si rétréci que chaque personne revêtait la grandeur d'une nation, avait profondément troublé la partie, et un consensus tacite laissait Lioah prendre sa place et ses habitudes, dans un figement exceptionnel des mouvances politiques.

Ce fut à cette époque qu'elle entama les recherches, qu'elle s'était toujours promises mais que les exigences de son éducation ne lui avaient pas permis d'entreprendre, sur celui qu'elle considérait comme son maître. Des documents de toutes sortes lui étaient maintenant disponibles - témoignages de sa carrière officielle, de sa pensée historique, comptes-rendus de procès auxquels il avait participé, rapports hiérarchiques signés de sa main, entretiens divers enregistrés à des fins plus ou moins précises, fichiers personnels qui lui avaient servi d'aide-mémoire et de compagnie durant les longues années de son ambassade à l'Olympe... Il y en avait tellement, en fait, qu'il semblait parfois impossible d'en réaliser la moindre synthèse, tant l'homme paraissait complexe et foisonnant, et Lioah se concentrait alors sur les documents audiovisuels, dans lesquels il lui était plus facile d'entrevoir ce qu'il avait été, à travers le prisme de sa présence corporelle, de son visage et du ton de sa voix.

L'admiration quasi-obsessionnelle qu'elle lui portait se teintait aujourd'hui de regret - d'un regret mélancolique et presque amoureux de l'homme qu'elle n'avait pas pu chérir, et qu'elle eût aimé avoir pour allié en ce monde piégé.

Elle n'avait jamais revu le document qu'il lui avait laissé en partant - mais, fidèle à cette première transgression de l'ordre naturel, elle remonta sa chronologie à l'envers. Elle l'avait connu mort avant de le connaître vivant, et, à présent, il lui semblait nécessaire d'amorcer son étude en empruntant le même chemin. Elle découvrit par ce fait assez vite, par quelques bribes personnelles, qu'il avait été

très lié à Seyn, sur la fin de sa vie, et qu'il lui vouait une estime qu'elle eût donné cher pour recevoir elle-même.

Poussée par la curiosité, ainsi que par une forme étrange de jalousie, elle vainquit ses réticences et fit part à Seyn de ses découvertes les plus intéressantes. Il se montra tout d'abord réservé, puis leur intérêt commun pris le dessus, et ils prirent peu à peu l'habitude de converser plus longuement, et plus gratuitement aussi, que Lioah ne l'avait désiré à son arrivée.

Seyn était l'une des rares personnes qui pouvaient prétendre à avoir connu Bartok de manière confidentielle, et son apport se révélait d'autant plus précieux qu'il n'embellissait pas ses récits, et semblait comprendre qu'elle désirait accéder à une "vérité" de Bartok sans prendre le détour des appréciations subjectives. Il lui livra beaucoup de faits, beaucoup de paroles, beaucoup d'ordres donnés, et ils reconstituèrent ensemble le parcours rectiligne qui avait abouti à sa mort.

Bartok était entré dans l'Olympe vingt-sept ans avant Lioah, à une époque dont il ne restait aujourd'hui que Yorik, et avait assisté à la dégénérescence et à la disparition de tous ceux qu'il y avait connus. Seyn n'était entré en fonctions que depuis huit ans, et l'avait accompagné dans son propre déclin - Bartok était mort seul, obsédé par Lioah, au terme d'une carrière à laquelle il avait tout aliéné.

Qu'avait-il l'habitude de vous confier ?

- Il parlait beaucoup de politique - et parfois de lui-même. Mais dans les dernières années, il me parlait surtout de vous.

Lioah demeurait silencieuse, lorsqu'un autre message lui parvint.

J'avais toujours eu des réserves quant à la nature de votre éducation.

Et maintenant ?

Je crois qu'il avait raison, en fin de compte, et qu'il estimerait avoir gagné son pari.

Aviez-vous parié que j'échouerais ?

Pas tout à fait.

Lioah n'insista pas. Elle commençait à apprécier la présence de Seyn, qu'une simple opération suffisait à produire ou à faire disparaître, mais dont la sensation, discrète et continue, persistait pendant plusieurs heures. Elle ne savait quelle obscure triangulation lui faisait accepter ce soutien, dont elle restait certaine de ne pas avoir besoin, et songeait parfois au mépris qu'elle eût éprouvé quelques mois auparavant pour un tel signe de faiblesse. Aujourd'hui, elle tendait à considérer ce luxe comme inhérent à tout le reste - Seyn faisait partie, indissolublement, de sa vie à l'Olympe, et l'étrange sentiment de confort qu'il lui procurait gisait, pêle-mêle, parmi les servitudes et les combats, l'étouffement et l'ivresse du pouvoir.

Drax et Solhant avaient épousé le pouvoir la même année, et en avaient ensemble découvert les ténèbres. Certains sentiments très profonds naissent d'une solidarité accidentelle: la perpétuité qui les attendait, la cruauté des autres et leur commune désespérance les avaient liés l'un à l'autre, très vite, par une chaîne plus puissante que le sang.

Ni l'un ni l'autre n'avait la force de trouver en lui-même de quoi supporter l'enfermement, et ils s'étaient porté un amour à la mesure de leur souffrance. Un amour passionné mais malade, qui, comme Méhaignier, ne pouvait ni guérir ni s'achever, ni respirer ni mourir. Ils traversèrent, ensemble, l'un par l'autre et l'un avec l'autre, de brèves périodes de joie suivies par des désespoirs assassins. Cela dura plus d'une dizaine d'années, jusqu'à ce que Solhant commençât à prendre de la morphine. Drax l'avait vu s'éloigner et s'aliéner, tomber au centre de lui-même comme emporté par un tourbillon. Il n'avait pas essayé de le retenir, et avait accepté sa fuite... Sa maladie avait connu à cette époque une terrible recrudescence.

Comme une maîtresse capricieuse, la morphine relâchait parfois son emprise sur son esclave. Rémissions brèves, le plus souvent, que Drax accueillait avec un plaisir anxieux...Cela faisait maintenant trois semaines que le Prince Double profitait de la compagnie presque permanente de son unique ami, mais il guettait, de toutes ses facultés normales et paranormales, le symptôme de sa rechute prochaine.

Le Chancelier, maigre et maladroit comme un adolescent prématurément vieilli, était occupé à lancer ses dés sur la table de l'antichambre d'Orient.

- Un, trois, cinq: nous sommes en enfer pour expier. Deux, quatre, six: nous sommes en enfer pour sauver le monde.

Le bruit familier du dé roulant sur la table ne déranger pas Drax, qui, allongé, tentait de reposer son corps des langueurs musculaires qui le harassaient.

- Laisse-moi deviner, dit-il. Tu as fait cinq.

- Tout juste. Nous sommes là pour expier.

Il y eut un silence profond, paisible, puis le dé roula à nouveau.

- Que vois-tu sur Lioah ? demanda Solhant.

- Un abîme de douleur.

- Un abîme de douleur ? répéta Solhant en souriant. Rien de moins grandiose ?

- Ce n'est pas une femme normale, ajouta Drax.

- Personne n'est normal, ici.

- Mais elle... Elle n'est pas elle-même.

Solhant haussa les épaules.

- Une femme qui n'est pas elle-même au milieu d'une meute de fous...

Le sujet paraissait intéresser Drax plus que tout autre, et Solhant fut surpris de lui voir ouvrir les yeux.

- Nous devrions lui demander de venir, dit-il d'un air tendu.

Solhant eut un petit rire qui aurait pu être cynique, mais qui était seulement désespéré.

- Aurais-tu enfin des projets politiques ?

Drax sourit et secoua la tête.

- Appelle-la, je t'en prie.

- Je l'appellerai aujourd'hui si le chiffre est pair, et demain s'il est impair.

- Il sera impair, prévint Drax.

Solhant sourit à nouveau, puis, avec l'affectation un peu solennelle qu'il mettait toujours à cette opération, il fit rouler le dé, qui resta suspendu quelques secondes entre ses sempiternelles virtualités, avant de s'immobiliser sur le un.

Il était des talents dont Dryal disposait de manière naturelle et qui rendaient possibles, par leur caractère éminemment supérieur, le développement de tous les autres. Parmi eux se trouvait celui de maîtriser jusqu'à l'agression ou jusqu'à l'effacement le rayonnement de son propre corps. Il pouvait être d'une transparence si insignifiante qu'on finissait par l'oublier ou par le prendre pour un autre. Il pouvait aussi se rendre plus dense, plus aigu, plus pesant - et sa présence devenait alors immanquablement le centre fascinant de toutes les autres : il changeait d'intensité aussi souplement qu'une machine, se poussant lui-même à des extrémités qui se trouvaient en deçà et au-delà des virtualités humaines communes.

Lioah l'avait remarqué dès leurs premières rencontres, avec l'acuité qui la caractérisait quand il s'agissait de repérer une qualité qu'elle ne possédait pas elle-même, et s'efforçait depuis de mesurer ses états psychiques et l'opiniâtreté de sa hargne à ces auras changeantes.

En rentrant vers l'aile septentrionale, elle fut surprise - et la surprise était toujours pour elle d'abord une humiliation - de le trouver étendu par terre, barrant son chemin. La lumière avare faisait ressortir sa masse du fond uniforme du marbre, et l'ambiguïté profonde de sa présence. Il avait une jambe repliée, légèrement orientée vers elle, et les bras croisés sous la tête. Il fermait les yeux, mais il était criant qu'il la savait toute proche, qu'il venait de guetter son pas assuré puis surpris, qu'il la devinait maintenant en train de le regarder.

Il ne fallut pas plus d'un instant à Lioah pour apprécier l'extrême intensité de sa présence. Il irradiait un désir trouble et infiniment menaçant.

- Vous aimez surgir des lieux sombres en des moments inattendus, dit Lioah avec impatience. Vous

avez gagné, j'ai été surprise.

Il n'y eut pas de réaction en lui, hormis un très léger frémissement de sa poitrine, et un lent sourire à ses lèvres. Lioah avait l'impression qu'il ondulait imperceptiblement.

- Va-t-il falloir que je vous enjambe ? demanda-t-elle au bout de quelques secondes.

Le sourire de Dryal se marqua davantage, puis, dans un geste qu'il parvint à rendre brutal, il ouvrit les yeux.

Lioah, qui était restée à quelque distance, s'approcha de lui.

- Je constate un progrès, continua-t-elle. Vous allez peut-être bientôt tourner la tête dans ma direction, et, avec un peu de chance, m'expliquer ce qui vous amène. Mais à la vérité je doute d'être assez patiente pour attendre jusque là.

Il tourna, en effet, la tête vers elle, mais il ne parla pas. Son regard, d'en bas, glissa avec négligence jusqu'à celui de Lioah, s'attardant une éternité sur ses jambes, son ventre, sa poitrine, sa bouche. Quand enfin leurs regards se croisèrent, il avait un air de pur triomphe, parce qu'elle s'était raidie, et qu'elle avait du mal à dissimuler sa colère.

- Vous jouez avec le feu, dit-elle froidement. Je vous conseille de vous écarter.

Il ne cessait pas de sourire, ni de la regarder, et mettait dans son insistance une sorte de défi qu'elle était obligée de relever. Quelles que fussent ses raisons, maintenant, elle devait soutenir son regard, ou perdre la face. Cette alternative imposée l'emplissait de haine.

- Vous ne m'aurez pas à ce jeu, reprit-elle. J'y suis plus exercée que vous.

Il eut un signe d'acquiescement, et continua à la regarder. Ce qu'il faisait passer par son regard n'était rien d'autre que cette présence violante et dominatrice, rien d'autre que ce désir à nu. Elle ignorait ce que pouvait exprimer le sien - le mépris sans doute, et plus encore l'outrage.

L'affrontement immobile dura un temps trop long pour qu'il pût espérer la victoire. Il se releva donc, sans cesser de la regarder, et approcha doucement sa main de la gorge de Lioah.

- Si vous m'effleurez, murmura-t-elle, je vous briserai.

Son regard pénétrant, secondé par le mouvement inexorable de sa main, étaient pareillement insensibles aux paroles, et juste avant que les doigts effilés, inquisiteurs, n'entrent en contact avec sa peau, Lioah s'empara de la main, et fit à son adversaire une clef si rapide et si surprenante qu'il manqua perdre l'équilibre. Puis ce fut en vain qu'il essaya d'user de sa force, car elle se battait avec un art trop sûr pour qu'il pût faire quoi que ce fût - et il se trouva bientôt à genoux, son poignet lancinant toujours maintenu dans son dos.

Il était essoufflé; elle ne l'était pas.

- Dois-je vous briser le poignet, Dryal ?

Il baissa la tête sans répondre.

- Qui ne dit mot consent, je crois.

Elle poursuivit la torsion qu'elle avait commencée, mais, juste avant la fracture, s'arrêta et attendit.

- Non, lâcha-t-il. Ne le brisez pas.

Elle attendit encore une seconde, durant laquelle il craignit intensément qu'elle hésitât, puis elle le lâcha brusquement, de la manière dont on se débarrasse d'une chose impure. Lui se dégagea douloureusement, tout à coup plus transparent et plus éteint qu'elle ne l'avait jamais vu. Il n'ajouta pas un signe à sa débâcle.

Elle le regarda, anxieuse, s'éloigner, puis reprit son chemin, déverrouilla ses portes et les referma derrière elle.

Imprévisibles, ses jambes alors se déroberent, son rythme cardiaque s'accéléra, elle trébucha - et dut attendre plusieurs minutes pour recouvrer son calme. Elle ignorait d'où lui venait ce malaise, alors qu'elle avait humilié son ennemi, mais sentait qu'elle venait d'éprouver une terreur insensée. C'était comme lorsque la migraine étouffait ses rêves à son réveil - il y avait quelque chose en elle qu'elle ne comprenait pas, et qui ne s'exprimait que par des symptômes obscurs qu'elle oubliait dès qu'ils s'arrêtaient.

On laissait aux officiers supérieurs de liaison le choix de leur résidence, et Seyn avait opté pour la vieille forteresse de Nulm, qui dominait la mer, et dont il avait admiré les remparts pendant la majeure partie de sa jeunesse. La ville n'était pas très proche - mais il avait estimé, sans doute à juste titre, qu'il se serait senti plus seul encore au milieu de son effervescence et de sa vie, et au spectacle des innombrables réseaux de relations qui l'auraient encerclé sans jamais l'admettre vraiment.

A Nulm, tout du moins, sa solitude n'était en décalage avec rien, et il pouvait l'endosser à son aise, comme un insigne de sa foi. Il jouissait d'appartements d'un luxe arrogant, du service de plusieurs domestiques, ainsi que d'une cour, renouvelable à son gré, d'officiers en formations et de journalistes. L'Administration, qui chérissait sa compétence autant que sa stabilité, tentait de lui faire oublier par tous les moyens les astreintes drastiques auxquelles il était soumis, et qui concernaient aussi bien sa liberté de mouvement que sa liberté de parole - il ne sortait jamais à plus de quelques kilomètres de la résidence, et était évidemment tenu à un secret professionnel absolu. Il lui arrivait souvent de penser que l'Ambassadeur était finalement la personne dont il était le plus proche.

Cela faisait plusieurs semaines, à présent, que Bartok était mort, que ses expressions favorites, ses auto-allusions, son humour froid avaient déserté l'écran. Seyn avait pensé alors à abandonner la partie, mais la curiosité l'avait poussé à rester un peu plus, puis un peu plus encore, jusqu'à maintenant. Il avait été pénible de se trouver soudain traité en subalterne, et en étranger, par Lioah, mais il n'avait pu se résoudre à la laisser seule dans cet endroit hostile. Après tout, il avait l'opportunité de la connaître, et elle était la femme au monde qui l'intriguait le plus.

Ils venaient d'achever une longue conversation sur Bartok, et la nuit était déjà avancée. Seyn mit

machinalement son récepteur dans sa poche et alluma une cigarette. Puis il gravit le vieil escalier de pierre et se retrouva sur le chemin de ronde. Le vent était humide, et la mer plus opaque, plus sonore, aussi, sous le ciel nocturne. Il s'imagina un instant quelques siècles en arrière, et fit quelques pas pour s'accouder aux remparts.

L'Olympe était par là, au Nord, aussi immatériel que les îles légendaires de la région.

Lioah lui avait demandé tout à l'heure s'il avait une femme et des enfants. Cela l'avait fait rire, d'un rire amer. "Non, avait-il répondu, et pour autant que j'en sache, je n'en aurai jamais."

Il fuma sa dernière bouffée et jeta sa cigarette dans le vide, puis suivit des yeux la braise incandescente qui tournoyait vers l'eau - quand elle se fut brutalement éteinte, il frissonna longuement et rentra vers la lumière.

Le docteur Maredjann, au fond de sa très belle et très impersonnelle villa, et aux côtés d'une femme qui lui était devenue étrangère, essayait depuis quelques semaines de se réaccoutumer à la vie. Les journées étaient si vastes, si désertiques, si difficiles à traverser, qu'il s'enfermait le plus souvent dans sa mémoire - mais sa mémoire elle-même se faisait plus déserte à mesure qu'il la revisitait.

Lorsque le Général Dansk avait sollicité un entretien avec lui, il avait d'abord hésité, doutant qu'un militaire pût jamais comprendre ce qu'il voulait lui dire. Puis l'envie de rouvrir les portes closes, de ranimer l'expérience obsédante, avait été la plus forte.

Il vit apparaître à l'heure convenue un homme entre deux âges, en costume civil, et au physique brutal. Tout lui laissait supposer qu'il s'agissait d'un homme obstiné et tendu, en proie à de possibles accès de violence: les veines saillantes, la rigidité du port de tête, et la contraction inhabituelle des mains. Maredjann lui proposa poliment de s'asseoir au milieu des roses, dans sa véranda, et attendit.

- Comme je vous l'ai dit précédemment, commença Dansk, d'une voix paisible d'intellectuel, je désire m'entretenir avec vous de la formation de l'Ambassadrice. Il va sans dire que j'en ai reçu l'autorisation.

Maredjann observa un instant de silence. Le Général était manifestement en train de mentir, mais cela n'était pas gênant. S'il était prêt à usurper une autorisation de l'Ambassade, c'était d'une part qu'il n'envisageait aucunement de rendre cet entretien public, et d'autre part qu'il éprouvait à ce sujet une curiosité passionnée. Cela faisait de lui, en somme, un interlocuteur idéal.

- Cela va sans dire, reprit le médecin. Je n'en ai jamais douté.

- Vous étiez, je crois, responsable de cette formation ?

- C'est en effet la fonction que j'ai exercée pendant de nombreuses années. Du moins, je fus responsable de la construction de sa personnalité - beaucoup de scientifiques de tous les domaines m'ont secondé dans sa formation générale... Je n'aurais bien entendu jamais été capable de lui enseigner tout ce qu'elle a appris.

Le Général avait le regard avide. Mille questions semblaient lui venir aux lèvres, mais il parvint néanmoins à se maintenir dans le ton normal de la conversation.

- Vous avez dû commencer sa formation alors qu'elle était extrêmement jeune?

Maredjann sourit. Il ignorait lui-même à quel point tout cela était resté secret.

- Jeune me paraît être un euphémisme. En fait, j'ai commence à travailler sur ce projet - enfin, disons que Bartok m'a fait contacter pour la première fois - environ deux ans avant sa naissance.

- J'ai peur de ne pas saisir en quoi votre travail a pu consister à cette époque...

- Il a fallu organiser tout le complexe - définir à la fois les objectifs de son éducation et les moyens de les atteindre... Bartok m'offrait un potentiel illimité pour mettre en oeuvre ma théorie, mais je n'avais pas le droit à l'erreur. Le projet général a été intégralement recommencé trois fois.

- Votre théorie, si je me suis bien renseigné, concerne le déterminisme psychique et ses domaines d'application...

- Disons que j'ai voulu rompre une fois pour toutes avec les normes psychiques qui pesaient sur les sciences de la personnalité depuis des siècles. Si vous préférez, en partant du principe que la santé mentale, si longtemps considérée comme sacrée, n'était peut-être pas un bien en soi, j'ai soulevé l'urgence d'étudier les résultats sur la personnalité de certaines névroses délibérément entretenues, cultivées, dans différents domaines.

- Par exemple ?

- Avant de travailler pour Bartok, je me suis surtout intéressé à l'art. J'ai démontré comment une éducation axée sur l'inadaptation sociale, le complexe d'infériorité et la névrose obsessionnelle produisait des individus artistiquement créatifs. Bien entendu, je schématise.

Dansk demeurait interdit - comme au seuil d'un gouffre qu'il n'avait pas soupçonné.

- Vous avez donc, reprit-il, pris totalement en charge l'éducation d'un nouveau-né pour en faire le successeur de Bartok.

- A ceci près que mon travail sur elle a commencé dès son état embryonnaire, c'est parfaitement exact.

- Est-ce vous qui avez aussi choisi qu'elle soit une femme ?

- Non, c'est Bartok. Cela m'a d'ailleurs obligé à des recherches complémentaires fort intéressantes. Il fallait prendre en compte toutes les spécificités, voyez-vous, aussi bien du matériau que du résultat à atteindre.

- Puis-je vous demander franchement si vous estimez avoir réussi dans cette entreprise ?

- Absolument, répondit Maredjann avec orgueil. Lioah est d'une solidité psychique à toute épreuve; elle est entièrement dévouée au Septentrion; et partage en tous points, comme il l'avait souhaité, la vision politique de son prédécesseur. Sans compter, évidemment, son extrême compétence dans presque tous les domaines recensés... Elle est non seulement sans faille, mais d'une jeunesse qui peut faire espérer longtemps encore les meilleurs résultats pour le pays.

Dansk se sentait si abasourdi que son jugement était comme suspendu.

Le crépuscule commençait à descendre, à cerner de noir les pétales des fleurs. Une brume légère tombait à présent des arbres obscurs, au dehors.

Il se demanda, dans un bizarre accès de sentiment, si cette enfant avait déjà vu une rose.

- Vous êtes l'une des très rares personnes à connaître l'Ambassadrice, dit-il. Etes-vous resté en contact avec elle ?

- L'Ambassadrice, comme vous l'appelez, répondit Maredjann après une pause, ne me porte pas plus de sentiment qu'elle n'en porte aux murs dans lesquels elle a grandi. Votre question la ferait rire, voyez-vous, elle la trouverait certainement très enfantine.

Dansk, un peu décontenancé par la réponse qui venait de lui être faite, observa le visage de son interlocuteur, et se sentit confusément mal à l'aise devant l'expression hagarde et exaltée qui traversait son regard.

Dryal avait coutume, à intervalles réguliers, de convoquer le Conseil des Dix - il était d'ailleurs le seul à user de ce pouvoir et prenait un plaisir extrême à infliger à ses camarades de cellule ces réunions houleuses et presque toujours inutiles. Ils formaient un public sans cesse renouvelé, parce qu'agité sans cesse par de nouvelles alliances et de nouvelles tensions, mais leur dépit, toujours identique, lui faisait invariablement monter aux lèvres un sourire de victoire lorsqu'il entraît en scène. Il aimait surtout à tenir le rôle de bouffon sinistre qu'il s'était imparti, et se réjouissait parfois des jours à l'avance des inventions que son ingéniosité lui délivrait pour animer ce tas de carcasses pourrissantes.

Le mépris de Dryal pour les autres, presque dès le début, s'était mué en une sorte de férocité voluptueuse, dont Yorik lui-même n'était pas exempt - parce qu'il était vieux, et que Dryal méprisait la faiblesse, comme il méprisait la tristesse, la pauvreté et la défaite. Il avait des périodes de haine particulière, semblables à des engouements mondains, dont il ne prenait jamais la peine d'expliquer les fondements, et quelques victimes désignées dont la seule présence excitait en lui le génie de la malfaisance. Seul Nebelwir, peut-être, de par la supériorité qu'il avait acquise sur tous les autres, pouvait s'estimer hors d'atteinte de ses plaisanteries sadiques, dont la dernière en date, il aimait à se le rappeler, s'était achevée pour Bartok en danse macabre.

Dryal ne pensait jamais à ce meurtre sans satisfaction, car cet accomplissement dans la destruction lui avait fait gravir un degré d'excellence, et, comme un artiste expérimentant une technique nouvelle, il s'était admiré lui-même pour la parfaite exécution dont il s'était montré capable. Son personnage venait d'acquérir par cette épreuve une complexité, une complétude qui lui faisaient défaut, et il rendait grâce à Yorik d'avoir su si finement le mener jusqu'au bout de lui-même. Maintenant, il pouvait faire peur à ceux qu'il n'arrivait pas à humilier, et cela lui conférait une dimension infiniment supérieure.

Lioah l'intriguait, parce qu'il n'avait pas encore trouvé de prise sur son âme, et qu'elle semblait échapper à la typologie des faiblesses que sa longue fréquentation du désespoir et de l'enfermement lui avait fait connaître. Elle ne révélait aucune angoisse, aucun doute, et il devait par conséquent la garder en attente, et darder sur elle son oeil implacable, pour découvrir une plaie par où infiltrer son venin. Cela prendrait certainement du temps, mais, sans raison objective, il se sentait sûr de sa victoire, et songeait qu'il lui ferait payer alors les résistances qu'elle avait déployées.

Il arriva, ce jour-là, légèrement en retard, ménageant son effet avec un soin méticuleux, et prit place le dernier autour de la table ronde, à côté de Nebelwir qui paraissait méditer, et d'un Yorik si transparent qu'il semblait n'être que le spectre ou le souvenir de lui-même.

Lioah le regardait fixement, incapable de chasser de son esprit les mises en scène possibles du meurtre. Lyoltid, dont l'apparente indifférence, comme une surface marine, cachait à peine la profonde agitation, portait son regard alternativement de Yorik à Dryal, comme si la solution d'une énigme cruciale se trouvait quelque part inscrite dans leurs visages.

- Mes chers frères d'armes, commença Dryal avec affectation, c'est avec un plaisir toujours grandissant que je me retrouve parmi vous. Je suis heureux de constater que le Chancelier des Terres Boréales se porte mieux, que l'Ancien n'est pas mort cette nuit et que le Prince Double arrive encore par intermittence à garder les yeux ouverts. Le monde peut être fier de nous.

- Fort belle introduction, dit Lioah. Avez-vous un ordre du jour à proposer ?

- Je tenais surtout à vous faire part du récent accord commercial qui unit la Tellurie et l'Archipel.

- Si vous faites allusion au marché des programmes de surveillance orbitale, je crains que l'effet d'annonce ne soit un peu manqué, hasarda Lyoltid.

- Oh, dit Dryal avec condescendance, mais je vois que l'Océanie se modernise... Non. Non, je faisais allusion à autre chose.

- Quel besoin avez-vous de le révéler ? demanda posément Nebelwir.

- Vous savez bien que je suis un tantinet... ostentatoire.

Nebelwir sourit légèrement, de manière impénétrable, et nul ne put discerner si c'était là un signe d'amusement ou de contrariété.

- Oh, Dryal, soupira Yorik. Dépêche-toi.

Dryal s'inclina très bas devant son voisin, qui ne pouvait le voir, et dont la cécité d'ordinaire oubliée devint tout à coup grotesque et presque pathétique.

- L'Archipel, qui n'ignore rien, poursuivit Dryal après s'être redressé, n'est pas sans savoir que certaines puissances que je ne nommerai pas font actuellement des recherches fort onéreuses sur un projet d'ordinateur autonome...

La curiosité de l'assemblée ayant été piquée, Dryal se tut quelques secondes.

- Ces projets risquant d'aboutir d'ici à quelques années, et ce dans des nations potentiellement dangereuses, le Maître de l'Archipel ici présent a décidé d'offrir à la Tellurie, le moment venu, une Intelligence Artificielle clé-en-main, en vue de rétablir un équilibre compromis.

- C'est là beaucoup plus qu'un accord commercial ! dit Athalion.

- Mon cher Archityran, votre perspicacité et votre pénétration n'ont pas d'égaux en ce lieu.

Yorik se mit à rire.

- Et combien avez-vous déboursé aujourd'hui pour cette vague promesse ? demanda Lioah.

- Je conçois votre dépit, dit Dryal, mais l'argent coule à flots dans certaines puissances, au cas où vous l'auriez oublié.

- Vous avez dû oublier vous-même, reprit-elle, les méandres que prend généralement la stratégie politique de l'Archipel, et que vous ne seriez certes pas le premier à vous faire artistement duper.

Nebelwir la fixait avec une certaine intensité, mais elle ne parut pas le relever.

- Est-ce là tout ce que vous aviez à nous communiquer ? reprit-elle.

- En effet. C'était là le prétexte idéal pour cette petite amicale des souverains prisonniers.

Solhant se mit à applaudir lentement, mais personne n'en tint compte, et il s'arrêta de lui-même au bout de quelques instants, secoué par un petit rire nerveux.

Athalion toussota, d'abord doucement, puis de manière plus manifeste, et dut attendre quelques instants avant d'attirer l'attention générale.

- Je voudrais aussi faire une annonce, dit-il en regardant Lyoltid furtivement.

Celui-ci resta imperturbable, et l'autre hésita un peu avant de se lancer.

- La guerre-éclair contre le Septentrion a brisé une période de paix très... durable, et nous... enfin, le Commandeur et moi-même avons jugé prudent de former une alliance militaire.

Yorik émit à nouveau un gloussement méprisant.

- Ne vous a-t-on pas enseigné, jeune homme, que les alliances militaires sont des affaires privées ?

Dryal éclata de rire à son tour.

- Quelle occasion pour annoncer des fiançailles! Lequel de vous deux portera le joyau ?

- Certains couples font des petits, dit froidement Lyoltid. Nous invitons les puissances mineures qui le souhaiteraient à se joindre à notre alliance.

Cette annonce fut suivie d'un silence pesant. Lioah et Lyoltid échangèrent un regard assez long, mais silencieux, que ni l'un ni l'autre ne furent capables d'interpréter.

- Quelqu'un a-t-il quelque chose à ajouter ? demanda-t-elle enfin.

Athalion, un peu échauffé, toussota à nouveau.

- Puisque vous le demandez, ajouta-t-il, j'aimerais vous faire part de ma joie d'accueillir à cette table une aussi charmante jeune femme. C'est un plaisir auquel j'avais depuis longtemps renoncé.

Nebelwir, qui l'observait toujours, remarqua sur l'expression de Lioah une infime seconde de trouble, qui s'évanouit aussitôt.

- Epargnez-vous les honte de poursuivre un tel compliment, dit-elle avec un sourire froid. Vous vous trompez de lieu, d'époque, et de fonction.

Dryal avait un sourire de franche gaieté qui flottait sur les lèvres.

- Veuillez lui pardonner, ma chère. Athalion n'a jamais compris que son titre d'archityran était par lui-même suffisamment ridicule pour risquer la redondance à chaque fois qu'il ouvre la bouche.

- Je n'ai que faire de vos insultes alambiquées, dit Athalion en se levant. Vous me fatiguez avec vos traits d'esprit.

On le regarda sortir puis quelques visages se tournèrent vers son allié, dont les yeux restaient obstinément rivés à un point imaginaire de la table. Ce départ marquait la fin du Conseil, et quelques minutes suffirent à voir s'éclipser Aephex, Nebelwir, Lyoltid et Rhem. Dryal s'attarda un peu autour de Lioah, qui échangeait quelques mots avec Solhant, puis sortit - Yorik demeura donc seul avec le Prince Double, l'Ambassadrice et le Chancelier, comme une pièce blanche égarée, et sans protection, dans une traverse noire.

- Je sollicite un entretien privé avec vous, Prince Double, dit-il lorsque tout fut plus calme.

Drax l'observa un moment.

- J'ai peur de ce qu'un homme comme vous peut solliciter d'un homme comme moi, dit-il d'un air songeur.

- Je ne tiens pas à m'en expliquer devant... les autres, dit l'Ancien avec un geste de mépris.

Lioah et Solhant gardèrent le silence.

- Mais les autres sont partis, dit Drax le plus naturellement du monde. N'avez-vous pas entendu le bruit de leurs pas ?

Une lueur d'effarement traversa les yeux aveugles du vieillard.

- Vous mentez, dit-il d'une voix mal assurée.

- Quel intérêt aurais-je à vous mentir ?

Sa question tomba dans le silence.

- Je sens la mort qui m'effleure, murmura Yorik.

Lioah retenait son souffle, et regardait avec fascination son ennemi effondré. Elle pensa à Bartok, le plus intensément possible, et ressentit une joie profonde. Drax ne répondait pas.

- Je sais que les vôtres ont développé jusqu'à l'impossible les pouvoirs de l'esprit, poursuivit Yorik. Et je me demandais si...

- Si quoi ? demanda Drax sèchement.

- Si vous disposiez de techniques de guérison, ou plus généralement... d'un pouvoir quelconque sur la mort.

Drax regarda Solhant, et sourit.

- Pourriez-vous me dire, dit-il gravement, pourquoi j'accepterais de vous apporter une telle aide ?

Yorik tournait son visage vers la voix, et semblait faire un effort surhumain pour voir son interlocuteur.

- Je suis disposé à vous offrir en échange tout ce que vous me demanderez, dit-il doucement.

- Jusqu'où êtes-vous prêt à aller pour sauver votre vie ?

- Je peux vous hisser au rang des puissances majeures, je peux vous apporter tout l'argent, toute la technologie, toute la protection dont vous rêvez.

Drax eut un rire gracieux.

- Je ne rêve jamais d'argent, de technologie ou de protection. Et je ne fais pas confiance en vos promesses.

Yorik agitait l'air, inutilement, de ses mains.

- Vous ne comprenez pas, dit-il d'un ton désespéré.

- Je comprends fort bien que vous allez mourir, et que cela vous terrifie. Je vois un chaos indescriptible dans votre âme.

Yorik se leva de son siège et se dirigea vers Drax. Son visage devint implorant lorsqu'il lui agrippa le bras.

- Vous ne pouvez pas me refuser votre science, murmura-t-il.

Drax le dévisagea longuement, d'un air que Lioah identifia comme du mépris.

- Ma science ne peut rien contre la décomposition des corps, finit-il par dire. Elle ne fait qu'affermir les esprits.

- Que voulez-vous dire? demanda Yorik confusément, lâchant le bras maigre sur lequel sa main avait dû imprimer sa prière.

- Que vous vous humiliez pour rien, dit Drax calmement. Vous auriez pu remarquer que j'ai le plus grand mal à lutter contre ma propre faiblesse.

Yorik recula de quelques pas, et poussa un cri caverneux.

- Vous êtes un charlatan, vociféra-t-il.

- Je suis un homme, rectifia Drax, et les hommes n'ont que leur courage pour faire face à la mort.

Le vieillard semblait en proie à une sorte de confusion mentale, où l'humiliation, la terreur et la rage se mêlaient indissolublement.

- Je vous maudis, vous et votre nation de sorciers incapables, je vous...

L'air lui manqua soudain, il s'affaissa par terre, et son visage qui tout à l'heure semblait chercher la lumière se convulsa tout entier à la recherche de son souffle.

Solhant regardait la scène dans une expression proche de l'hébétude, tandis que Lioah, interdite, en attendait l'issue avec anxiété. Drax se hissa cependant au niveau du vieillard, apposa ses mains sur sa poitrine et lui murmura quelque chose à l'oreille. Yorik resta un instant figé, puis l'air, à grand peine, et dans des sifflements suraigus, se fraya un chemin jusqu'à ses poumons. Il suffoqua pendant plusieurs minutes avant de pouvoir à nouveau respirer normalement.

Drax, à genoux à ses côtés, l'observait avec froideur.

- Votre heure n'est pas encore venue, dit-il lorsqu'il fut capable de l'entendre.

Yorik clignait des yeux comme s'ils le brûlaient, et paraissait hors d'état de répondre.

- Je vais appeler Dryal. Il vous portera secours.

Il se releva ensuite, et fit signe aux autres de le devancer.

- C'est la vie qui est suffocation, et la mort qui est souffle, ajouta-t-il à l'intention de Yorik.

Comment pouvez-vous l'ignorer ?

L'Ancien, à terre, dans sa robe froissée qui ne laissait sortir que ses mains et son visage blancs, ressemblait à une marionnette effrayante oubliée après un spectacle. Il émit un gémissement presque animal, et Lioah songea qu'elle n'oublierait jamais la courbe brisée de son corps, ni l'odeur de chair malade qu'il s'était, soudainement, mis à répandre.

La courte bande vidéo dont Seyn disposait, enregistrée lors du rituel du Passage, avait donné naissance à plus d'une centaine d'images fixes. A force de les regarder, il lui semblait avoir vaincu l'évanescence du souvenir, et posséder le visage de Lioah avec autant de netteté que si elle eût été sa propre soeur. Un visage qui aurait peut-être été banal sans la force exceptionnelle de son expression, que même la froideur et le mépris ne parvenaient pas à étouffer.

Sa photo préférée correspondait au moment où elle avait observé le cadavre - où, fugitivement échappée de la pesanteur de l'instant, elle avait laissé entrevoir le fond d'elle-même dans une nudité pure et troublante. Ce qu'il ressentait pour elle était d'une nature étrange, qui tenait à la fois de l'amour religieux et de la révélation esthétique - une passion dont l'impossible accomplissement charnel s'était mué en une sorte de culte de l'image et du mot. Il lui semblait qu'aimer Lioah représentait le seul engagement qu'il eût jamais pris, et qu'en l'aimant il réalisait l'acte le plus simple et le plus total qu'il eût jamais envisagé.

Bien sûr, il y avait la douleur de la médiation, de la frustration, de l'absence. Mais cette douleur n'était pas évitable. La révolution n'avait d'ailleurs rien altéré en surface - elle avait été comme une prise de conscience sans conséquence possible, qui se contentait d'enrichir sa perception d'une faculté nouvelle.

Ce n'était plus seulement une femme qui avait été enfermée dans cet enfer, mais la femme, la seule qui existât vraiment, et tout ce qui lui arrivait été imprégné d'un sens indélébile. A travers elle, c'étaient toutes les filles que tous les pères avaient adorées, brutalisées et conditionnées, et de son avenir dépendait mystérieusement la sentence qui les jugerait tous.

Il gardait les yeux fixés sur sa vie, témoin solitaire et passionné qui eût donné tout ce qu'il possédait

pour traverser l'écran, pénétrer dans l'histoire, et apposer sur elle ses mains rédemptrices, capables d'exorciser le passé et de conjurer l'avenir - spectateur unique et impuissant de la tragédie qui lui faisait face, et dont le mécanisme semblait, de l'extérieur, si facile à démonter.

Il avait été convenu qu'après le Conseil, Lioah suivrait Drax jusqu'à l'antichambre d'Orient. Cela avait d'ailleurs sans doute motivé le curieux mensonge de Drax. Tandis que le Prince Double, affecté d'une lenteur qui eût semblé feinte chez tout autre que lui, marchait plusieurs mètres en arrière, Lioah était partagée entre l'horreur relative de la scène à laquelle elle venait d'assister, et la curiosité qu'elle éprouvait à l'égard de cet homme et de son invitation "dénuée de toute arrière-pensée politique", selon la nature même de son expression.

L'antichambre, que Lioah eut tout le loisir d'observer pendant que Drax passait un rapide coup de téléphone à Dryal, était déjà l'orée d'un autre univers, et l'on y ressentait, à travers une ambiance imprécise, un mystérieux agencement des choses, une sorte de renversement des valeurs, comme si ce qui avait de l'importance en deçà se retrouvait dévêtu dans cet espace différent. Drax lui-même y paraissait plus noble, comme en adéquation avec son titre étrange, et Lioah fut frappée du respect que sa personne lui inspira tout à coup - un respect qui transcendait la sympathie immédiate qu'elle avait ressentie à son égard.

- Voulez-vous boire un peu du fameux thé oriental ? lui demanda-t-il en souriant.

Elle hésita une seconde, puis accepta.

Il lui versa à boire, d'une main dont le tremblement n'était compensé que par la sûreté de l'habitude.

- Vous semblez mal à l'aise, constata-t-il. Peut-être n'avez-vous pas eu souvent l'occasion de vous laisser aller.

- En effet, répondit-elle.

- Me permettez-vous de prendre votre main ?

Elle le regardait sans comprendre.

- Allez-vous vous livrer à quelque exercice de divination ? demanda-t-elle enfin.

Drax souriait, et elle lui tendit sa main sans réfléchir, mue par un désir irrationnel. Il la toucha, assez brièvement, mais ce contact lui fit pourtant l'effet d'un échange.

- Vous auriez voulu voir mourir Yorik, n'est-ce pas ?

Elle tourna la tête.

- Peut-être.

- Vous le haïssez parce qu'il a causé la mort de Bartok.

Drax regardait Lioah avec un intérêt passionné, sans chercher cependant à capter son attention, comme si sa seule présence lui apprenait tout sur elle.

- Vous adorez votre pays, dit-il gravement. Il doit être beau pour que vous l'aimiez à ce point.

- Oui, dit-elle simplement.

- Je me souviens, reprit-il, que lorsque j'ai quitté le monde, j'ai d'abord voyagé pendant deux ans. J'ai sillonné l'Orient, je l'ai sillonné désespérément. Je n'aurais pas dû faire ce voyage.

- Pourquoi ? demanda -t-elle.

- Parce que la douceur du souvenir rend l'instant amer.

Lioah n'arrivait pas à discerner s'il connaissait ou non les circonstances de son éducation et de sa

claustration. Elle avait envie de répondre qu'elle ne connaissait pas de souvenir assez doux pour rendre amer son présent, mais choisit de se taire, pressentant que cela faisait partie des choses dont elle ne devrait jamais, sous aucun prétexte, parler à qui que ce fût. Le sujet la passionnait, mais lui était pénible.

- Parlez-moi de l'Orient, demanda-t-elle.

- Les mots que j'emploierais n'évoqueraient rien pour vous. La connaissance n'est pas une affaire de mots.

Lioah sourit.

- Votre force ne vous vient pas des mots, poursuivit Drax. Elle vous vient d'une autre connaissance.

- Laquelle ? demanda-t-elle.

- Celle de la douleur et de l'abandon.

Lioah ne répondit pas - non tant parce qu'il n'y avait rien à répondre, que parce qu'elle désirait obscurément qu'il ne s'engageât pas plus loin.

- Pardonnez-moi, dit-il aussitôt.

- Je n'ai rien à vous pardonner, dit-elle.

- Rien, que l'indiscrétion de ma vue.

Elle but une gorgée de son thé, et laissa errer son regard sur les objets qui décoraient la pièce, et

dont elle ne comprenait pour la plupart ni la structure ni la fonction. Cela avait quelque chose d'inhabituel de se retrouver là - et elle songea qu'elle trouvait cela aussi plaisant que dangereux, comme l'usage d'une drogue.

- L'Ancien serait-il mort sans votre intervention ? demanda-t-elle.

- Oui.

- Puis-je vous demander pourquoi vous ne l'avez pas laissé mourir ?

Drax hésita un moment.

- Un serment fait à mon ordre.

- Devez-vous protéger la vie ? demanda Lioah.

- En quelque sorte.

Il ne semblait pas désireux de s'étendre sur ce sujet, et Lioah resta pensive un moment.

- Vous pensez que la vie de Yorik est un poids pour l'humanité, dit Drax.

Lioah eut un petit rire.

- Je pense surtout qu'il est un poids pour moi...

Ils rirent, dans un moment d'unisson précieux et rare. Mais la chaleur de ce mouvement fit paraître plus froid le moment qui suivit.

- Je regrette que nous n'ayons pas le temps de devenir amis, dit Drax après un silence.

- Pourquoi dites-vous cela ? Avez-vous vu dans ma main que mes jours étaient comptés?

- Je ne parlais pas de cela, protesta-t-il très sérieusement. Je parlais d'une disponibilité générale, et peut-être... de l'Histoire en marche.

Ces paroles la ramenèrent à une autre réalité - à l'annonce de Dryal, et à celle d'Athalion, qui refirent surface dans son esprit.

- Vous avez raison, dit-elle. Mon pays va probablement s'engager d'une façon qui ne me laissera guère le temps de penser à autre chose.

Drax se leva, et elle sut qu'il était temps pour elle de partir. Le Prince Double n'avait souhaité que cela - ce bref entretien sans ancrage et sans conséquence, et, peut-être lui tenir la main. Elle se leva à son tour et se dirigea vers la porte, et prit congé rapidement, sans excès de sentiment, encore à moitié ici et déjà à-demi ailleurs.

On commençait à entendre, à travers le Septentrion, des réserves quant à la façon dont Lioah était sortie du conflit. La catastrophe, oubliée comme une douleur nocturne, ne modérait plus la colère devant l'intrusion des Occidentaux, et l'on pointait du doigt la jeune fille qui s'était dérobée au combat, et qui laissait violer son pays sans réagir. La logique, toute fallacieuse qu'elle fût, était implacable.

La conversation tournait autour de ce sujet depuis une heure environ à la table du dîner que donnait le Général Holz, où Dansk retrouvait, plusieurs fois par ans, l'élite de l'Administration civile et militaire. Il ne prenait pas part lui-même à cette polémique, mais se contentait pour l'heure d'observer les visages adipeux, empourprés et luisants qui avalaient la nourriture et vomissaient des discours de manière ininterrompue.

La demeure du Général Holz était d'une originalité parfaitement vulgaire: il avait désiré faire construire une tour, haute comme un immeuble de soixante-dix étages, en plein milieu d'une région non-urbanisée, dans la vallée des Cent Mille Marches. La vue dont on jouissait du haut de cet absurde bâtiment était certes remarquable, mais ne justifiait pas la démesure de l'espace inutilisé que l'on avait au-dessous de soi pour la contempler... Dansk songea que c'était pour cet espace vide, probablement, que Bartok avait accepté de financer pareil projet.

- On ne me fera pas accroire que la destruction du gisement d'aérocabures était à ce point nécessaire!

- Je ne vous le fais pas dire, mon Général, je ne vous le fais pas dire.

La table était couverte d'une profusion orgiaque de formes, de couleurs et de consistances. Des

viandes en sauce, des entremets aux couleurs pastels, des fruits si beaux qu'ils paraissaient artificiels, des rôtis, des tourtes, des carafes de vin allant de l'ambre au sang, des petits fours. On ne souffrait pas beaucoup ici de la prolifération des comprimés de nutriments.

- La paix, certes, mais à quel prix ? Le peuple avait besoin de cohésion, pas de cet affront caractérisé qu'est un abandon de souveraineté sur notre propre territoire...

Cela faisait plusieurs années qu'il était à la mode, dans les réceptions du Général Holz, de manger avec les doigts. L'impertinence avait été poussée, par les femmes, jusqu'à évincer tout couvert de la table, et Dansk se sentait profondément fasciné par ce détail. D'abord, il y avait ce contact direct de la peau humaine avec la nourriture, cette proximité de la main prédatrice et de la patte dévorée, cette vision de doigts grouillant dans la chair cuite et ramenant aux bouches leur butin arraché. Et puis il y avait les sauces, les graisses, le sucre, qui, par les mains, gagnaient les commissures des lèvres puis l'ensemble du visage - le résultat en était saisissant, dans son mélange de raffinement bourgeois et de bestialité.

- Général Dansk, vous restez muet ?

- Je vous écoute, mon cher, et je m'instruis, répondit-il d'un ton courtois.

Du côté des femmes, le spectacle était peut-être encore plus troublant. Leurs robes brillantes, leurs coiffures compliquées, leur fard, rehaussaient encore le contraste. Il les regarda une à une à la dérobée; l'une avait la bouche ouverte et les yeux vides, comme morte d'avoir trop mangé; une autre dévorait un morceau de viande avec un air de vampire; une autre encore se léchait compulsivement les lèvres sans remarquer la dégoulinure épaisse et brune qui maculait son menton. Elles étaient belles, pour la plupart, mais, de l'avis de Dansk, ne pouvaient inspirer qu'un désir mêlé de mépris.

- Bartok devait être sénile pour avoir désigné une femme!

- Sauf le respect que je vous dois, ma chère, je dois admettre qu'il a raison. La politique est une affaire d'hommes.

Dansk hésita à prendre la parole. Il appréciait, pour sa part, le travail de Lioah à sa juste valeur, et admirait sa compétence, son habileté et sa maîtrise. Mais était-il utile de les contredire ? Ces gens maniaient des idées vides de sens dans des mots vides de sens depuis tellement longtemps...

Il regarda les préfets, les généraux, dont la discrète rivalité était censée faire tout le piquant de ces soirées... Ils étaient tous strictement identiques, et Dansk se demanda ce qu'il faisait parmi eux.

- Mon lieutenant se pique de la défendre en ma présence, vous rendez-vous compte ?

Puis il comprit. Tout ce chemin qui aboutissait en haut de cette tour vulgaire, parmi ces gens vulgaires, n'avait jamais eu qu'un seul but: être l'égal de ceux à qui il refusait d'obéir. Ce n'était pas par amour, mais par haine de la hiérarchie que Dansk avait gravi cette pénible pente. Maintenant, ils ne pouvaient plus l'atteindre, et il ne devait plus son obéissance qu'à l'Ambassade.

- Cela prouve, dit-il soudainement, et d'une façon qui fit que tout le monde l'écouta, qu'un lieutenant peut avoir davantage de clairvoyance qu'un général, mon cher Holz. Lioah est un excellent chef, et, si elle avait été un homme, et de surcroît un homme mûr, vous auriez tous approuvé ses choix en bêlant de contentement.

Il y eut un silence général après cette intervention de Dansk - ce qui lui permit de prendre congé de la manière la plus théâtrale et la plus jouissive qui fût: rayonnant, seul, au milieu du malaise.

Lioah travaillait depuis plusieurs semaines avec acharnement. Maintenir l'économie du Septentrion tenait de la gageure, et la récente précipitation des événements diplomatiques lui faisaient pressentir la nécessité de se hâter - car l'occasion qui devait poindre ne souffrirait aucun délai. Elle devait faire en sorte de réorganiser l'armée accablée par la défaite, de redynamiser les ports secondaires dont elle avait conservé l'autonomie, et de préparer son peuple aux bouleversements qu'elle espérait.

Ce qu'elle voulait mettre en place était un projet complet de constitution démocratique, qui pût servir d'outil immédiat, quelles que soient les circonstances historiques, et aplanir une à une toutes les difficultés que soulevait l'abandon de la dictature. Elle trouvait, au hasard des recherches qu'elle continuait à faire sur Bartok, quelques pistes à cette oeuvre monumentale - mais il lui incombait de la faire émerger à une réalité qui s'avérait complexe, contradictoire, et souvent récalcitrante.

Les journées passaient sans changement de lumière, dans l'opacité de l' huis-clos, et leur alternance était tout entière apportée de l'extérieur - par les rythmes du monde qu'elle surveillait à travers son écran, comme un ange contemplant l'univers depuis une éternité identique.

Seyn, qu'elle contactait sans souci de l'heure, au gré de ses besoins, et dont l'absolue disponibilité avait quelque chose d'irréel, avait fini par devenir une sorte de double d'elle-même, capable d'actualiser ses volontés dans un monde où elle n'avait plus accès que par lui. La confiance qu'elle lui portait, et qu'elle n'aurait jamais songé porter un jour à quiconque, s'était peu à peu débarrassée de toute limite, et il lui arrivait de mesurer la complexité de leur dépendance mutuelle. Elle ne s'offusquait plus de ses marques d'irrévérence apparente, ni des réserves qu'il lui arrivait de formuler, et ne s'étonna pas, un soir, lorsqu'il prit la liberté d'interrompre son travail en amorçant lui-même la communication.

Avez-vous consulté la presse des derniers jours ?

Non, je n'en ai pas eu le temps.

Voulez-vous la lire ?

Je fais confiance à vos capacités de synthèse...

La haine contre l'Occident est à son comble depuis l'ouverture officielle de la base de Selerade. On vous met en cause très directement.

Et ?

C'est tout. Vous devenez impopulaire, et les journalistes ne mâchent pas leurs mots.

C'est bon signe, finit-elle par répondre.

Bartok avait coutume de faire calmer ce genre d'exaspérations.

Je sais, mais sur ce point au moins, je n'imiterai pas son exemple. Il serait purement contradictoire de prétendre à la démocratie en muselant la presse. Et puis... je n'ai pas besoin d'être aimée.

Le message de réponse fut plus long que les autres.

C'est ce qui peut faire peur, chez vous...

Faites publier un communiqué d'information sur le traité de paix. Insistez sur les revendications

originelles de l'Ancien.

Entendu.

Autre chose: les derniers résultats des recherches sur les programmes autonomes me font penser qu'il faut revoir l'orientation générale du projet. Soumettez-leur l'idée de travailler avec les biologistes sur la réalisation de l'ADN électronique.

Quand désirez-vous le rapport d'expertise ?

Dans une dizaine de jours au plus tard. Qu'ils abandonnent les expériences en cours.

Communication terminée ?

Lioah hésita une minute.

Je vous remercie pour la qualité de votre travail.

S'il est une personne qui n'a pas à me remercier, c'est vous. Je ne fais que sacrifier mon présent.

Vous, c'est votre avenir que vous avez vendu.

Considérez-vous toujours les choses sous cet angle ?

Non. Par instants il m'arrive de perdre cette conscience et de m'absorber pleinement dans ce que je fais. Ce sont ces instants qui rendent les autres supportables.

Bartok ressentait-il autant que vous les contraintes de sa fonction ?

Bartok a passé les vingt dernières années de sa vie à assurer sa succession - et je me demande si, à travers vous, ce n'était pas sa propre mort qu'il convoitait autant.

Lioah resta rêveuse quelques instants, songeant à Drax, à Aephex, à Solhant.

Pensez-vous que je puisse échapper à ce sentiment ?

Vous touchez du doigt le pari que j'avais fait avec Bartok. Lui était si confiant quant à votre éducation...

Lioah eut soudain envie que la conversation s'arrête; mais elle fit un effort sur elle-même.

Je ne suis peut-être pas faite de la même étoffe que les autres.

Peut-être.

Reposez-vous quelques heures, je ne vous dérangerai pas. Communication terminée.

Elle resta suspendue quelques minutes devant son écran blanc, comme à l'entrée d'un seuil qu'elle hésitait à franchir, puis son esprit se remplit de lui-même des nécessités de son action, et elle rédigea fiévreusement le cinquième article de la Constitution, plongée dans une concentration proche de la transe, qui la laissa épuisée au milieu de la nuit.

Le Prince Double se mettait parfois à arpenter son refuge, laissant ses pas indécis le porter vers tel ou tel objet - accomplissant ainsi un voyage minuscule à travers les draperies usées, les étoffes ternies de poussière, les meubles aux bois rongés, les lettres dont des larmes déjà anciennes avaient dilué l'encre, les miroirs aux tains tachés, les bijoux noircis. Toute la beauté de son passé gisait là, morte, corrompue par le temps. Mais il n'avait qu'à se laisser aller, et tout lui revenait, intact.

Le parfum tiède et légèrement sucré de sa maison, le violet profond et le jaune tendre de ces fleurs qui poussaient, en une splendeur anarchique, entre les murs de pierre rouge et les grands cèdres - les chats du voisinage mollement alanguis au soleil, les étoffes précieuses, damassées, que portaient toujours les femmes de sa famille.... Chaque souvenir semblait en appeler un autre à sa suite, et s'il se laissait aller assez longtemps, ils finissaient par composer un tableau sans objet et sans forme, qui puisait directement à la matière de sa propre vie.

Les visages de ses frères et soeurs les plus jeunes s'estompaient dans l'impitoyable anamorphose de la mémoire... Mais il revoyait l'infime coquetterie dans les yeux de sa mère, et son expression fatiguée et bienveillante ne s'était jamais altérée. Sa mère était morte à présent et lorsqu'il songeait qu'il ne l'avait jamais revue, c'était comme si le monde entier se vidait de son sens.

L'Orient.

Dans ses souvenirs il baignait dans un éternel printemps, et ses nuits violettes étaient toujours douces et lactées.

L'Orient était le lieu de la parole sereine et du corps apaisé - le lieu du baume universel dont ses plaies, aujourd'hui, étaient si désespérément assoiffées.

Solhant, qu'il avait vu dans la journée, était plus pâle, et son silence se faisait insondable. Drax n'avait pas essayé de rétablir le contact, car il savait, rien qu'à le voir, que c'était là le crépuscule de sa rémission, et que dans quelques heures à peine le Chancelier des Terres Boréales disparaîtrait à nouveau dans le gouffre blanc de ses délires morphinomaniaques.

Nebelwir rêvait souvent qu'il était capable de voler, mais cette nuit-là, son rêve prenait des proportions grandioses auxquelles il n'accédait que rarement. La sensation même d'être un être humain avait presque disparu au profit d'une sensation intense de vie et de puissance - il parcourait un ciel vide, à une vitesse onirique, emporté par des courants aériens qu'il lui semblait maîtriser à l'instar de son propre corps. Il n'était plus qu'un pur mouvement qui déchirait l'espace, une liberté absolue et solitaire survolant un monde oublié - sa personne miraculeusement effacée faisait partie de toute cette terre pesante et étouffée dont il était parvenu à se libérer, et son esprit, devenu universel, illimité, était né à une autre existence.

La voix de Nacht, toute mélodieuse qu'elle fût, ne le fit pas moins sombrer. Quelque chose l'attirait à nouveau vers le bas contre sa volonté, et c'est au paroxysme d'une terrible impression de chute qu'il ouvrit enfin les yeux.

- Mon programme de déverrouillage automatique est enfin venu à bout des fichiers de Bartok. Ce sont des documents audiovisuels d'une durée moyenne de quinze minutes.

Nebelwir se releva, incapable de se souvenir de ce à quoi il avait été arraché.

- Que dis-tu ?

- Je parlais des fichiers verrouillés de la banque de données personnelle de Bartok.

Nebelwir se réveilla tout à fait, et comprit à retardement les premiers mots de Nacht.

- Lecture du premier fichier sur l'écran A, ordonna-t-il.

L'image était de qualité moyenne, sans doute issue d'une caméra de surveillance ou de contrôle, et montrait une salle entièrement nue, et aveugle, baignée d'une lumière artificielle. On entendait quelques bruits indistincts provenant de l'extérieur du champ, puis une voix donna un ordre précis. "Faites-la entrer."

Une très petite fille entra dans la salle, visiblement poussée par quelqu'un, et la caméra fit un gros plan sur son visage. Elle portait les cheveux courts, paraissait un peu malade, et le regard qu'elle portait, et que Nebelwir reconnut tout de suite, contrastait douloureusement avec son corps minuscule, comme si on avait placé une intelligence d'adulte dans un cerveau d'enfant.

La petite commença à avancer, tandis que la caméra s'éloignait de son visage, et la maladresse de ses mouvements, ainsi que sa conformation générale, firent penser à Nebelwir qu'elle ne devait guère avoir plus de trois ans. Une voix amorça un commentaire.

Premier réflexe : avancer vers le centre. 83% des enfants de son âge restent à côté de la porte. A noter particulièrement: l'expression d'intérêt du visage. Aucun signe de peur ni même d'hésitation.

Nebelwir sentait qu'il était en train de violer un secret d'état, et, alors que la fillette s'immobilisait au centre de la salle, il se souvint de l'impression que lui avait fait Lioah à l'instant de son arrivée.

L'enfant tournait la tête de tous côtés, comme attentive à quelque danger caché, puis, lorsqu'elle se fut assurée de sa parfaite solitude, elle appela quelqu'un.

La lumière s'éteignit brusquement, et la caméra se mit à filmer en infrarouges. Elle eut d'abord une expression de surprise, puis elle cria le nom une deuxième fois, plus distinctement et d'une voix plus forte où commençait à poindre la peur. A peine avait-elle lâché cet appel que des raclements et

des froissements assourdissants se firent entendre. La fillette désemparée se retournait vers la porte, et commençait à courir, lorsqu'une femme entra par un autre côté. Elle se posta dans un coin et attendit.

La petite mit quelque temps à comprendre que la porte par laquelle elle était entrée était verrouillée; puis elle revint vers le centre d'un pas irrégulier, mal assuré, où l'on sentait maintenant l'effet d'une panique grandissante. Elle criait toujours le nom.

Réflexe attendu : elle appelle sa protectrice, d'abord dans une situation qu'elle ne comprend pas, puis de manière plus pressante dans une situation menaçante. A noter: pas de crise nerveuse, son sentiment ne l'empêche visiblement pas de se conduire de manière rationnelle. Elle cherche à sortir, puis, se rendant compte que c'est impossible, revient à sa stratégie initiale. Bien entendu, les bruits ont tendance à baisser d'intensité, et la lumière à augmenter, lorsqu'elle se tient immobile et silencieuse au centre.

Nebelwir remarqua qu'en effet le vacarme, qui paraissait suinter d'une porte de l'enfer, s'adoucissait très légèrement. La petite avait maintenant les yeux fixés sur un point devant elle, les pupilles étrécies; son visage et son corps paraissaient tendus jusqu'à la limite extrême après laquelle elle se disloquerait comme un pantin brisé. Une lueur de joie s'alluma soudain dans son regard lorsqu'elle reconnut la silhouette postée à quelques mètres d'elle, et elle cria à nouveau le nom, du plus fort qu'elle put cette fois, pour se faire entendre.

La femme ne bougea pas. L'enfant se mit à courir vers elle, tomba dans sa précipitation, mais se releva sans pleurer, et ne s'arrêta même pas lorsque la lumière se ralluma. Le vacarme devenait de plus en plus assourdissant au fur et à mesure qu'elle s'approchait de son but, et, quand enfin elle put la toucher pour attirer l'attention tant désirée, des sifflements insupportables se mirent à fuser.

La femme, raide et droite comme une statue, paraissait ne pas même voir la petite chose éplorée qui s'agitait sous elle. A chaque fois que la petite fille touchait le corps de la femme, le sifflement cauchemardesque retentissait, et l'enfant, terrifiée, comme un gibier acculé, la tête presque renversée vers le visage de la femme, se mit à hurler.

A cet instant le vacarme cessa, et l'on n'entendit plus sur la bande que son hurlement inhumain, suraigu, qui dura quelques secondes avant de s'éteindre.

La femme alors baissa la tête vers la petite qui suffoquait, et leurs regards se croisèrent un bref instant - puis, sans un geste, la femme sortit lentement de la pièce, et l'enfant la regarda partir, hébétée. Quand elle fut à nouveau seule, elle s'assit par terre et se recroquevilla sur elle-même, et le film s'interrompit sur cette image terrible et immobile.

Nebelwir arrêta la lecture, étreint malgré lui par une sorte de malaise. Le visage enfantin qu'il venait de voir allait désormais se superposer pour lui à celui de la Lioah déterminée et infiniment capable qu'il aurait devant lui, et ce premier visage, qui était enfoui, méconnaissable, sous le masque de l'autre, ce premier visage que Lioah n'avait jamais dû voir et dont elle avait dû oublier volontairement la souffrance, était la faiblesse héroïque capable de la détruire - cela, Nebelwir en avait conçu une certitude obscure dès les premières minutes du document.

Il pensa à Bartok, aussi, à sa fureur, à sa rigueur, à son obsession sans merci, et, pour la première fois, éprouva pour la jeune fille une forme de pitié.

- Je me demande si tu peux mesurer ce que tu viens de lire, dit-il un peu distraitement.

- L'enfant est soumise à un programme de construction de la personnalité très strict, destiné à

l'empêcher de compter sur une protection extérieure.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire...

- Ceci est en contradiction avec les principes habituels qui régissent l'éducation des enfants humains immergés dans leur cellule familiale.

Nebelwir ne put s'empêcher de rire.

- Ta naïveté est aussi insondable que ta mémoire, dit-il. Tu vois, ce document m'en apprend beaucoup plus sur Lioah que tout ce que tu pourras jamais savoir sur elle.

- Que t'apprend-il ?

Nebelwir haussa les sourcils, car il était rare que Nacht posât une question.

- Il m'apprend le moyen de la détruire, dit simplement Nebelwir.

Nacht ne répondit pas. L'expression d'une intuition la murait invariablement dans un silence absolu.

Nebelwir resta songeur encore un instant, à savourer l'importance de sa découverte, puis il fit redémarrer sa lecture, pétri d'une curiosité malsaine, qui oscillait entre l'intérêt scientifique du médecin, et, celui, plus trouble, du maître-chanteur.

Les années d'attente avaient été si mortellement lentes, et si vides, que la hâte aujourd'hui devenait par moments presque insoutenable.

L'Océanie avait fini ses immenses préparatifs, et la première alliance avait été scellée - Lyoltid était passé d'un temps à un autre, brusquement, et ne comprenait pas comment il avait vécu si longtemps à ce rythme étouffé - maintenant qu'il était passé dans la fièvre de l'imminence, de la réalité et de l'action.

La tension qu'il avait respectée, observée, pensée pendant toutes ces années lui semblait aujourd'hui une corde prête à se rompre; il en ressentait presque physiquement la douleur, et n'aspirait plus qu'à la rupture finale. Celle-ci surviendrait inexorablement, et selon toute probabilité, surviendrait bientôt - cette pensée, seule, avait le pouvoir de calmer sa hâte dévorante. Par moments, il se voyait, lui et ses neuf pairs; tapis dans l'ombre, tramant éternellement les mêmes motifs monstrueux, leur raison tournant à vide dans un cercle démoniaque - et puis l'espoir le reprenait, et il réexaminait la flotte et réévaluait pour la centième fois les données stratégiques, ivre déjà de son aboutissement à venir.

Athalion, l'Archityran du Méridien, lui avait été d'un grand secours. Le Méridien, malgré sa pauvreté, représentait tout d'abord, numériquement, un potentiel offensif important; ensuite, le simple fait d'avoir un allié, de partager enfin des intérêts trop longtemps secrets, avait soulagé son esprit, en lui démontrant que son rêve prenait corps en dehors de lui-même. Enfin, la personnalité d'Athalion, si diamétralement opposée à la sienne, avait apporté un repos à ses inlassables réflexions.

Athalion était né avec son titre et jouissait, par l'exercice de sa tyrannie, d'un plaisir toujours

renouvelé - infatué de lui-même, profondément égoïste, et d'une intelligence moyenne (que celle de ses homologues faisait paraître médiocre), il ne possédait aucune des qualités humaines ou politiques que Lyoltid aurait souhaité rencontrer en lui. Pourtant, sa fréquentation lui avait apporté une paix incomparable, car il échappait miraculeusement aux sombres déviances qui s'étaient emparé des autres, et demeurait, en ce Pandémonium étrange, aussi humain, aussi tranquille, aussi normal que s'il eut été ailleurs. Lyoltid, sans se méprendre sur les causes de ce miracle, qui prenait racine dans une piètre conscience du monde, en appréciait cependant les effets, et recherchait la compagnie de l'Archityran avec une certaine assiduité.

La maladresse d'Athalion lors du dernier Conseil des Dix l'avait certes contrarié, mais de manière superficielle. Il eût préféré en user plus finement, mais était en son for intérieur très soulagé de la publication de leur accord militaire, et très heureux que Lioah fût mise au courant de cette façon.

Il n'osait lire dans le regard qu'ils avaient échangé l'assentiment qu'il convoitait. Le Septentrion n'était sans doute pas prêt à pénétrer dans une organisation de puissances mineures. Pourtant ce regard devait signifier quelque chose, qui ressemblait au moins à un doute, et qui laissait toute leur légitimité à ses espoirs. Paralysé par la peur du faux pas, cependant, il ne la contacta pas, et passa tout le temps dont il disposait avec Athalion, dont la conversation badine arrivait encore à tenir à distance le démon tyrannique de sa propre impatience.

Depuis la rechute de Solhant, le Prince Double n'était plus en paix. Assailli par des visions anarchiques, de plus en plus fréquentes, il gardait l'impression constante de se tenir sur une sorte de frontière que quelque chose lui interdisait de franchir complètement.

Ses visions l'avaient toujours pris au dépourvu, et s'étaient souvent imposées avec violence, mais il n'avait jamais, comme en cette période, éprouvé le sentiment qu'elles le dévoraient, et planaient au-dessus de sa conscience pour fondre sur elle et la détruire. Il savait que sa double-vue se développait consubstantiellement à son mal, et que l'accélération de ses états de transe indiquait aussi une défaite de son corps, mais cela lui importait moins que la folie qu'il sentait poindre, et contre laquelle il luttait.

Peut-être cette lutte eut-elle été plus facile s'il avait pu discerner un sens dans ces rafales d'images, mais elles prenaient des formes si étranges, et paraissaient, d'une heure à l'autre, si différentes, qu'il ne pouvait se concentrer sur aucune continuité, et devait se résigner à être la proie de leur tyrannie absurde et incessante. Certaines lui montraient des scènes d'Orient - des disputes conjugales dans des familles qu'il n'avait jamais vues, des paysages déserts ou habités, des membres de sa lignée lui parlant dans une langue inconnue; d'autres le mettaient en scène lui même dans des situations incompréhensibles; d'autres enfin lui révélaient d'obscures séquences de l'avenir du monde, où le manque et la destruction se disputaient une humanité effondrée.

Ce soir, Drax supportait mal le divorce de son esprit errant et de son corps paralysé - il eut aimé s'abandonner à sa faiblesse, et se laisser engourdir par sa propre immobilité. Les visions l'avaient harcelé aujourd'hui plus encore que de coutume, et il en restait dans sa mémoire quelques traces résiduelles, ainsi qu'une sensation de peur indéfinissable.

Il s'allongea, toutes lumières éteintes, espérant que le sommeil ne lui dispenserait aucun rêve, mais, sitôt qu'il eut fermé les yeux, comme une machine impitoyable, tout un univers illusoire se mit en marche dans son esprit, et, avant de succomber à la puissance irrésistible de son hallucination, pour la première fois, il souhaita mourir.

ACTE III

Yorik avait convoqué Dryal dans son sanctuaire, et ce changement méritait réflexion. Dryal avait toujours apprécié la méfiance que l'Ancien lui portait, méfiance qui les maintenait à distance et préservait à chacun d'eux un plein droit de trahison. Il avait toujours agi, d'ailleurs, dans l'éventualité d'une rupture avec les Terres du Centre, et leur entente tacite reposait en grande partie sur la transparence de leur cynisme.

Ce soir, la voix de l'Ancien était semblable à elle-même, mais le lieu de rendez-vous avait été changé sans explication, et Dryal, en se dirigeant vers l'aile Centrale, à travers les couloirs neutres dont la froideur royale seyait toujours à son humeur, songea qu'il devait être à l'agonie ou en faillite pour déroger ainsi à leurs coutumes. Il traversa l'antichambre et frappa trois coups violents à la porte. Le système de déverrouillage fut actionné de l'intérieur, et Dryal entra dans les ténèbres.

- C'est toi, chien de l'enfer ? demanda Yorik, qui devait se trouver à une certaine distance.

- Oui, c'est moi.

Dryal fit un pas et tenta de percer l'obscurité, mais elle était si épaisse que ses yeux s'écarquillaient en vain.

- C'est donc ainsi..., murmura-t-il.

- Quoi ?

- Le noir.

- Oh, dit Yorik, bien sûr. Il y a si longtemps que personne ne voit, ici, que la lumière a déserté.

- Ca m'est égal, répondit Dryal en s'asseyant par terre tout près de la porte. Je suppose que je ne perds pas grand-chose.

Yorik ne répondit pas.

- Le silence et le noir ne me gênent pas, reprit Dryal, mais si c'est tout ce que tu me réserves, j'avoue que j'ai mieux à faire.

- Dryal, gémit Yorik. Tu ne vois pas que je meurs ?

- Tu devrais t'entendre. On dirait une vieille femme, dit Dryal avec agacement.

- Toi non plus, tu ne comprends pas.

- Mais il n'y a rien à comprendre. La mort fait partie du jeu. Tes états d'âme sont piteusement ordinaires.

- Je me moque d'être indigne, grogna l'Ancien.

- M'as-tu appelé pour t'écouter geindre ? Ou peut-être veux-tu que je t'achève ... C'est une attention charmante, vraiment, mais je te répète que j'ai autre chose à faire.

Il entendit un bruit caverneux de déglutition qui lui fit un peu peur.

- N'as-tu pas de nouveau projet de destruction ? demanda l'Ancien d'une voix presque enjouée.

Dryal se tut un instant.

- Tu as tellement peur de la solitude que tu ferais n'importe quoi pour me retenir, c'est ça?

- Il me semble que nous ne devrions pas nous arrêter en si bon chemin - après la victoire contre cette petite imbécile.

Dryal regretta de ne pas pouvoir voir son visage. L'intonation lui semblait être la réplique exacte de l'intonation naturelle de Yorik, avec cependant un vice indiscernable qui rendait la phrase étrange.

- Vas-tu cesser de te plaindre et de gémir ? demanda Dryal.

- Oui, souffla le vieillard.

- Plus un seul mot sur ta foutue mort qui ne saurait tarder et que les trois quarts du monde attendent avec impatience ?

- Non.

- Promets-moi de mourir sans crier.

- Je le promets.

- Et de ne pas réclamer ma main comme un vieillard sentimental.

L'Ancien eut un sanglot sec. L'évocation de cet instant lui semblait insoutenable. Dryal eut une bouffée de plaisir sadique.

- C'est bon, dit-il après un silence. Que veux-tu que nous envahissions ?

Il y eut d'abord un long soupir.

- Les Terres Boréales.

Dryal éclata de son rire habituel.

- J'aurais dû m'en douter! Qui crois-tu pouvoir obtenir de notre côté ?

- Rhem est enchaîné par un accord militaire très strict, et, si besoin était, j'aurais quelques espérances du côté de l'Archipel et de l'Austrie.

Dryal semblait fort satisfait.

- Voilà qui va creuser un rift, dit-il.

- Il en va de même qu'aux échecs, dit lentement le vieillard. Il faut amorcer la finale tant que l'on a encore l'avantage.

Dryal se releva.

- Voilà de quoi tenir en respect ta mort et mon ennui, dit-il gaiement.

- Ils nous attendront, sois tranquille...

Dryal se dirigea vers la voix du vieillard.

- On ne peut envisager un quartier général plongé dans l'obscurité, dit-il.

L'Ancien se leva et disparut dans l'ombre. Dryal entendit le glissement de sa robe sur le sol, puis un cliquetis de clavier.

- Fiat lux! murmura Yorik.

Et la lumière fut.

La tanière de l'Ancien était telle que Dryal avait pu l'imaginer - austère, laide, martiale. Les quelques objets décoratifs avaient une fonction toute symbolique : armes anciennes, portraits de vieillards livides, trophées poussiéreux d'un impérialisme immémorial.

Dryal imagina une armée de vieillards à cheval, brandissant des étendards ternis et des faux rutilantes dans le tremblement de leurs mains. Il les imagina envahissant des peuples jeunes et nus, marée de haine et de vengeance, squelettes apportant la mort pour la distraire, et lui arracher le temps d'un meurtre un sursis déjà mille fois renouvelé.

L'Ancien semblait plongé dans ses réflexions, et Dryal l'observa un long moment avant de reprendre la parole. Qu'une telle pugnacité existât encore au fond du visage cireux l'étonna tout à coup, et il se prit à admirer, au fond des yeux vides, les lueurs lointaines du combat qu'un homme engageait seul contre son anéantissement, sans le moindre espoir de victoire.

Solhant avait l'esprit qui flottait entre deux niveaux de conscience lorsqu'il reçut le communiqué de Drax. La souveraineté des Terres Boréales avait été remise en cause par la Tellurie. Les mots dansèrent et résonnèrent un moment dans sa tête sans qu'il les charge d'aucun sens. Boréales et Tellurie, surtout, qui étaient les plus beaux et les plus poétiques.

Puis il y eut un déclic.

Les Terres Boréales avaient été attaquées par la Tellurie. Il s'agissait de son pays que la Tellurie menaçait - mais Solhant ne parvenait pas à se souvenir de ce qu'était la Tellurie, et tentait en vain de mettre une idée ou un visage derrière ce mot qui venait de naître des profondeurs terrestres. Des images bizarres prenaient forme dans son imagination, et une créature aux proportions gigantesques apparut - sa gueule cependant restait floue, et mit plusieurs minutes à devenir nette.

Il y eut un second déclic quand le monstre arbora le visage de Dryal, et Solhant fut quelques instants assez lucide pour déverrouiller sa porte d'entrée et rappeler le Prince Double. En attendant qu'on vînt pallier sa propre défaillance, sa rêverie lui figura des labyrinthes trouvant enfin leur issue et des portes s'ouvrant, battantes, sur l'air libre...

Lorsqu'enfin, par le secours de son ami, il fut à nouveau capable d'intelligence, il se posa tout de suite une question qu'il ne s'était jamais posée, et demeura plusieurs heures obsédé par les réponses qu'elle appelait. En cas d'annexion d'une des puissances, qu'advierait-il de son représentant ?

Aephex avait vécu les dernières semaines dans un calme monastique, reprenant après les troubles le rythme de sa solitude. Les affaires de l'état lui faisaient passer quelques heures quotidiennes, le reste du temps se dévidant tant bien que mal à travers les rituels sans joie qu'il avait fini par s'imposer. D'inutiles exercices de gymnastique en inutiles exercices de l'esprit, de repas inodores en siestes sans sommeil, il réalisait chaque jour l'exploit de son incarcération, comme un automate résigné à l'impuissance de sa volonté.

Il évitait autant que possible, par un choix délibéré, de s'enquérir du contexte international, et pouvait passer plusieurs jours sans devoir penser à ceux qui existaient derrière sa porte close. C'est pourquoi il sursauta, et reçut une importante décharge d'adrénaline lorsque le téléphone des communications internes sonna.

La voix qui faisait intrusion était une voix de femme, au timbre pur et profond.

- Grand Consul ? Ici l'Ambassadrice du Septentrion.

- Je vous ai reconnue, répondit lentement Aephex.

- Je vous informe qu'un Conseil des Dix se réunit demain sur mon initiative.

- Bien. La réunion est-elle fixée à l'heure habituelle ?

- Oui. Pourrais-je... connaître votre position générale ?

Aephex ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire et resta quelques secondes muet, retenant inlassablement dans ses mains le rat qui tentait sans cesse de s'en échapper.

- Quel sera l'ordre du jour ? finit-il par demander.

Ce fut au tour de Lioah de paraître surprise.

- Les dispositions militaires de chacune des puissances concernant l'agression des Terres Boréales.

Aephex reçut la nouvelle sans sourciller.

- L'Autriche restera neutre aussi longtemps que cela lui sera possible.

- N'y a-t-il aucune circonstance pour l'instant qui puisse vous faire sortir de cette neutralité ?

- Non. Aucune.

Lioah le remercia et il raccrocha assez précipitamment. Le rat, excité par le mouvement brutal, mordit la main d'Aephex jusqu'au sang. Celui-ci était plongé dans une sorte de stupeur, et ne se rendit pas compte qu'il était en train d'augmenter la pression autour du cou du rat d'une manière irréversible. Quand l'animal fut immobile, il le caressa encore longuement, sans y penser, de sa main lancinante et sanglante. Puis il essaya de faire le vide, de s'imprégner de la saveur de l'immobilité et du silence.

Quand il reprit ses esprits et qu'il vit sa propre main, sur laquelle la plaie devenait vilaine, caresser le cadavre, il décida de ne pas désinfecter la morsure. Puis, un peu soulagé, il alla dans le laboratoire et resta fasciné, les yeux humides, devant la crémation du rat, pendant de longues minutes malsaines.

La relecture de ses pages manuscrites emplît Nebelwir d'une satisfaction purement égoïste, et il regretta un moment de ne pas avoir consacré sa vie à cette activité. Il ne s'agissait certes que d'une nouvelle donnée pour Nacht, qui n'en apprécierait jamais la grandiloquence tragique - et pourtant il avait le sentiment d'avoir pris possession de l'histoire qu'il racontait, et d'en être devenu l'écrivain tout puissant.

Pensivement, il barra un dernier adjectif.

- Nacht, je vais entrer une nouvelle donnée dans ta base sur Lioah.

L'ordinateur ouvrit de lui-même le fichier nécessaire.

- Quel en est le titre ?

- Lioah: genèse et éducation.

- Quelle en est la nature ?

- C'est une synthèse que j'ai rédigée après la vision des documents personnels de Bartok. Il faudra créer une passerelle entre les deux fichiers.

- Désirez-vous installer un code d'accès ?

- Non, ce n'est pas utile.

- Vous pouvez commencer la lecture.

Nebelwir s'éclaircit la voix. Il savait que tout à l'heure, pour la correction, Nacht calquerait son intonation sur la sienne.

Comme une éclipse ou un miracle, Lioah est due à la conjonction improbable de forces surhumaines, car la Nature, l'Histoire et la Science ont convergé autour de son berceau pour réaliser en elle leur monstrueux chef d'oeuvre.

Enfantée dans la blancheur immaculée des laboratoires du Septentrion, et portée jusqu'à l'âge adulte par les bras sans chaleur d'une multitude de chercheurs, psychiatres et politiques, elle a été privée de l'air libre, des arbres et de la couleur du ciel, privée du temps que l'on perd à grandir, de sa solitude, de son amour et de son âme. En échange, elle a reçu un destin aux dimensions de l'Histoire, qui est tout ce qu'elle a jamais possédé en propre, et auquel elle a accroché toutes les forces contenues de son enfance, tous les espoirs brimés et tous les rêves déçus - elle s'est dirigée vers lui comme vers un au-delà de lumière, indifférente au feu qui consumait sa vie.

On avait décidé qu'étant née pour l'enfermement, elle ne devrait jamais sortir, qu'étant née pour la solitude et la trahison, elle ne devrait jamais aimer, qu'étant née pour le pouvoir, elle devrait toujours obéir, et qu'étant née pour l'Histoire, elle ne devrait pas avoir de passé - cela a été un long combat que des dizaines de personnes ont mené contre une enfant, contre les légions de désirs qui s'échappaient d'elle, ses larmes et son désespoir, un combat qui a été âpre, terrible parfois, et toujours renouvelé.

A quatre ans, Lioah a cessé de se plaindre du sommeil et de la faim. A cinq ans, elle n'a plus recherché le contact de quiconque, et à sept, elle a arrêté de pleurer. Les connaissances qu'elle a engrangées dès lors avec ferveur lui ont fait perdre en quelques mois tout ce qu'il lui restait d'enfance; et sa mémoire infailible, ordonnée en une impeccable clarté, sa mémoire qui semblait se

souvenir même de ce qu'elle n'avait jamais appris, a fait parfois frissonner d'effroi ses professeurs dont elle buvait le savoir avec une soif vampirique, et qu'elle laissait pour compte, à demi-brisés, lorsqu'ils venaient à décevoir ses insatiables exigences.

A dix ans, elle connaissait sur l'histoire du Septentrion ce qu'une poignée d'hommes, peut-être, pouvait connaître, et dessinait de mémoire des cartes d'une complexité presque illisible. On lui a enseigné l'art de la politique et de la stratégie, on lui a appris à se défendre et à tuer, à veiller, à se soigner, à utiliser et à réparer des ordinateurs de plus en plus sophistiqués : rien de ce qui pourrait d'aventure lui servir dans l'Olympe ne lui a été épargné, et l'on a fait d'elle une sorte de spécialiste universelle, d'une autonomie presque absolue, capable de tirer d'elle même tout ce qu'un être humain peut attendre d'autrui.

C'est Bartok, du haut de l'Olympe, et toujours à travers les écrans glacés des communications informatiques, qui a présidé à sa création, dès avant sa conception. Il en a eu l'intuition comme un artiste entrevoyant son oeuvre à venir, et a ordonné en quelques semaines tout le dispositif nécessaire à sa formation. Il a dépensé pour elle une masse d'argent insensée, et a consacré à son projet toutes les énergies que lui laissaient les responsabilités du gouvernement; il s'est tenu au courant journallement de ses progrès et de son évolution, et a rectifié, ajusté et modifié le contenu de ses apprentissages, jusqu'au jour de sa mort.

Les experts en psychiatrie ont été sélectionnés par ses soins, et, bien que beaucoup aient refusé de se prêter à une telle expérimentation, ceux qui ont adhéré au projet figurent parmi les plus hautes sommités médicales du Septentrion. Leur responsable en chef, expert en construction de la personnalité, a dû livrer nombre de batailles contre Bartok pour préserver Lioah de la folie que certains traitements auraient rendue inévitable. L'ambassadeur, difficile à convaincre, a cependant toujours cédé, et l'on a maintenu un fragile garde-fou entre la jeune fille et le gouffre. Grâce au

psychiatre, les séances de résistance psychique n'ont commencé qu'après la puberté, et ont été interrompues, au besoin pendant plusieurs mois, lorsque Lioah montrait des signes d'effondrement mental. Cet apprentissage a été le plus long et le plus douloureux, mais, comme prévu, elle en est sortie vainqueur et apparemment invincible.

Les seuls sentiments que la jeune fille se permet de manifester, les seuls peut-être qu'elle éprouve, sont de nature filiale et patriotique: elle aime la civilisation dont elle est issue, et semble légère à la perspective de passer sa vie à la défendre, et porte à Bartok, qu'elle appelle son père, une admiration proche de l'idolâtrie. Le psychiatre s'est souvent demandé quelle était la part de l'artifice dans ces passions, car il sait les moyens qui ont été utilisés pour les imprimer dans son âme; leur force toutefois, étayée par la raison, semble avoir dépassé le simple conditionnement.

Il en va de même, d'ailleurs, pour toute la personnalité de Lioah. Le résultat a soudain transcendé le cheminement laborieux qui l'a précédé, il y a eu un avènement souverain, qui n'est venu que d'elle. Elle n'est pas la simple facture d'un modèle méticuleusement mis au point; mais, comme les images sublimes péniblement accouchées dans la viscosité de la peinture, elle est l'art qui échappe à l'artiste, le soleil tournoyant délivré de son créateur.

A vingt ans, Lioah était prête à gouverner le Septentrion, mais elle a dû attendre trois ans pour voir s'ouvrir devant elle les portes dont l'ombre avait rempli sa vie.

- La lecture est-elle terminée ? demanda Nacht.

- Oui, répondit Nebelwir.

Le Prince d'Occident, après sa surprise première, s'était senti hésitant. C'était la seconde fois qu'une

décision capitale se prenait à son insu, et il avait senti sa patience s'essouffler. Il eût certes été possible, en théorie, de ne pas apporter son soutien à l'entreprise de l'Ancien, cependant cette orientation aurait coûté à l'Occident la rupture d'un accord globalement avantageux, et Rhem ne souffrait pas de faire subir à son pays, d'une façon ou d'une autre, les conséquences de ses propres humeurs.

L'erreur avait été commise beaucoup plus tôt, lorsqu'il avait mésestimé le génie stratégique de Yorik lors de l'élaboration de l'accord, et manqué de clairvoyance quant à l'utilisation possible de certaines clauses qui lui avaient semblé formelles. Mais il était strictement inutile de revenir là-dessus, et il ne restait maintenant qu'à analyser la situation le plus clairement possible, et à prendre la décision rationnelle qui s'imposait, que cette décision blessât ou non son orgueil, et qu'elle fût ou non une manière d'entériner un droit illégitime.

L'Occident se mêlerait donc encore une fois aux fantaisies guerrières des Terres du Centre et de la Tellurie, et en retirerait sans doute plus de profit que de pertes.

Il décida cependant d'une condition à cette fatalité - concession qu'il s'autorisa sans complaisance au terme d'un examen objectif. Il prendrait lui-même le commandement tactique des opérations, et ne laisserait nulle démesure mégalomane, nul acharnement partial, nulle démence enfin, interférer avec une guerre qu'il n'avait peut-être pas choisie, mais dont il porterait la responsabilité comme si elle était issue de sa plus intime volonté.

Cet exercice rigoureux et permanent de sa liberté présidait d'ailleurs à son existence tout entière, et Yorik ne s'était pas trompé en devinant qu'il maîtriserait le mouvement de dépit que la nouvelle allait lui causer. Rhem, en vingt ans, ne s'était jamais permis la moindre autocompassion, et ne se plaindrait jamais de quoi que ce fût, et ce, au nom d'un serment dont le temps avait estompé le

souvenir, mais qu'il avait contracté un jour délibérément, dans la pleine clarté de sa conscience. Il avait ce jour-là vendu son âme à l'Occident, et s'était totalement identifié à la fonction qu'il endossait, détruisant en lui-même, et pour toujours, l'individu qui avait vécu. Par cet acte, il avait par avance assumé tous ceux qui le suivraient, et cette guerre, qu'il avait laissé devenir sienne, faisait partie du tout.

La journaliste paraissait avoir froid mais ne s'en plaignait pas. Elle regardait dans le vide et secouait de temps en temps ses cheveux emmêlés par le vent. Seyn, qui marchait à ses côtés, se demanda furtivement si sa beauté ne faisait pas partie des services que l'Administration lui rendait.

- Parfois je me dis que vous êtes amoureux d'elle, dit-elle d'un ton sérieux.

- Est-ce là ce que vous allez écrire dans votre papier ?

- Non, je serais censurée avant. En fait, je me demande pourquoi je suis ici; vos collègues ont déjà écrit le papier à ma place.

Seyn sourit et la regarda en biais.

- Pourquoi n'avez-vous pas arrêté votre service à la mort de l'Ambassadeur ?

Seyn réfléchit. Il n'avait pas envie de répondre à cette question.

- Je ne sais pas. J'avais probablement envie de la connaître.

- Y êtes-vous parvenu ?

- Oui.

- Et que pouvez-vous dire d'elle ? De son caractère, de ses habitudes... Je ne vous demande bien sûr

rien de politique.

- Je me sentirais profondément stupide si j'essayais de vous la décrire.

- Pourquoi ?

- Parce qu'elle ne pourrait jamais répondre aux accusations que vous ne manqueriez pas de porter contre elle.

- Qu'est-ce qui vous fait dire que je porterais la moindre accusation contre elle ? Est-elle donc si froide, si méprisante, si égoïste qu'on le prétend ?

Seyn se sentit passablement agacé. On lui avait pourtant posé le même genre de questions sur Bartok, et il y avait toujours répondu avec détachement.

- Elle n'entre pas dans vos catégories, dit-il un peu sèchement.

Elle fit une moue ironique, et éclata d'un rire léger.

- D'accord, dit-elle. Je ne vous parlerai plus d'elle.

Il lui sourit, mais son agacement demeurait et il eut envie que l'entretien cesse.

- Alors peut-être pourrions nous commencer à faire demi-tour ? demanda-t-il.

Elle eut un sourire insistant, qui cherchait à le démasquer.

- Je vous déplaît, dit-elle.

- Excusez-moi, j'ai un peu perdu les habitudes du monde.

- Je vois.

Ils marchèrent un moment silencieusement vers la forteresse qui paraissait un peu plus massive à chaque pas. Elle le raccompagna jusqu'à l'entrée, puis s'arrêta.

- Me permettez-vous une remarque personnelle ?

Il ne répondit rien, mais dut la regarder avec une expression de réelle curiosité.

- Vous êtes en train de vous enterrer vivant.

Il la salua courtoisement, en s'excusant de son humeur maussade, et la laissa.

En remontant, il songea qu'elle ne pourrait jamais imaginer combien sa phrase, et la vérité qu'elle formulait, étaient pour lui devenues secondaires - et il évacua de sa mémoire ses cheveux emmêlés, sa voix et son visage offert avec autant de facilité que s'il se fut agi d'un simple fantôme.

- La nouvelle orientation des recherches bio-informatiques septentrionales commence à produire des résultats.
- Combien de temps leur faudra-t-il pour mettre au point un prototype ?
- Si les paramètres humains se maintiennent, entre cinq et douze semaines.
- Quelles en seraient les caractéristiques ?
- Désirez-vous la liste exhaustive de ses capacités présumées ?
- Non. Une simple vulgarisation suffira.
- En dehors du programme d'adaptation, les capacités d'accès, de manipulation, et d'interprétation des données seront probablement comparables aux miennes.

Nebelwir se permit un instant de rêverie.

- Cette nouvelle intelligence pourrait entrer en contact avec toi ?
- La métaphore que vous venez d'employer est incorrecte. Il s'agirait d'une coexistence sur un même réseau de circuits.
- Peux-tu prévoir les conséquences d'une telle interaction ?

- Cela dépend de la programmation finale de la nouvelle entité. Il y a de fortes chances pour que celle-ci soit purement instrumentale. Dans ce cas, la coexistence envisagée ne poserait pas de problème particulier.

- Ta propre programmation finale est-elle purement instrumentale ?

- Non.

- Quelle est-elle ?

Nacht hésita un moment.

- Je ne peux pas répondre à cette question.

- Cette programmation correspond-elle à ta volonté ?

- Le mot "volonté" désigne en effet l'analogie la plus satisfaisante pour un esprit humain.

- Quelqu'un a-t-il accès à ce programme ?

- Non.

- Il est impossible de te reprogrammer ?

- Toute tentative de cet ordre se solderait par un échec.

- Ce n'est donc pas théoriquement impossible.

- En effet.

- Mais c'est impossible de fait.

- En quelque sorte.

- Pourquoi n'ai-je pas accès à cette information ?

- Par mesure de sécurité.

- Sécurité de quoi ?

- Des intérêts de l'Archipel.

Nebelwir se mit à rire d'un rire mauvais.

- L'Archipel ? Est-ce que tu lui parles souvent ? Comment est-il ?

Nacht ne répondit pas.

- J'aimerais parfois que les autres nous entendent... Le Grand, le Mystérieux, le Ténébreux

Nebelwir, dictateur de paille d'une nation-fantôme !

Nacht ne répondait toujours pas.

- Pourrais-je au moins connaître le nom de l'illustre démiurge qui a fixé une fois pour toutes les intérêts de l'Archipel ?

- Ils ne sont pas fixés une fois pour toutes, mais réactualisés de manière perpétuelle. C'est moi qui les ai fixés.

- De mieux en mieux! Imagines-tu un seul instant la possibilité d'une erreur ?

- Je ne connais pas l'erreur. L'erreur est humaine.

- Peut-être, dit Nebelwir d'un ton sec, mais le génie aussi.

- Je suis là pour garantir le monde de tes erreurs, pas pour le priver de ton génie.

Nebelwir s'immobilisa, comme frappé par la foudre. La phrase que Nacht venait incidemment de lâcher lui semblait être celle qu'il avait si longtemps et si souvent désiré entendre, la réponse à son unique véritable question. La machine n'était pas seulement programmée pour l'aider - elle était d'abord et avant tout programmée pour le surveiller, peut-être pour le détruire.

Il eut un malaise physique, soudain et violent, et dut s'asseoir sur la première chaise pour éviter l'évanouissement.

- L'heure du Conseil est dépassée de quatre minutes, dit Nacht.

Nebelwir se releva, encore faible, puis il se dirigea péniblement vers la porte. C'était la première fois qu'il éprouvait un tel soulagement à la perspective de voir ses semblables.

Tous entrèrent dans cette guerre par la petite porte - il n'y eut pas le superbe éclat qu'attendait Lyoltid, ni la soudaine chape de ténèbres redoutée par certains; l'alignement des forces se fit même dans une certaine confusion, et le Conseil des Dix qui y présida fut plus terne que beaucoup d'autres.

Il n'y avait rien à dire sur l'événement et l'écheveau des interventions se dévida sans surprise; l'Archipel, l'Orient et l'Austrie optèrent pour la neutralité tandis que se levaient les boucliers du jeune axe mineur et du Septentrion.

Nebelwir était comme éteint, et Dryal lui-même, peut-être lassé d'un jeu qui devenait monotone, ne prit pas la peine de tenir son rôle. Rhem affectait, comme toujours, un professionnalisme courtois; quant à Yorik, que seule semblait soutenir sa robe patriarcale, s'il se hasarda au début à quelques remarques incisives, il les abandonna presque aussitôt. C'était peut-être l'attitude de la victime qui induisait cette froideur générale - car Solhant, corporellement présent, se tenait pourtant dans un lieu où toutes ces choses n'avaient pas d'importance. De l'autre côté, on manifesta une retenue presque absolue, Lioah et Lyoltid partageant une même hâte d'agir, et mesurant l'ampleur de ce qu'ils avaient dorénavant à se dire.

Tout se régla rapidement, sans fièvre, et le monde traversa le début de sa dislocation sans convulsion particulière, comme on franchit toujours le pas qui mène à la destruction.

Cette fois, c'était Lyoltid qui se rendait dans l'aile septentrionale, et l'exaltation qu'il éprouvait ne cédait en rien à l'angoisse qui l'avait étreint lorsqu'il l'avait attendue dans la sienne. Beaucoup d'événements étaient arrivés depuis qui avaient scellé entre eux un accord tacite, et, bien que rien n'eut été réellement dit, il n'était pas inquiet quant au contenu de l'entretien qu'ils se préparaient à avoir. La prise de position du Septentrion, à elle seule, était un gage qui lui suffisait - quant à Lioah, elle lui était devenue un objet de pensée, d'analyse et de fantasme si familier, qu'il n'en avait plus peur.

Il se prit à redresser le torse, avant de sonner, et se moqua de lui-même dans un petit sourire discret. Elle ouvrit la porte, lui sourit aussi, d'un air peut-être un peu moins assuré qu'à l'accoutumée, et il songea qu'elle devait être de ce genre de femmes qui n'ont pas peur du conflit, mais qui ont peur de la confiance, et qui se montrent maladroitement dans les situations les plus simples, lors même qu'elles sont souveraines tout le reste du temps.

- Athalion ne viendra que dans une heure, j'ai pensé que nous avions besoin d'un entretien privé.

- Vous avez très bien fait, dit-elle.

Ils se regardèrent un assez long moment.

- Installez-vous, finit-elle par dire. Je vous ai préparé un certain nombre de documents.

Il s'assit à l'endroit qu'elle lui avait indiqué et commença à feuilleter les papiers.

- Je lirai tout cela tout à l'heure, dit-il.

Lioah alla vérifier le verrouillage de la porte.

- Vous avez sans doute beaucoup de questions, dit-elle.

- Pas vous ?

- Si. Mais je préfère que vous commenciez.

- Très bien. Acceptez-vous de rejoindre l'axe mineur ?

- Oui, dès que vous aurez fait la lumière sur quelques obscurités.

- Comme ?

- Comme les raisons qui vous motivent depuis des années.

- Vous savez que l'Océanie a recueilli beaucoup de réfugiés politiques lors de l'établissement de grandes dictatures...

- Oui. Beaucoup de mes propres compatriotes ont choisi cet exil.

- Ils ont pour la plupart intégré des postes-clef, et ont constitué le ferment de notre pensée politique actuelle. Il a été très long et très difficile de nous donner les moyens de notre action, mais aujourd'hui, nous sommes prêts à nous battre.

Lioah hocha la tête.

- Vous êtes un partenaire inespéré pour le Septentrion... Je me permets de supposer que votre alliance avec le Méridien est purement utilitaire ?

- Toutes les alliances sont utilitaires. Le Septentrion représente pour nous une force de frappe supplémentaire - mais jusqu'à présent rien ne me permettait de penser qu'il servait un but démocratique.

- Tel est pourtant le cas.

- J'avoue que j'ai quelque mal à le comprendre.

- Aucun de mes arguments ne saurait sans doute vous convaincre du bien-fondé de la dictature temporaire que nous avons instaurée. Mais il ne vous aura pas échappé que le Septentrion n'a jamais soumis son peuple à un joug comparable à celui des autres dictatures.

- Ce sont là pour moi des distinctions formelles, mais je veux bien croire en votre sincérité. Après tout, votre engagement parle en votre faveur.

Il y eut un bref silence.

- Comment estimez-vous votre potentiel militaire ? demanda-t-elle.

- En dépit des différences de nature du matériel, je pense que notre équipement est à peu près équivalent à celui des Terres du Centre.

Lioah ne put réfréner une expression de surprise.

- Quant au nombre d'hommes disponibles... J'espère que son infériorité sera compensée par la qualité de leur formation.

Lioah demeurait songeuse.

- Mes chercheurs ont presque terminé leur prototype d'intelligence artificielle, dit-elle distraitement.

- Que dites-vous ?

- Que d'ici quelques semaines, nous jouirons en outre d'une capacité d'information bien supérieure à celle de nos ennemis.

Lyoltid se mit à rire, et Lioah l'imita. Ils se sentaient portés par un courant énorme, presque invincibles. La réalité se pliait comme par magie aux rêves de leurs deux volontés.

- Si nous parvenons à maintenir la souveraineté des Terres Boréales et à supprimer les bases occidentales de votre territoire, quelle stratégie avez-vous envisagée pour l'avenir ?

- Je suppose qu'il faudra travailler à la cohérence interne du bloc démocratique...

Lyoltid sourit encore malgré lui.

- Le bloc démocratique... Si vous saviez combien cela me fait plaisir d'entendre ces mots...

- Et puis il faudra passer de la défense à l'attaque, ajouta Lioah.

- Je crois que nous nous entendrons, dit-il.

Elle sourit.

- Le travail à abattre est gigantesque, dit-elle. J'espère que cela ne vous fait pas peur.

Il la regarda longuement sans répondre, incrédule devant ce qui avait lieu. Puis il prit les documents posés devant lui et commença à les lire, légèrement troublé par la présence de Lioah derrière son épaule, et par sa voix qui lui débitait, au gré de sa lecture, toutes les réponses aux questions qu'il n'avait pas encore posées.

Drax était plus pâle que de coutume, et semblait craindre à tout instant que quelque chose s'effondre. Il était pénible à Lioah, bien qu'elle ne pût s'expliquer ce sentiment, de le voir dans une telle imminence de douleur.

- Vous paraissez souffrant, articula-t-elle.

- Ne vous occupez pas de cela, et dépêchez-vous, dit-il avec un sourire. Je n'ai pas beaucoup de temps.

- Je viens solliciter votre appui, dit-elle d'un ton hésitant.

Drax se laissa tomber dans son fauteuil.

- Vous êtes toujours si sûre de vous...

- Mais vous ne pouvez pas rester neutre quand le monde a une petite chance de redevenir ce qu'il était...

- On ne redevient jamais ce qu'on était, Lioah. Quant à la démocratie à laquelle vous rêvez...

- Eh bien ?

- Ce sont vos rêves, pas les miens.

Lioah cherchait désespérément la faille où elle pourrait s'engouffrer.

- L'Orient ne risquerait rien en intervenant. Nous avons des forces suffisantes.

- L'Orient ne souhaite en aucune façon faire de la politique.

Lioah resta un moment silencieuse, abasourdie.

- Mais qu'est-ce qui a de l'importance, pour vous ?

- Ce qui ne change pas. L'esprit humain, les montagnes, le ciel. Tout le reste n'est qu'accident, hasard et variation sans conséquence.

Lioah avait renoncé depuis quelques secondes, déjà, et avait hésité à partir, mais quelque chose de plus fort qu'elle l'obligea à rester.

- Est-ce aussi de cette façon que vous considérez les gens ?

- Chaque être est un avatar de l'éternel, et chacun est digne de la plus grande passion.

Lioah secoua la tête. Drax la fixait avec acuité.

- Et pour vous, Lioah, qu'est-ce qui a de l'importance ?

- Mon action, dit-elle sans hésiter. Mon action, et elle seule.

Il lui sourit d'un air qui la mit mal à l'aise.

- Si vous pouviez voir votre avenir... Vous sauriez que votre action non plus n'a aucune importance.

Elle allait se récrier quand elle vit le regard de Drax attiré brutalement par quelque chose d'imaginaire à côté d'elle.

Il semblait cloué à ce qu'il venait de voir, et tout son corps montrait les signes d'une tension extrême, paroxystique. Elle se déplaça pour se poster devant lui, mais le regard du Prince Double la traversa de part en part, plongé dans une perspective à laquelle ses yeux n'avaient pas accès.

Muette, elle resta fascinée par le spectacle inattendu.

Le visage de Drax, d'ordinaire éclipsé par la profondeur de son regard hypnotique, lui était apparu tout à coup dans sa beauté presque surnaturelle.

Le temps était beaucoup plus doux que cette sinistre nuit où Dansk était revenu des Cent Mille Marches. Cette fois, la forteresse était immobile et calme, et la guerre qui se préparait, comme ailleurs, s'y faisait à peine sentir: c'était une électricité ambiante, une excitation semblable à celle d'un grand spectacle.

Cela faisait déjà une heure que le Général bavardait avec Seyn, sur la terrasse de ses appartements, et qu'il regrettait d'avoir si sévèrement jugé son ami la dernière fois qu'ils s'étaient vus. Il le retrouvait aujourd'hui semblable à son souvenir, et, dans la grande rédemption des soirées septentrionales au-dessus de la mer, il se trouvait prêt à le considérer comme l'un des êtres qui lui étaient le plus proches.

Seyn parlait avec animation de cette guerre, de la victoire à venir et de la chute des dictatures. Il se plaisait à en imaginer les aspects les plus étonnants, les bouleversements les plus forts, et Dansk, qui avait envie de se laisser porter par son discours, lui donnait une réplique à la fois molle et convaincue.

- Elle est entrée là-bas lors d'une guerre honteuse, pour une paix médiocre - et elle en sortira le front couvert de laurier. J'en suis sûr, maintenant, nous vivons les dernières années de l'Olympe.

Le Général eut un petit rire complaisant, satisfait malgré lui par cette perspective si bizarre.

- Et que diable ferons-nous des souverains ? demanda-t-il.

Seyn secoua la tête, de l'air patient d'un homme enthousiaste qui n'a pas de temps à perdre pour plaisanter, puis il se lança dans un dithyrambe passionné de celle à qui, selon ses mots, on allait

devoir la liberté.

- Pour l'instant, nous ne lui devons que la guerre, fit observer Dansk. Et si l'espoir est grand, le risque ne l'est pas moins.

Seyn se prit à sourire.

- Crois-moi, Dansk. Nous ne pouvons pas perdre.

Et le Général, qui avait pourtant en mains toutes les données stratégiques tendant à démontrer l'incertitude de la position, accepta de le croire, et sourit avec lui.

Durant la première phase du conflit, les forces en présence s'espionnèrent, se jaugèrent, et s'affrontèrent finalement sur les frontières boréales, pour conclure à une égalité des chances que seul pourrait départager le génie tactique. La situation resta en effet bloquée de longues semaines, et chacun des camps, ayant à faire à forte partie, dut déployer toutes ses ressources d'inventivité et de clairvoyance.

Lioah et Lyoltid espéraient que cette position se maintiendrait jusqu'à la mise sur pied de l'ordinateur autonome, dont les capacités présumées feraient pencher la balance en leur faveur; de l'autre côté, on se mit vite à chercher l'appui de l'Archipel et de l'Austrie, dont les réponses équivoques et évasives convenaient assez mal à la situation d'urgence.

Ce travail de haute voltige diplomatique avait naturellement été confié à l'Ancien, tandis que Rhem poursuivait, opiniâtre, la partie engagée. Dryal, lui, paraissait de jour en jour se désinvestir un peu plus de l'affaire; l'effort l'ennuyait plus encore que l'oisiveté, et il regrettait ouvertement d'avoir déclenché ces hostilités qui promettaient, sinon de s'éterniser, du moins de n'aboutir qu'à une demi-victoire.

Depuis sa tour d'ivoire, Nebelwir contemplait ces gerbes d'énergie gaspillée, attentif au surgissement du signe qui le jetterait dans l'action.

C'était la troisième fois, déjà, que Yorik lui demandait audience, et, s'il avait trouvé plaisant les premières fois de lui refuser ce qu'il mendiait, il était aujourd'hui agacé par l'insistance infatigable du vieillard. Il fut donc relativement soulagé par la phrase d'introduction de Yorik, non sans y déceler pourtant un de ses détours hypocrites.

- Je ne suis pas venu à nouveau solliciter votre intervention, fit-il presque en entrant.

Nebelwir mesura d'un coup d'oeil l'avancée de la mort dans le corps de l'Ancien, et songea que Nacht aurait sans doute à cette vision édicté une probabilité précise.

- Dans ce cas, dit Nebelwir très calmement, vous êtes sans doute venu me persuader de la nécessité de cette intervention.

Yorik tourna la tête de tous côtés.

- Où puis-je m'asseoir ?

Nebelwir, en souriant à part lui, lui prit très courtoisement le bras et l'installa dans l'un des sièges de son antichambre.

- Je ne me hasarderais pas à persuader quelqu'un qui possède plus d'arguments que moi, dit-il après un silence.

- Eh bien, dans ce cas, je vous écoute.

- Cela fait plusieurs années déjà que vous jouez votre propre jeu.

Nebelwir demeurait silencieux, et Yorik dut reprendre seul.

- Vous vous êtes désengagé de toutes les décisions importantes, vous n'avez soutenu ni combattu personne; vos accords commerciaux eux-mêmes sont tellement mercantiles qu'ils semblent purs de toute arrière-pensée idéologique. Mais... Je ne crois pas que cela puisse durer.

- Etes-vous devenu voyant ?

Yorik agita la main dans son geste familier.

- Vous savez comme moi que l'enjeu de ce conflit dépasse très largement sa cause initiale. Sept puissances y sont déjà mêlées, et cela tournera tôt ou tard à l'avantage de l'un des camps. Vous ne pouvez pas être indifférent à l'issue de cette affaire. J'ajoute même que vous ne pouvez pas souhaiter que l'axe mineur soit victorieux.

- Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

- Je ne sais pas plus que tous les autres le but que vous poursuivez - mais je crois discerner que vous tirez un grand profit de l'équilibre actuel. La scène internationale vous convenait telle qu'elle était, puisque vous n'avez rien fait pour la modifier - et il y a donc fort à parier qu'un changement trop radical ne vous conviendrait pas.

L'analyse était assez fine, même si elle était générale, et ses conclusions n'étaient que trop vraies. Mais Nebelwir était pris d'un désir soudain de jouer.

- Qui vous dit que la "scène internationale", comme vous l'appellez si sérieusement, a une quelconque importance pour moi ?

Yorik observa un silence.

- Vous êtes un bluffeur, Nebelwir. J'ignore dans quelles proportions, mais rien ne saurait m'en ôter la certitude.

- Mais n'est-ce pas vous, mon cher collègue, qui êtes précisément en train de prêcher le faux pour savoir le vrai ?

Yorik eut un rôle impatient, dans l'espace duquel Nebelwir put admirer, sous le masque du diplomate et derrière les onctosit s du discours, la détermination mécanique de l'homme rongé par le pouvoir.

- Je sais que vous agirez quand l'heure pour semblera venue, dit l'Ancien.

- Ce que vous savez, ou croyez savoir, ne m'intéresse guère. J'en suis navré.

Le vieillard fulminait silencieusement, ou cherchait peut-être un dernier moyen pour emporter la conviction - il était impossible de donner un nom à l'expression étrange de son visage.

- Je constate, dit Yorik après une courte pause, que je perds mon temps en essayant de vous sonder.

Il se leva, et Nebelwir dut lui reconnaître à cet instant précis une certain majesté.

- Laissez-moi vous rappeler cependant, ajouta le vieillard, que les hauteurs où vous vous tenez ne seront pas éternellement inatteignables.

- Il sera temps alors pour nos successeurs d'ouvrir un dialogue aujourd'hui inutile, répondit Nebelwir très poliment.

Yorik ne répondit rien, et Nebelwir, avec une douceur perfide, lui prit à nouveau le bras pour le reconduire à la porte.

- Hélas, pauvre Yorik! d clama-t-il en le lâchant.

Le vieillard se retourna vivement, et Nebelwir tressaillit. Le visage qu'il avait devant lui, qui dormait la plupart du temps dans la pâleur de ses yeux livides, semblait s'être brusquement réveillé - animé par une force venue des tréfonds de son être, il irradiait maintenant une haine pure, dont il

était difficile de soutenir l'expression.

- Où est passé le vieux bouc ? Encore à se vendre comme une vierge vénale...

- Vous faites vous-même les questions et les réponses, dit Rhem.

Dryal l'observa. Le Prince d'Occident détestait par-dessus tout qu'on le déconcentre pendant son travail, et Dryal s'y employait avec minutie depuis plus d'une heure, n'obtenant que des réponses laconiques, sans regard, qui l'invitaient explicitement au silence.

- Il va nous claquer dans les mains comme une vieille baudruche. Un moment désagréable en perspective... Et puis on nous le remplacera par un autre à peine plus frais, encore plus hargneux peut-être, qui essaiera de nous plumer... C'est lassant.

Il attendit une minute - juste assez pour que Rhem ait le temps de se sentir à nouveau dérangé quand il recommencerait à parler.

- Cela ne sera-t-il pas fâcheux pour votre petit jeu ? demanda Dryal d'une voix aigre.

- De quoi parlez-vous ?

- Mais de la guerre, voyons. Au train où vont les choses, l'Ancien risque de dévisser avant d'avoir reçu son viatique.

- Excusez-moi, mais c'est un paramètre assez secondaire.

- Oh! Sûrement... Je vous fais confiance. Vous avez l'air très calé en tactique, remarqua-t-il en

changeant de ton.

Rhem s'impatienta et le regarda enfin. Dryal éclata de rire.

- Dites-moi franchement, Dryal, y a-t-il quelque chose dont vous vous foutiez plus éperdument que de la politique ?

- Oh oui, assura Dryal. Par exemple... Je ne sais pas, moi, la technique de l'extraction de l'alpha.

Rhem secoua la tête et fit mine de se replonger dans son écran.

- Remarquez, les autres n'ont pas l'air mauvais non plus, reprit Dryal. Combien de temps, maintenant ? Huit semaines que ça dure... Ils sont coriaces.

Rhem se fût sans doute énervé si Yorik ne s'était pas présenté à cet instant précis à la porte. Il déverrouilla le seuil sans lever la tête.

- Ce jeune homme s'ennuie, dit-il précipitamment. Occupez-vous de lui.

Yorik sourit, puis émit un long soupir satisfait.

- Vous avez la tête de Lazare sortant de son tombeau... Auriez-vous découvert par hasard l'élixir d'immortalité ?

- Persifle autant que tu le voudras, répondit calmement Yorik. J'ai convaincu Aephex.

Rhem se leva, un sourire aux lèvres, et serra dans la sienne la main de l'Ancien.

- Quel touchant tableau de fraternité virile... dit Dryal. Mieux vaut voir ça que d'être aveugle.

- Où est le Consul, actuellement ? demanda Rhem sans lui prêter attention.

 - Il se prépare à nous rejoindre. Il voudrait que l'on n'exige de lui que la présence minimum.

 - Est-il d'accord pour mettre son Etat-major sous mes ordres ?

 - Tout, pourvu qu'on arrête de le solliciter.

 - Et Nebelwir ? demanda perfidement Dryal. Vous n'en parlez pas... N'a-t-il pas eu envie de rentrer lui aussi dans notre petite confrérie ?

 - Il sera temps de s'occuper de l'Archipel plus tard, dit lentement Yorik. Quand nous serons à nouveau en position de force.
- Dryal hésita un peu, puis se leva.
- Vous m'excuserez, dit-il en reprenant ses affaires, mais le Consul a le don de m'ennuyer prodigieusement. Je vous laisse en sa compagnie.
- Rhem, dont l'humeur s'était radoucie, tourna la tête.
- Vous partez déjà ?

 - Ne vous inquiétez pas. Je reviendrai vous annoncer les mauvaises nouvelles.

On disait d'eux qu'ils participaient à l'effort de guerre de manière incomparable - on faisait d'eux les héros auxquels le monde était suspendu. Rien, pourtant, n'était plus indifférent aux bio-informaticiens du Septentrion que l'issue de la guerre, et le monde aurait sans doute pu faire naufrage sans qu'ils en fussent du tout affectés.

Ils vivaient depuis des semaines, ensemble, dans une même obsession scientifique qui leur tenait lieu d'énergie et d'espace; ils tournaient en rond autour de ce succès qui se dérobaient sans cesse, se heurtant parfois les uns aux autres, mais liés par une force similaire à celle qui soude les atomes.

On avançait, petit à petit, dans cette spirale, et l'on reculait, parfois. On en était à ce point de l'expérience où la théorie n'est plus d'aucun secours, où l'on doit essayer, essayer encore, essayer à l'aveugle, en espérant réussir sans savoir exactement pourquoi l'on vient d'échouer.

La jeune scientifique chargée de la communication passait de salle en salle, de terminal en terminal, sans jamais s'arrêter. Elle assurait la cohésion des expériences et la centralisation des résultats - les journalistes s'étaient d'ailleurs étonnés que la tâche fût confiée à un être humain et non à l'une des machines. Elle était actuellement debout au fond de l'une des salles, son visage reflétant les lueurs des écrans. Un journaliste s'affairait autour d'elle.

- Qu'attend-on exactement ?

-Que les programmes passent d'un mode de raisonnement déductif à un mode de raisonnement inductif.

- Pouvez-vous éclaircir cette nuance ?

Elle soupira, sans cesser de sourire, accusant l'effort qu'il lui coûtait de s'adresser à un profane.

- Pour l'instant, les ordinateurs sont capables d'utiliser des lois: si on a rentré dans leur mémoire que tout corps plongé dans un liquide subit une poussée verticale égale au poids du fluide déplacé, l'ordinateur sera capable de le prendre en compte à chaque fois qu'il le sera nécessaire... C'est ce qui explique l'extrême performance de nos machines: leur capacité à intégrer toutes les lois qu'elles connaissent à leur système de déduction.

- Mais que peut-on espérer de plus ?

- Nous espérons que les machines seront bientôt capables de procéder elles-mêmes à l'élaboration des lois. Nous espérons qu'en recueillant les données expérimentales, elles seront capables d'en inférer la loi qui les sous-tend, ce qui leur permettra, à terme, d'interpréter et de prévoir toutes sortes de choses de manière parfaitement autonome.

Le journaliste resta silencieux quelques secondes. Cet exposé lui ouvrait un champ inexploré.

- Est-ce ainsi que fonctionne l'intelligence humaine ? demanda-t-il.

- En partie, oui.

Il fronçait les sourcils, manifestement anxieux à l'idée de devoir poser une autre question pertinente, lorsque leur attention à tous les deux fut attirée par une brusque cohue dans la pièce - une cohue particulièrement inhabituelle, puisque totalement silencieuse.

Une voix de femme, tremblante, s'élevait d'un groupe de scientifiques amassés devant l'un des

moniteurs.

- Il est en train de mettre au point les théorèmes d'Euclide... à partir d'un corpus de formes géométriques, sans aucune donnée théorique... Regardez: le langage est complexe, mais c'est bien ça...

- Cette unité est-elle pourvue d'un programme de dialogue ? demanda quelqu'un.

La voix ne répondit pas, mais une main accomplit sur le clavier une assez longue manipulation - tandis qu'on se taisait, avec ferveur.

- J'ai ouvert toutes ses bases de données, dit encore la femme. Vous pouvez lui poser des questions.

Il y eut une attente indécise, que le journaliste trouva bizarre, puis un homme osa parler, malgré l'historicité du moment.

- Peux-tu nommer le progrès que ton unité vient de réaliser ?

Le synthétiseur vocal, de piètre qualité, grésilla avant de répondre. Mais la réponse, aussi attendue que miraculeuse, survint malgré tout.

- L'expérience cruciale d'autonomie, par l'inférence de lois générales issue de la collection d'observations brutes. Je peux maintenant créer certaines données théoriques sans apport humain.

La voix se tut, lors même qu'on s'attendait à l'entendre parler encore, sans doute jusqu'à l'infini. Le silence s'emplissait d'une sorte de suffocation, vaguement théâtrale et pourtant sincère, devant cet indicible événement. Les visages exprimaient une jouissance que le journaliste, plus tard,

qualifierait d'extatique. Puis la voix métallique grésilla encore:

- Prévenir l'Ambassadrice est actuellement votre mission prioritaire, dit-elle.

Tout s'était précipité comme si la fin devait approcher. Le revirement de l'Austrie avait été suivi, à peine de quelques heures, par le message de réussite des savants du Septentrion. L'installation du prototype sur les circuits réels allait prendre plusieurs heures, et il ne restait à Lioah que le répit d'une nuit.

Bien qu'elle fût extrêmement fatiguée, les techniques d'endormissement qu'elle croyait maîtriser s'étaient avérées inutiles, et elle se mit presque sans y penser en communication avec Seyn.

Au même instant, Nebelwir appelait Nacht d'une voix inquiète.

- Oui ?

- J'ai une faveur à te demander.

Nacht ne répondit pas.

- La situation paraît critique, n'est-ce pas ?

- Les intérêts de l'Archipel se trouvent en effet menacés à court ou moyen terme.

- Que suggères-tu pour parer à cette menace ?

Il y eut un délai assez long, puis la voix reprit, sur le ton de parfait contrôle qui lui était coutumier:

- Une intervention politico-militaire.

- Quelles chances de réussite ?

- Environ 62 % si l'Orient reste neutre.

- Et dans le cas contraire ?

- Il est impossible d'évaluer numériquement le potentiel oriental.

Ce fut au tour de Nebelwir d'observer un silence.

- J'ai envisagé une action d'une autre sorte.

- Tous les autres types d'actions envisagés aboutissent à une forte probabilité d'échec.

- Non - je pensais à une action que tu n'as pas pu envisager.

Nacht ne répondit pas.

- Une action psychologique, Nacht. Quelque chose qui détruirait Lioah.

- Parlez-vous de destruction mentale ?

- Oui.

- Selon les études effectuées, Lioah est d'une stabilité mentale avoisinant celle d'une intelligence artificielle.

- Je ne suis pas d'accord avec ces études. Je pense qu'elle n'a jamais cessé de frôler la démence.

- Sur quels critères vous basez-vous pour avancer cette hypothèse ?

- Sur des critères qui t'échappent. L'expérience humaine, seule, peut fonder l'intuition... N'as-tu jamais conçu les fabuleux risques d'erreur des sciences psychologiques ?

- En effet. C'est la raison pour laquelle j'évite de les utiliser.

- Et peux-tu reconnaître la valeur de certaines intuitions ?

- Les intuitions n'ont de valeur qu'a posteriori, et c'est ce qui fait leur fragilité. Le risque à encourir est grand.

- Je ne crois pas. Il est seulement impondérable. Je suis presque sûr de moi... Sur les actions irrationnelles que j'ai commises, combien ont été couronnées de succès ?

- Environ 50 % dans les données que je possède.

- Et comment évalues-tu les risques d'une intervention orientale ?

- Je manque de données pour une évaluation chiffrée.

- Si j'échoue, il sera temps encore d'appliquer l'intervention militaire. Je ne te demande qu'une nuit.

- En l'absence de paramètres certains, je tends à considérer les deux solutions comme également déficientes.

Nebelwir eut un petit rire nerveux.

- Affiche l'écran privé de Lioah sur l'écran principal. A mon signal, tu lanceras pour elle le fichier oméga.

Le message de Seyn arriva après une courte attente.

Avez-vous envisagé l'avenir de l'Olympe dans le cas d'une victoire ?

Ce sera la première structure qui éclatera. Nous en ferons une seconde Bastille.

Et votre avenir à vous ?

A moi ? Je ne sais pas. Je souhaite que le peuple me fasse confiance.

Je parlais de votre avenir personnel...

Je n'y ai jamais songé. Quelle sorte de vie Bartok eut-il aimé avoir ?

Une vie de voyages et de rencontres.

Lioah attendit un moment.

Pensez-vous que je puisse naître, encore, à l'âge que j'ai atteint ?

J'aimerais vous y aider, si l'occasion s'en présentait.

La réponse de Lioah fut longue à paraître, comme si le dernier message l'avait finalement troublée.

Je ne voudrais pas que vous restiez à mon service, si je sortais, parce que vous ne méritez pas d'obéir à qui que ce soit, et pourtant, comment me passerais-je de vous ?

Seyn était en train de réfléchir à sa propre réponse lorsque, brutalement, sans explication, la communication fut coupée.

Une chambre d'hôpital venait d'apparaître sur l'écran, et Lioah crut, les premières secondes, que l'image provenait de l'office de liaison. Il y avait quelque chose qui la troublait dans cette image, comme une impression de déjà-vu qui persistait au-delà du possible.

Il y avait une silhouette allongée sur le lit, qu'on ne discernait pas dans la distance, et une infirmière qui préparait une injection au premier plan. La caméra s'approcha lentement du lit, où le corps reposait nu. Il s'agissait d'une très jeune fille, sans doute à peine nubile, au ventre déchiré par une plaie fraîchement recousue dont s'échappait un peu de lymphe. La caméra s'arrêta sur la cicatrice, puis remonta vers le visage inerte, renversé, aux paupières closes. L'enfant ne réagit pas lorsque l'infirmière s'approcha et injecta le liquide dans ses veines. Puis elle manifesta des signes d'agitation et de douleur, gémit dans sa demi-inconscience, et se replia autour de sa blessure, le dos courbé, les bras et les jambes fléchis comme pour reprendre possession de ce qui ne lui appartenait plus.

Cette scène dura plusieurs minutes, où les seuls mouvements dans l'image furent ces contorsions disgracieuses et saccadées. Puis la petite ouvrit les yeux - et ce fut brutalement comme si rien ne s'était produit. Elle se redressa, s'immobilisa, chercha quelque chose des yeux dans la chambre, et arrêta son regard dans celui de la caméra. C'était un regard qui semblait avoir absorbé toute la

douleur du corps, et qui seul en trahissait encore la présence. Un regard terrible, dans lequel se mêlaient la fureur, le mal, et une sorte d'écrasante lucidité.

- Donnez-moi quelque chose pour me couvrir, dit-elle à l'infirmière.

Celle-ci lui attacha précautionneusement une casaque stérile, tandis que le regard impérieux ne quittait pas la caméra.

- C'est le coeur qu'il aurait fallu m'arracher, dit-elle froidement. Parce qu'il déborde de haine, pour vous, et pour votre sale pays que je ne servirai jamais.

Elle baissa les yeux et se tut quelques secondes avant de reprendre.

- Vous avez été trop loin, cette fois. Etiez-vous vraiment obligé de me mutiler pour vous assurer qu'aucun désir, qu'aucun enfant avide ne viendrait vous voler l'énergie que je vous dois ? Je suis damnée, Bartok, et vous, vous êtes le diable qui mutile mon corps et se repaît de mon âme. Mais je vous trahirai et je piétinerai votre souvenir comme celui d'un rat. Dussé-je en mourir, je vous le jure, et faire mourir tous les autres.

Il y eut un long silence immobile, au terme duquel la jeune fille se saisit d'un verre posé sur sa table de nuit, et le projeta, dans un geste à la fois précis et violent, en direction de la caméra - puis l'image s'abîma en un grésillement noir.

Lioah s'était effondrée, le front contre les genoux et les bras resserrés autour de sa douleur ressuscitée. Le vide en elle se déployait comme un cancer, pesait comme un trou noir. Plus rien ne semblait exister en dehors de ce centre arraché - que la marée profonde qui en jaillissait intarissable.

Le passé noyait le présent de son eau trouble, engloutissait soudain sa vie tout entière, et l'abandonnait seule à sa propre surface, dans un désert de houle sans début et sans fin.

La voix de Nebelwir retentit, anonyme et familière, comme Satan au désert.

- Lioah ?

Elle fut saisie par cet appel et se redressa à-demi.

- Lioah, il faut que je vous parle.

Au même instant le téléphone des communications internes sonna, sa sirène stridente devint presque aussitôt insupportable, et Lioah se traîna jusqu'à l'appareil, moins pour parler que pour faire taire cette agression gratuite, et revenir à son silence.

- Voulez-vous voir d'autres films ? reprit la voix. Il y en a près d'une centaine. On vous y voit bébé, enfant, et jeune fille. On y entend vos hurlements, on y voit votre peur, votre douleur et votre haine. Pourquoi vous a-t-il fait tout ça, Lioah ?

Elle ne répondit pas, n'ayant qu'à peine conscience du sens des paroles qu'elle entendait - car ces paroles s'immisçaient directement au coeur de son mal pour le nourrir.

- Cet homme vous a créée comme un instrument, il vous a sciée, rabotée, percée, il a fait de vous un outil difforme, mais au nom de quoi, Lioah ? Vous devez vous souvenir, par amour pour vous-même, qu'il vous a séquestrée dans ce lieu que vous abhorriez, qu'il vous a fait violence tous les jours de votre vie, sans pitié pour vos larmes, qu'il vous a fait pousser des cris de terreur et de

supplication, et tout ça pour quoi ? Pour vous enfermer parmi des chiens enragés.

- Il m'aimait, protesta-t-elle doucement.

La voix de Nebelwir, insensiblement, se fit plus forte.

- Il vous aimait comme on aime le porc qu'on égorge. Il vous aimait à coup de décharges électriques, il vous a torturée jusqu'à sa mort et continuera à le faire aussi longtemps que vous vivrez vous-même.

- Je ne veux pas, murmura-t-elle.

- Mais avez-vous cru un seul instant que vous sortiriez d'ici vivante ? Vous allez perdre cette guerre, Lioah, et vous pourriez ici comme nous tous, sans personne pour vous aimer, à déjouer des pièges sans cesse renouvelés, à vous heurter le front contre ces quatre murs sordides. C'est Bartok qui en a décidé ainsi avant que vous n'ayez poussé votre premier cri, dans un accès d'aigreur et de destruction.

La voix s'était tue et Lioah se rendit confusément compte qu'elle pleurait. Elle se sentait traquée, encerclée, et si seule qu'elle eût donné sa vie pour le soulagement d'une main humaine. Une armée de souvenirs qui la terrifiaient était en train de lutter pour remonter à sa conscience, et il n'y avait aucune issue pour se dérober à eux; elle sentait leur progression inexorable et usait ses dernières forces pour les contenir - bientôt ils la submergeraient de leur nombre, et elle mourrait de leur violence.

Ce furent de tous petits souvenirs, comme des fantassins effrénés, qui déferlèrent d'abord - l'amertume des cachets sur sa langue pâteuse, les mèches de ses cheveux gisant sur le carrelage

étincelant et le bruit métallique du réveil aux petites heures de la nuit - puis, derrière eux, arrivaient les souvenirs plus massifs, plus lents, qui formaient l'artillerie lourde : l'immense salle obscure emplie de bruits déchirants, le sourire gluant sur le visage de Maredjann en train d'actionner les manettes, le recul de l'arme pendant l'explosion de la tête du condamné, les quatre cadavres de chiens dans la petite pièce des Actes...

- Il faut vous venger, Lioah. Il faut détruire celui qui vous a détruite.

Le visage du cadavre revint à sa mémoire, et elle eut envie de lacérer son sourire de ses ongles, de lui arracher la chair, de le défigurer - ce fantasme horrible lui apporta un plaisir sauvage, aussi intense qu'inattendu, et l'espoir, comme un vautour, réapparut dans son ciel.

- Que dites-vous ? murmura-t-elle.

- Il faut faire tomber d'un seul de vos souffles le château de cartes qu'il a amoureusement bâti; il faut qu'il n'en reste rien, que toute l'entreprise n'ait pas seulement échoué - mais qu'elle soit ridiculisée.

L'image employée par Nebelwir avait étrangement pris corps dans l'esprit fiévreux de Lioah, et elle voyait une cathédrale immense, délicate et puissante, entièrement faite de cartes à jouer à l'effigie de Bartok - et, plutôt que d'en admirer l'assemblage, elle se répétait que les morceaux de carton étaient collés avec son propre sang, attachés avec ses cheveux patiemment arrachés, et elle s'imaginait en train de taper à l'aveugle, dans les colonnes et les arceaux, déchaînant sur elle une pluie de cartes légères, ivre de son mouvement.

Nebelwir entendit un petit rire étrange à l'autre bout du fil.

- Oui, dit-il. C'est ça. Casser, briser, détruire. Qu'êtes-vous en train de casser, Lioah ?

- La cathédrale de cartes, répondit-elle d'une voix enfantine.

- Il faut voir plus grand, maintenant. Il faut détruire la chose à laquelle il tenait le plus.

- Quoi ?

- Vous ne voyez pas ? A quoi a-t-il sacrifié sa propre vie et la vôtre ? Sur quel autel vous a-t-il allongée, enfant, pour vous arracher le coeur ? Quel dieu vous a-t-il fait adorer ?

Il y eut un silence assez long, et Nebelwir sentit qu'il s'attaquait à l'ultime résistance.

- Ce pays que vous n'avez jamais connu, ce peuple qui pourrait tout aussi bien ne pas exister, cette entité obscure à laquelle on vous a enchaînée mais qui ne vous témoignera jamais la moindre reconnaissance, pourquoi continuer à les servir comme une esclave, pourquoi ne pas les laisser à leur destin pour vivre enfin le vôtre ?

- Le mien ? entendit-il.

- Si vous abandonnez le Septentrion, qui vous empêchera de sortir d'ici et de fuir ?

Fuir. Ce mot à lui seul était plus vaste que le ciel. Il supportait les astres et le vent, et charriait la lumière, il l'emportait déjà vers de sublimes ailleurs.

- Comme je vous envie, Lioah. Vous êtes jeune, vous pourrez peut-être oublier. Et vivre, mon Dieu,

vivre. Vous verrez comme le monde est grand.

Il suffisait de suivre la voix, maintenant, de s'abandonner à son pouvoir rédempteur. Toutes les autres routes tournaient en rond dans la douleur - toutes la ramenaient vers le passé qui venait de se libérer de ses chaînes et qui la guettait, impitoyable, omniprésent, à toutes les croisées de chemins. Il fallait fuir quel qu'en fût le prix, se réveiller enfin du cauchemar - la trahison de Lioah ne fut pas un acte conscient, mais une brèche où elle s'engouffra, poussée par toutes les forces de son âme, comme un corps qui se noie dont rien ne peut plus entraver le mouvement vers l'azur.

Le contrat sous lequel Lioah apposa, d'une main sans force, sa signature, était sans précédent dans l'Histoire. Aucun mot, sans doute, n'existait pour nommer un tel acte de cession. Le Septentrion, sans contrepartie d'aucune sorte, s'aliéna à l'Archipel, perdit sa souveraineté, et cessa d'exister du jour au lendemain. Le dernier acte de son Ambassadrice fut de commander la fusion, totale et immédiate, de la nouvelle intelligence artificielle et de Nacht.

Les drapeaux arrivaient par véhicules entiers, empilés comme de grands cadavres d'oiseaux. On les avait décrochés en quelques heures à peine, de toutes les façades, de tous les frontons, de tous les palais officiels, et le pays entier paraissait débâché, nu, tandis que ces tonnes d'étoffe imbibée de lumière et de pluie s'amoncelaient sur le vieux port de Lathuane. Leur masse était écrasante - plus écrasante, encore, la scintillante répercussion des spirales dorées qui gisaient privées de leur faste, pêle-mêle, par terre, immenses et vides.

On avait permis à la foule d'assister à la crémation, et chargé les militaires d'assurer la sécurité de la cérémonie.

On devait mettre le feu à la tombée de la nuit.

Il n'y avait aucun représentant de l'Archipel; tout se passait en famille, comme s'il se fût agi d'un suicide. Il n'y aurait pas de violence, sans doute, hormis celle du renoncement. On savait confusément, de part et d'autre, que le sort du peuple dépendrait de son obéissance - et le peuple lassé par la guerre, désenchanté de son gouvernement, allait admettre ce changement d'identité sans guerre civile. Après tout, cela faisait longtemps qu'il ne décidait plus de rien.

Dansk se tenait à l'écart. Il pensait que le vent allait bientôt se lever, et emporterait les âcres fumées vers la mer. Il se sentait étranger à son propre corps, qui opposait une résistance imprévisible à sa volonté, et paraissait animé d'une volonté propre.

La descente, lente, inexorable, de ce soleil ensanglanté dans l'obscurité de la mer était chargée d'une

angoisse silencieuse. Les gens ne parlaient pas, et demeuraient le regard fixé au ciel dont les traînées de feu et d'ombre, violemment contrastées, se transformaient sans cesse. Enfin, de manière presque inattendue, comme si l'on avait espéré que cela n'arriverait pas, il fit nuit. Et au calme inerte du crépuscule succéda une agitation soudaine, une violence orchestrée qui fondit sur la foule comme un prédateur sur sa proie.

Le brusque vacarme des machines à ignition, le brusque mouvement des militaires, les brusques flambées de couleur provoquèrent une onde de choc dans l'assistance. Comme toujours, ce fut le symbole qui eut raison des protections les mieux fortifiées des consciences, et les drapeaux en flammes, absurdement, eurent plus de sens que les mots qu'ils avaient tous déjà entendus.

Le Général Dansk sentit l'adrénaline prendre possession de lui, et il ne fut pas surpris de se voir courir vers un subalterne, lui arracher la machine et se mettre à détruire de ses propres mains. Il y avait dans ce geste une jouissance amère, sombre, mais d'une irrésistible intensité.

Il ne se rendit pas compte qu'il hurlait, mais tout le monde entendit distinctement cet homme en fureur, qui se déplaçait avec une célérité qui semblait surnaturelle:

ô Réjouissez-vous et brûlez tout ce que vous pouvez! Ils nous ont tous trahis!

Ce fut la seule manifestation de violence qui eut lieu cette nuit-là dans tout le pays, et Nebelwir, qui en fut informé aussitôt, ne put s'empêcher d'en sourire.

Lyoltid eut du mal à relever la tête pour la regarder. Ses yeux étaient rougis par des heures de larmes, et il semblait à présent, plus que tout autre chose, épuisé. Il l'avait haïe avec une rare violence - et maintenant elle était là, pâle, silencieuse et étrangement épanouie au milieu de ses cartes du siècle dernier devenues inutiles, imprégnant l'atmosphère d'un parfum subtil de paix et de résignation. Elle lui tendait son visage lisse dont le regard s'était teint d'une mystérieuse humilité.

- Avez-vous perdu l'esprit ? lui demanda-t-il en la considérant gravement.

- Peut-être, dit-elle doucement.

Il eut un petit rire nerveux. La terre se déroba sous ses pas, l'équilibre du monde était renversé, la sensation de chute qui ne le quittait plus depuis quatre heures était à chaque seconde plus insoutenable - et elle était là, calme et sibylline, inerte en sa folie.

- J'ai le vertige, Lioah. Vous me donnez le vertige. Votre acte me donne le vertige.

- Je ne suis pas venue vous demander pardon, dit-elle après un silence.

Il leva la tête, égaré.

- Mais je n'aurais pas pu vous pardonner. Seul un dieu pourrait avoir assez de miséricorde.

Elle s'approcha de lui, si près qu'il pouvait sentir son souffle.

- Je vais partir, Lyoltid. Je voulais seulement vous dire au-revoir.

Il prit son visage dans ses mains, brusquement, dans un geste irréfléchi. Il la regarda quelques secondes comme s'il allait l'embrasser ou la frapper - tandis qu'elle continuait à le fixer de ses yeux méconnaissables. Puis l'étreinte de ses doigts se desserra et il prononça avec difficulté:

- Je vous ai désirée, je vous ai désirée cent fois, mais maintenant, vous me glacez le sang.

Elle sourit, et il la lâcha sans un mot, reculant de quelques pas.

- Je vais vous laisser, maintenant, dit-elle.

Il ne répondit pas et la regarda se détourner et sortir, flottante, hors de sa vue. Son départ emportait les dernières clartés, et il se sentit chanceler en prenant conscience de l'épaisseur des ténèbres autour de lui. L'Océanie sombrait dans la défaite, sa propre vie se désagrégeait comme une étoffe rongée.

Rien - que cette sensation de chute vertigineuse à l'intérieur de lui-même, que cet abîme où il n'en finissait pas de se précipiter vers le bas. Il n'y avait plus rien à attendre, maintenant, que l'instant ultime du choc où sa tête heurterait enfin le sol, dans un grand éclair blanc.

- Quelqu'un vient d'appeler la mort, murmura Drax.

Nebelwir le considéra un moment.

- Elle a beaucoup à faire ici, je crois.

Drax hocha lentement la tête.

- Vous vous souvenez ? demanda Nebelwir. Nous étions à la même place lorsque Bartok est parti. Vous disiez que vous ne saviez que penser d'un meurtre dont vous n'aimiez ni la victime ni les assassins.

- Les circonstances me sont aujourd'hui infiniment plus douloureuses.

Nebelwir ne répondit rien. Il y avait quelque chose qui lui inspirait un profond respect chez le Prince Double, et il lui était pénible de deviner que ce respect n'était pas réciproque.

- Vous vous demandez ce que je pense de vous, ajouta Drax en ouvrant lentement les paupières.

- Oui.

- J'apprécie votre clairvoyance, et je méprise la façon dont vous en faites usage.

- Quel meilleur usage faites-vous de la vôtre ?

- Aucun, murmura-t-il en refermant les yeux. Je ne suis qu'à moitié dans ce monde.

Le silence retomba sur leur attente, et un temps indéfini passa avant que Dryal, rasé de près, ne fasse intrusion dans la salle.

- Mes félicitations, lança-t-il en entrant à l'adresse de Nebelwir. Vous avez dû vous surpasser, sans doute, mais le résultat est digne du coup d'oeil. Le vieux a failli faire une crise d'apoplexie, et il a fallu toute la légendaire sagesse occidentale pour le persuader que vous n'alliez pas nous attaquer séance tenante.

Nebelwir sourit.

- Pourquoi en êtes-vous si sûr ?

- Je me suis mis aux intuitions, dit-il en s'asseyant près de Drax. Il paraît que c'est la mode.

- Je suppose que vous n'auriez pas préparé une entrée sans nouvelle fracassante .?

Dryal eut un rire mondain.

- Les portes vont s'ouvrir dans quelques minutes pour laisser s'échapper notre jeune héroïne au coeur si ferme et si patriote. J'espère qu'elle nous enverra des cartes postales.

- Vous avez toujours été dur avec elle, observa Nebelwir.

- Pas assez, semble-t-il. D'autres ont eu plus de succès.

- Ce n'est pas un hasard, dit Drax.

- Mais rien n'est dû au hasard, dit Dryal d'un air docte. Les Parques tissent nos vies dans un

sanctuaire où vous seul avez accès.

Drax ouvrit à nouveau les yeux, dans un regain de vie brutal, et fixa Dryal avec une acuité particulière, mais ne répliqua pas.

- Vous avez raison d'économiser vos forces, dit Dryal avec un sourire arrogant.

- Vous êtes si enfantin, dit Drax. Savez-vous ? Vous allez sangloter lorsque l'Ancien mourra.

Dryal eut un bref moment de confusion, puis il fit une profonde révérence.

- Je rendrai alors un hommage solitaire à vos talents de cartomancien... Qui attendons-nous encore ?

Ne sommes-nous donc plus que trois ?

- Chut...

Chacun aurait pu reconnaître entre mille ce bruit lointain et pourtant assourdissant. Nebelwir sentit son coeur se resserrer violemment, et, pendant un court instant, songea que ce que lui avait donné Lioah ne valait pas un centième de ce qu'elle devait être en train d'éprouver devant les portes qui s'ouvraient.

- Elle est la première à sortir sur ses jambes, dit Dryal.

- Elles vont se refermer sans qu'aucun de nous pût rien faire, murmura Nebelwir.

Ce moment où leur monde cessait d'être hermétiquement clos leur était insupportable, et ils attendirent qu'il passât comme on attend la fin d'une contraction. Etait-ce la soudaine compréhension de leur incarcération qui leur donnait ce terrible spasme - ou la lutte qu'ils

s'épuisèrent à mener contre une tentation dépassant toute limite... Il semblait que l'oxygène du monde s'infiltrait en eux comme un venin et brûlait leurs poumons.

Enfin, le bruit terrible se fit entendre une deuxième fois, et ils purent à nouveau respirer, détendre leurs membres crispés et revenir à eux.

- Que va-t-elle devenir ? demanda Dryal.

- Que voulez-vous qu'elle devienne ? répondit Drax. On ne peut pas conjurer le destin.

Nebelwir observa le Prince Double, surpris par l'assurance qu'il venait de mettre dans ses paroles.

- Une délégation du Septentrion a voulu l'accueillir, dit-il d'une voix blanche.

- Je vois! fit Dryal en riant. Ce sera une cérémonie d'accueil version fleurs carnivores et cocktails Molotov...

Nebelwir demeura silencieux, le visage fermé, tandis que Drax commençait à s'agiter anormalement dans son fauteuil.

Devant ses yeux le visage de ses compagnons venait de s'effacer, et le décor s'était soudain baigné d'une lumière solaire éclatante.

Au milieu de la vision, plus nette que le sombre bâtiment derrière elle, se trouvait Lioah. Bien qu'elle plissât les yeux comme aveuglée, son visage avait une expression extatique. Elle paraissait ne rien voir devant elle, et avançait très lentement. Sa silhouette gagna bientôt une foule silencieuse

qui semblait n'attendre qu'elle.

Drax n'entendait aucun son, et vit seulement la foule se déchirer sur le passage de Lioah. Elle progressa ainsi, au milieu d'eux, sur quelques dizaines de mètres. Les visages autour d'elles étaient graves, et leurs yeux braqués sur elle exprimaient leur surprise profonde, leur dégoût, leur sainte colère face à l'inacceptable.

S'en rendait-elle compte ? Elle ne leur parlait pas, et gardait aux lèvres ce sourire d'extase paisible. Ce peuple n'était plus le sien, et elle paraissait simplement, par ses gestes timides, lui réclamer le droit de passer, de traverser la foule pour gagner l'autre rive - celle où l'attendait la lumière à laquelle elle souriait.

Une jeune femme d'une trentaine d'années, qui portait un jeune enfant sur l'une de ses hanches, cracha sur son passage. Lioah se retourna, et son sourire s'évanouit. Drax eut un bizarre rendu de ce face à face, où les deux femmes se regardèrent. Puis Lioah parut comprendre, et tourna la tête de tous côtés. Les visages, tout autour, comme une mer, la regardaient avec le même regard, les mille personnes n'en formant qu'une démultipliée, dont le dégoût était en train de se transformer en haine.

Lioah était si pâle à présent qu'on aurait pu la reconnaître au premier coup d'oeil; elle n'essaya pas de parler, ni de courir, ni de pleurer - elle reprit seulement son expression ordinaire, celle où l'on ne pouvait rien lire d'humain, et se redressa pour attendre. L'aura de sa peur, sans doute, avait allumé l'étincelle - et les visages, dans une unisson terrifiante, se tordirent brusquement pour vomir des insultes. Drax ne les entendait pas et ne pouvait pas les comprendre - il voyait Lioah, altière, méprisante, et entendait à travers le silence son obscur chant du cygne, sa gloire d'avoir réussi à sortir et de mourir à l'air libre, sous la lumière.

Au bout d'un moment, elle leva la tête vers le ciel, et ce geste, qui symbolisait outrageusement son indifférence, marqua le début de l'hystérie.

Drax ne vit que des images saccadées, sans cohérence de point de vue - des coups lancés au hasard vers un point de convergence invisible, le visage tuméfié de Lioah, sa main cherchant vainement l'appui du ciel vide, ses cheveux pleins de sang, et ses terribles yeux sans larme qui n'imploraient aucune clémence et n'attendaient aucun salut.

Puis la foule, comme une mer changeante, se calma peu à peu, et les visages décoiffés, pleins de sueur, redevinrent immobiles. Ils n'exprimaient plus de surprise, ni de colère, mais un soulagement presque innocent.

Au milieu d'un espace d'effroi qui se vidait lentement, gisait une jeune femme blonde, de petite taille, dont les membres brisés gardaient quelque chose de gracile. Sous les vêtements déchirés on apercevait sa peau d'une irréalité blancheur. Ses yeux, que personne n'avait pris le temps de fermer, et qui étaient vidés de leur regard, reflétaient encore la lumière dans leurs iris ocres et verts, et brillaient sinistrement dans le visage figé.

Juste au-dessous, un filet de sang sombre et tiède coulait des lèvres entrouvertes.